

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME TROISIEME.

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG,

AU JAPON,

Par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, &c.

Traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Industrie et les Langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai;

Par L. LANGLÈS, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et Professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, &c. à la même Bibliothèque;

Et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, Professeur d'Entomologie et d'Helmentologie au Museum national d'Histoire naturelle.

Avec des Planches.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez { BENOÎT DANDRÉ, Libraire-Editeur, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 15.
GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.
OBRÉ, Libraire, rue Traversière-Honoré, n°. 847.

AN IV. [1796.]

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PLANCHE I.

Figure 1. Pantoufle de paille ordinaire des Japonois. *Fig. 2.* Pantoufle de voyage (toutes deux se lient autour du pied). *Fig. 3.* Semelle de paille pour les chevaux. Les Japonois ne ferrent pas leurs chevaux, mais ils leur mettent la chaussure de paille qu'on voit ici. *Fig. 4.* Etui à rasoir; *a*, l'étui pour deux rasoirs; *b*, le rasoir. *Fig. 5.* Boîte à médicamens; *a*, la boîte avec ses compartimens; *b*, le cordon qui sert à l'attacher; *c*, la boule avec laquelle on les suspend à la ceinture.

PLANCHE II.

Fig. 1. Japonoise dans le costume ordinaire, tenant un luth. *Fig. 2.* Tablette d'encre à écrire, dont les Chinois et les Japonois se servent. *Fig. 3.* Boîte qui renferme, *a*, une tablette pour compter, avec des pions mobiles enfilés dans un fil-de-fer pour désigner les unités et les dixaines; *b*, un peson avec son bassin *c*, et son contrepoids *d*; *e*,

une pierre creusée pour y délayer de l'encre qu'on a grattée; *f*, un tiroir pour mettre l'eau à délayer l'encre; *g*, pinceau avec lequel les Chinois et les Japonois écrivent en guise de plume.

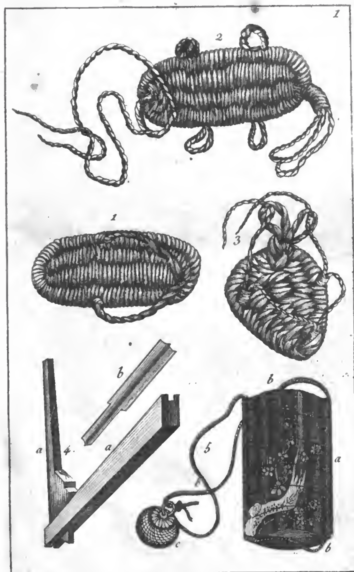
PLANCHE III.

Fig. 1. Peson avec son étui; *a*, l'étui ouvert; *b*, le peson qui est en ivoire; *c*, le bassin avec ses cordons; *d*, les cordons avec lesquels on le tient en pesant; *e*, le contrepoids. *Fig.* 2. Brosse à dents de bois mol. *Fig.* 3. Pinceau à écrire fait avec un chalumeau et des poils de lièvre. *Fig.* 4. Poids sur un ressort très-élastique pour des objets légers.

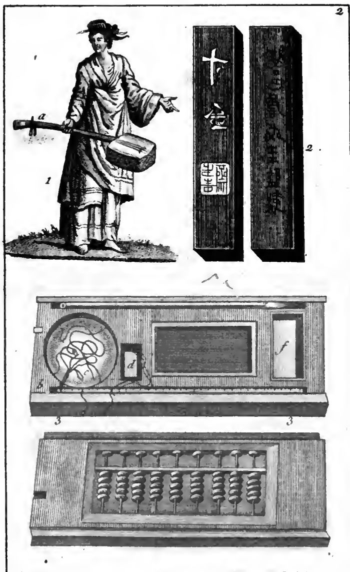
PLANCHE IV.

Fig. 1. Sac à tabac avec la pipe et son étui; *a*, l'étui de la pipe en étoffe de soie; *b*, la pipe dans son étui; *c*, la pipe en canne avec le bocal et la tête de métal; *d*, le sac à tabac en soie. *Fig.* 2. Etui de cure-oreille et de cure-dent: *a*, l'étui en corne; *b*, le cordon avec lequel on l'attache à la ceinture; *c*, ornemens de soie; *d*, divers petits instrumens à nettoyer les dents et les oreilles.

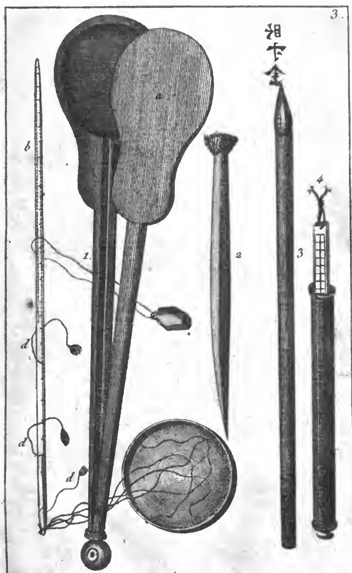
VOYAGES


1
2
1
3
b
a
4
a
b
5
a
b
c
b

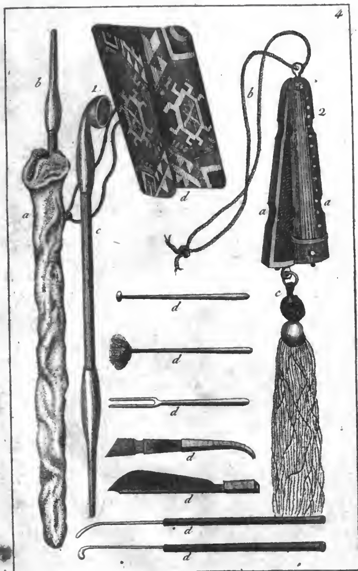



2
a
1
2
c
d
f
g
3
3




3.
a
b
1.
2
3
4
d
d
d




4
b
1
a
c
d
b
2
a
a
c
d
d
d
d
d
d
d

VOYAGES
DE
C. P. THUNBERG.

CHAPITRE III.

Des Interprètes Japonois (1).

Ils sont d'une utilité si indispensable pour les négociations politiques et commerciales avec toutes les nations asiatiques en général, et sur-tout avec les Japonois, qu'ils méritent une attention particulière.

(1) Ils se nomment *tjounsi* ou *tchounsi-siou*, (par la bouche.) Les interprètes du premier ordre ont le titre de *fon tchousi*, ou *tchounsi*, (vrais Interprètes.) Ils sont au nombre de huit, dont quatre sont qualifiés de *o-tchounsi* (hauts interprètes); l'un d'eux est *ninban* (garde annuel): en effet, ses fonctions ne durent qu'une année; elles consistent à recevoir et expédier les requêtes des Hollandois. Les interprètes du second ordre se nomment *kikotchounsi* (élèves d'interprète); après les *kikotchounsi*, viennent les *naitchounsi*, (interprètes intérieurs) parce que les particuliers Hollandois les emploient pour leurs propres affaires. Voyez l'*Histoire du Japon par Kæmpfer*, t. II, p. 216 et suiv. *Rédacteur*.

Les interprètes sont tous naturels du pays; ils parlent le hollandois plus ou moins bien. Le Gouvernement empêche, autant qu'il est en lui, les Européens d'apprendre le japonois, afin qu'ils ne puissent acquérir par eux-mêmes aucune notion du pays (1).

---

(1) Cette adroite précaution du gouvernement Japonois vient encore à l'appui des assertions consignées dans mon traité de l'*Importance des langues orientales pour l'extension du commerce*, &c.

Les Japonois sentent mieux que nous l'incalculable avantage que la connoissance de leur langue donneroit aux Européens qui viennent trafiquer chez eux. En effet, le meilleur moyen de commercer en Asie et d'obtenir la confiance des naturels, est de s'entretenir directement avec eux. Tout négociant obligé d'avoir recours à un interprète, sera souvent trompé; et toute nation assez peu éclairée sur ses propres intérêts pour envoyer des agens qui ne connoissent point les langues ni les mœurs, ni le système politique du pays où ils sont employés, ne jouera qu'un rôle bien secondaire sur la scène politique du monde.

Voilà des vérités qu'il ne faut pas se lasser de répéter, jusqu'à ce que nos Législateurs aient prouvé, par de bons établissemens, qu'ils en sont intimement persuadés. Un motif plus noble et plus philantropique que l'intérêt, devroit les déterminer à propager parmi leurs concitoyens la connoissance des langues étrangères, sur-tout des langues orientales. Les Littérateurs familiarisés avec ces mêmes langues, y fe-

Il salarie quarante ou cinquante interprètes, chargés du service des Hollandois à la factorerie et dans leurs opérations commerciales.

Les interprètes forment ordinairement trois classes : la première est composée de ceux qui parlent le mieux le hollandois ; ils ont le titre de *premiers interprètes.* Ceux qui sont moins habiles, forment la seconde classe, sous le titre de *sous-interprètes.* La troisième classe renferme les élèves. Ceux-ci s'instruisoient autrefois chez les Hollandois ; et le médecin étoit chargé de leur don-

roient passer nos meilleurs ouvrages politiques, et tenteroient de ranimer l'amour de la Liberté chez des peuples engourdis dans l'esclavage. J'ajouterai qu'il est de notre intérêt, qu'il est de l'intérêt de la cause que nous avons embrassée, d'éclairer les nations asiatiques sur nos véritables principes, et de les prémunir contre les calomnies de toute espèce que les ennemis de la République et ceux de la Liberté ne manqueront pas de répandre dans ces contrées lointaines. Tandis que les Anglois, les Hollandois, les Danois, &c. ont des imprimeries tamoules, persanes, indiennes à Batavia, à Calcutta, à Colombo, &c. pour leurs opérations politiques, pour l'affermissement de leurs établissemens, et pour les progrès des sciences et des arts, nous nous contentons d'admirer leurs travaux, sans chercher à les imiter et à les rivaliser. *Note du rédacteur.*

ner des leçons : maintenant ils vont étudier chez les premiers interprètes : ils avoient aussi la liberté de venir à la factorerie autant de fois qu'il leur plaisoit, et d'entrer dans les chambres des Hollandois ; mais ils ne peuvent plus y paroître que les jours de service ; et alors ils sont accompagnés d'un ou de deux Ottonas. Des écrivains les suivent toujours, soit au vaisseau, soit dans leur collège de l'île de Desima, pour prendre note de tous les objets débarqués ou embarqués, pour viser les passe-ports, &c. Ils roulent entre eux pour l'avancement ; et jamais on ne les charge de fonctions étrangères à leur emploi. Un ou deux interprètes de chaque classe doivent assister à toutes les discussions politiques ou commerciales, qui ont lieu entre les Japonois et les Hollandois. Ils interprètent verbalement, ou bien traduisent par écrit les demandes ou les plaintes, que les officiers européens veulent présenter au gouverneur. Ils doivent assister aux visites qui se font sur le vaisseau et à la factorerie, et accompagner les ambassades que l'on envoie à la cour.

Plusieurs des anciens interprètes parlent assez purement le hollandois : mais leur langue diffère tellement de celles d'Europe,

tant pour la construction que pour les expressions, qu'il leur arrive souvent d'employer les termes les plus plaisans et les tournures de phrases les plus étranges qu'on puisse imaginer : il se trouve même des sujets parmi eux qui ne savent jamais bien le hollandois. Ils l'écrivent avec le pinceau dont ils se servent pour tracer leurs propres caractères sur leur papier ordinaire et de gauche à droite, à la manière européenne ; leur corps d'écriture est une bâtarde très-lisible et très-belle.

Les interprètes recherchent avec empressement les livres des Européens, et tâchent toujours d'en obtenir quelques-uns des marchands nouvellement arrivés des Indes. Ils les étudient avec la plus grande attention, et retiennent fidellement tout ce qu'ils ont appris. Le desir d'acquérir quelques nouvelles connoissances des Européens, les rend souvent importuns. Leur entretien n'est qu'une série non-interrompue de questions sur la physique, la médecine et l'histoire naturelle. Ils finiroient par lasser la patience, et épuiser même la science de l'homme du monde le plus complaisant et le plus instruit. Leur importunité ne doit pas cependant nous em-

pêcher de rendre justice au motif de leur curiosité.

Ils se livrent pour la plupart à l'étude de la médecine, et sont même les seuls de leur nation qui exercent cet art suivant les principes des Européens, et qui sachent administrer les remèdes dont nous nous servons; ils s'en procurent chez le médecin Hollandois : et cette profession est pour eux un moyen sûr d'acquérir de la réputation et de la fortune.

CHAPITRE IV.

Commerce des Européens au Japon. — Aujourd'hui exclusivement permis aux Hollandois et aux Chinois. — Principaux articles de ce commerce.

C'est aux Portugais, comme on sait, que nous devons la découverte d'une route par mer aux Indes orientales, et c'est le hazard qui a procuré à ces hardis navigateurs, la découverte des isles du Japon. Une tempête les poussa sur les côtes de ce royaume vers l'an 1542 (1); ils furent très-bien reçus,

(1) En 1542, selon *Charlevoix*, 2202 ans après la fondation de la monarchie Japonoise, par *Syn-mu*,

et firent pendant près de cent ans un commerce très-lucratif, que les Espagnols partagèrent ensuite avec eux lorsque les deux nations furent soumises à un même souverain. Les Anglois commercèrent aussi pendant quelque tems avec ces isles lointai-

sous le règne du CVI[e] *Daïry*, ou Empereur héréditaire et sous le gouvernement souverain du XXIII[e] *Cubosama*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que deux navires, l'un Chinois, l'autre Portugais, abordèrent dans ces isles presque dans le même temps, sans que l'un eût connoissance de l'autre, de manière que ces navigateurs purent s'attribuer avec raison la découverte de ce fameux archipel. Comme l'aventure du navire Chinois n'est connue que par la relation de *Fernand Mendez Pinto*, on peut, à certains égards, la révoquer en doute. Mais si ce voyageur en a trop dit sur la découverte du Japon, qu'il prétend avoir faite, et qu'il seroit difficile de lui disputer, les autres navigateurs à qui on l'attribue, ont donné dans l'excès contraire. Nous savons seulement que trois marchands Portugais, nommés *Antoine Mata*, *François Zeimato* et *Antoine Pexata*, partis de Dodra, ville du royaume de Cion, dans l'isle de Magaçar, furent jettés, en voguant vers la Chine, sur les côtes du Japon, et abordèrent à Cangochima, dans le royaume de Sachouma, en 1542, c'est-à-dire, la même année que Martin-Alphonse de Sosa, gouverneur-général des Indes, aborda à Goa avec François Xavier. Voyez de

nes. Mais par un traité passé en 1601 (1), entre l'empereur du Japon et les Hollandois, ceux-ci supplantèrent tous leurs rivaux et conservèrent la possession exclusive du commerce du Japon. Ils en tirèrent dans le commencement un profit immense; mais on l'a ensuite tellement resserré, qu'il se réduit maintenant à bien peu de chose.

Le gouvernement Japonois avoit commencé par leur accorder une toute autre liberté que celle qu'ils ont maintenant. Ils pouvoient envoyer cinq, six et sept vaisseaux dans le port de Firando, avec autant d'or, d'argent et autres marchandises qu'ils jugeoient à propos : leur commerce n'étoit pas limité. Dans la suite il leur fut enjoint d'éta-

---

plus grands détails sur le commerce des Portugais au Japon, et sur leur expulsion de ce royaume, dans l'*Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, par le P. Laffiteau, t. IV, p. 100-107, édit. *in*-12. *Histoire et description générale du Japon*, par le P. Charlevoix, t. II, p. 122 et suiv. *Recueil des Voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes orientales*, t. I, p. 50. *Note du Rédacteur.*

(1) Au mois de mai 1641, selon l'auteur du *Bezittingen der oost Indische Maatschappie* (établissement de la Compagnie Hollandoise des Indes orientales), p. 13, t. I des *Verhandelingen*, &c. (Mémoires de la société de Batavia). *Rédacteur.*

blir une factorerie dans l'isle de Desima, près de la ville de Nagasaki, et l'on fixa la somme au-delà de laquelle ne devoit pas se monter leur commerce annuel. Au commencement de ce siècle on restreignit à trois et ensuite à deux, le nombre des vaisseaux qu'ils pourroient envoyer chaque année ; enfin ces prohibitions s'étendirent jusque sur la quantité et la qualité de leurs marchandises : ce qui réduisit leur commerce à deux millions de florins (1).

En 1685, à peine la flotte hollandoise étoit-elle entrée dans le port avec une riche cargaison, qu'il arriva un ordre de l'Empereur, qui, sans révoquer la permission accordée aux Hollandois, de déposer dans leur factorerie autant de marchandises de toute espèce qu'ils voudroient, leur prescrivoit aussi de n'en vendre que pour la somme de 300,000 thaëls ou rixdales, l'excédent devant être conservé pour l'année suivante. C'étoit déjà un coup terrible porté au commerce des Hollandois. Un gouverneur, qui n'étoit pas favorablement disposé à leur égard, trouva le moyen de diminuer le gain qu'ils pouvoient faire sur leurs marchan-

(1) Environ cinq millions de notre monnoie. *Réd.*

dises ; et cette perte tourna au profit des personnes en place et des habitans de Nagasaki.

1°. Avant que les marchandises hollandoises fussent mises en vente, on les imposa à raison de tant pour cent, ce qui devoit être payé par les acquéreurs. Il s'ensuivit naturellement une baisse considérable dans le prix des marchandises imposées : les étrangers supportèrent cette perte.

2°. On augmenta à l'égard des Hollandois le cours des espèces, en raison de leur valeur intrinsèque : un kobang, par exemple, qui n'a cours dans le royaume que pour soixante *mas*, leur fut passé en compte pour soixante-huit. Les huit *mas* qu'on leur fit perdre sur chaque kobang, formèrent aussi-tôt un gain immense pour les habitans et les employés de la ville. Quoiqu'il fut permis à la Compagnie hollandoise de vendre jusqu'à la concurrence de 300,000 thaëls (1) de marchandises, elle n'en toucha réellement que 260,000 ; les 40,000 thaëls de *deficit* furent pour le compte des particuliers, qui, jusqu'à cette époque, avoient eu la faculté de vendre autant de marchandises qu'ils avoient jugé à propos, et au prix qu'ils avoient pu en ob-

(1) 1,200,000 liv.

tenir : ce fut le chef, les marchands, les capitaines de vaisseaux, les assistans et autres employés, qui supportèrent cette perte.

Outre que les Japonois paient maintenant les marchandises d'Europe moins cher qu'autrefois, elles doivent encore une rétribution de 15 pour 100, nommée *fannagin* (1). Le produit de cet impôt se partage entre les agens du gouvernement et les habitans de la ville.

Après que toutes les marchandises de la Compagnie et celles des particuliers ont été visitées ou déposées dans les magasins, on en avertit les marchands de l'intérieur des terres, et l'on procède à la vente. Les aquéreurs vont voir des échantillons de tous les articles chez le gouverneur de Nagasaki, et font leur soumission tant pour le prix que pour la quantité. Ils viennent ensuite dans l'isle de Désima, ou bien envoient leurs

(1) *Fleur d'argent*, parce qu'ils s'attendent, dit Kœmpfer, à de plus grands avantages que ceux dont ils se sont assurés, qui sortiront, ainsi qu'une fleur, du commerce étranger ; ou peut être qu'ils comparent cet argent aux fleurs et au gain qu'on fait sur les fruits qu'on vend. Les gouverneurs n'ont aucune part à cet argent. *Histoire du Japon* de Kœmpfer, t. II, p. 131-133. *Note du Rédacteur.*

commis pour examiner plus soigneusement les marchandises pendant plusieurs jours de suite; et ils font leurs offres aux Hollandois sans demander à ceux-ci le prix qu'ils mettent à leurs marchandises. Les premières offres sont ordinairement très-foibles, on les augmente quand le vendeur les refuse; enfin on lui demande son prix, il surfait un peu, et si le Japonois a véritablement envie de l'article qu'il marchande, on finit par s'accommoder. S'il ne veut pas en donner un prix raisonnable, le propriétaire garde ses marchandises pour l'année suivante, ou bien les fait transporter à Batavia. Les Japonois dans leurs offres comptent par *mas* et non par *thaël*: par exemple, pour un mas de corne de licorne ils offrent huit *mas* d'argent, &c. Le marché étant conclu, on pèse les marchandises et on les transporte à la ville, où les marchands de l'intérieur des terres les achètent au-dessus du prix de la première acquisition.

Ces détails suffisent pour prouver que le commerce des Hollandois n'est plus, à beaucoup près, ce qu'il étoit autrefois. La place de chef de la factorerie de Désima, ne s'accordoit qu'aux plus puissantes recommandations: en effet, deux voyages suffi-

soient à celui qui l'avoit obtenue pour acquérir une fortune immense. Aujourd'hui un chef qui a fait quatre ou cinq fois le voyage du Japon, a tout au plus de quoi subsister. Il est nommé par le conseil supérieur de Batavia. M. Feith, qui venoit relever M. Armenault, en étoit à son quatrième voyage. Après le départ du vaisseau, il reste à Desima avec douze ou quinze Européens, sans compter les esclaves.

Les Hollandois n'expédient plus chaque année que deux vaisseaux qui partent de Batavia au mois de juin, et reviennent à la fin de la même année. Leur cargaison à leur retour consiste principalement en cuivre du Japon, en camphre brut, en ouvrages de laque, en porcelaines, soieries, saki, riz et soya. Ces derniers articles sont de peu d'importance, et n'exercent que les spéculations de quelques particuliers. Mais le cuivre de cette contrée est le plus fin que l'on connoisse; il renferme beaucoup d'or; on le fond en barres longues d'un quart d'aune et grosses comme le doigt; elles sont rondes d'un côté et plates de l'autre, d'une belle couleur brillante. On distribue ces barres par caisses d'un pickelon de 125 livres; on les pèse en présence des officiers japo-

nois, des interprètes, du subrécargue et des assistans: la cargaison est composée de cinq, six ou sept mille caisses. Ce cuivre vient des contrées les plus lointaines de l'isle; on l'amasse dans un magasin particulier, et dès que les vaisseaux sont à moitié débarrassés de leur cargaison, les *kouli* ou valets japonois portent à bord ce cuivre en caisse. Les matelots surveillent ce transport, car les porteurs ne se feroient pas scrupule d'en voler quelques barres, pour les vendre aux Chinois qui les paient plus cher que les Hollandois. Outre le cuivre en barre de la grosseur du doigt, et du poids d'un tiers de livre, que la Compagnie tire du Japon, pour le vendre en grande partie sur la côte de Coromandel, elle s'accommode encore d'une forte partie de camphre brut emballé dans de petits cuviers de bois; elle achète aussi de vastes robes de soie ouatées en soie cardée, de quelques porcelaines, du soya, de saki et fruits confits, &c.

Les marchandises expédiées cette année par la Compagnie pour le Japon, consistoient en une forte partie de sucre en poudre, beaucoup de dents d'éléphans, du bois rouge du Brésil pour la teinture, de l'étain, et même du plomb en grande

quantité, un peu de fer en barre, beaucoup d'indiennes fines, du drap de Hollande de différentes qualités et couleurs, du ras, des étoffes de soie, des écailles de tortues, des racines de squine (1) et de costus (2). Les particuliers n'apportent pour leur compte que du safran, de la thériaque, du jus de réglisse, des joncs, des lunettes, des miroirs, des montres, des licornes et autres objets semblables. La Compagnie s'est réservé le droit d'expédier une somme en ducatons d'argent. Il est défendu aux particuliers de trafiquer ce métal, sur lequel ils pourroient faire un certain profit. Quant aux livres écrits en langue hollandoise, et qui traitent des sciences et arts, ils ne se vendent pas à la folle enchère, mais on en fait des échanges avantageux avec les interprètes.

Les officiers avoient apporté pour leur compte du camphre brut, des joncs fins, des écailles de tortues, des cornes de licor-

---

(1) *China. Smilax.* Lin. *Saukira.* Kœmp. *Amœn.* p. 781, t. 782.

(2) *Costus Arabicus.* Cette plante, selon moi, est véritablement congénère des *amomum.* Voyez mes *Il'ustrat.* Lam.

ne, des verreries, de grandes et petites montres ; de l'indienne fine, du safran, de la thériaque, du jus de réglisse, des ouvrages de Nuremberg, tels que des miroirs, &c.

Le kambang de cornes d'unicornes (1) s'est vendu cette année assez cher. On en a beaucoup passé en contrebande ; sur lesquelles on a fait un gain considérable. Les Japonois attribuent à ces cornes des vertus extraordinaires ; ils les croient propres à prolonger la vie, à donner du ton aux esprits vitaux, à renforcer la mémoire ; en un mot, ils les regardent comme une panacée universelle, et les emploient dans toutes les maladies. Il n'y a pas long-tems que cet article fait partie du commerce des Hollan-

(1) L'unicorne (*monodon monoceros*), est un animal *cétacé*, de la classe des mammaux, qui vivent dans la mer sous forme de poisson. Il constitue un genre fort remarquable par les deux dents de sa mâchoire supérieure, qui sont saillantes et très-prolongées en avant, sur-tout celle qui persiste dans l'âge adulte de l'animal, et qui ressemble à une corne longue, très-droite, et torse en spirale. La licorne des anciens, c'est-à-dire, le singulier quadrupède désigné sous le nom de *licorne*, et représenté sous la forme d'un cheval muni d'une corne droite située au milieu du front, est un animal fabuleux. *Lam.*

dois,

dois, et c'est le hazard qui leur en a procuré la connoissance. Un chef qui avoit résidé à Nagasaki, de retour en Europe, envoya une belle corne de licorne du Groenland à un interprète Japonois de ses amis : le produit de la vente de cette corne fit la fortune de cet interprète. Aussi-tôt les Hollandois s'empressèrent de tirer d'Europe toutes les cornes qu'ils purent se procurer, et sur lesquelles ils firent d'abord un profit immense. Elles se vendoient au commencement cent kobangs ou six mille rixdalles la catche (1). Mais elles ont ensuite diminué, et sont tombées à soixante-dix, cinquante, et trente kobangs. Vu la proscription du vaste habit de capitaine (2) et l'impossibilité de faire la contrebande cette année, il a fallu vendre les cornes de licornes à la folle enchère en *kambang;* la catche de cornes s'est payée cent trente-six rixdalles (3), ou huit mas, et cinq konderyns d'argent du Japon. On en auroit tiré quinze ou seize kobangs, si l'on eût pu en vendre secrètement sur le vaisseau. Les trente-sept catches, quatre thaëls, six mas

(1) Cinq quarts de livre.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 418.

(3) Cinq cent cinquante livres de France.

de cornes que j'avois apportées de Java, me produisirent cinq mille soixante-onze thaëls et un mas; ce qui me mit en état non-seulement de payer mes dettes, mais encore de consacrer mille deux cents rixdalles à ma science favorite.

Un article non moins recherché par les Japonois, et qu'ils paient aussi cher que la corne de licorne, c'est la racine de ninsi, qu'ils appellent *nindji*, et que les Chinois nomment *jom* (1). Il n'y a que ces derniers qui puissent en fournir de bonne et de naturelle. Elle croît dans le nord de la Chine, et sur-tout dans la Corée. Les Hollandois en apportent de fausse, que l'on mêle avec la véritable; celle que les François portent en Chine ne vaut pas mieux, et c'est simplement de la racine de ginseng. Le vrai ninsi s'est vendu cette année cent kobangs le catche de bonnes et vieilles racines; celles de qualité inférieure ont été données à meilleur marché; les fausses, dont les meilleurs

(1) Le *djon* ou *djin*, vulgairement *nidji*, *nindjin*, ou *djin djom*, *som* en chinois, *sousai* en tatar. C'est le fameux *ginsen* dont la racine est tant estimée à la Chine et dans les pays voisins. Voyez la figure de cette plante dans le tome VIII de l'*Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix. *Rédact.*

morceaux sont blancs et fendus en deux, et que l'on entremêle avec les véritables, sont une contrebande sévèrement prohibée, et l'on brûle toutes celles que l'on découvre pour prévenir la falsification.

Les articles dont l'exportation est défendue à la Compagnie comme aux particuliers, sont l'argent monnoyé, les cartes géographiques, les livres, ceux au moins qui traitent du pays et de son administration, toutes les armes, particulièrement ces superbes sabres du Japon qui surpassent en force et en bonté tous ceux des manufactures des autres pays.

La porcelaine du Japon n'a rien d'agréable, ni pour les couleurs, ni pour la forme; elle est grossière, massive et bien inférieure à celle que nous tirons de la Chine par Canton; mais elle a l'avantage de ne pas se fendre aisément lors même qu'on l'expose à des charbons ardens. On emballe les porcelaines du Japon dans de la paille, avec tant d'adresse qu'il ne s'en casse pas une seule pièce dans toute la route.

L'excédent du prix des marchandises vendues par échange, que l'on nomme argent de *kambang*, ne se paie pas en espèces sonnantes, dont l'exportation est très-dé-

fendue (1) ; mais on prend des *bons* pour le montant, et l'on tire sur son débiteur, des lettres-de-change payables en objets dont on peut avoir besoin dans le cours de l'année, ou que l'on se propose d'acheter à la foire de l'île. Au reste, ces *kambang* sont toujours bien peu considérables, et sur-tout bien au-dessous du comptant ; il faut s'attendre avec cette monnoie à payer les objets le double de leur valeur. Les comptes en *kambang* ne se soldent qu'au commencement de l'année japonoise : avant le départ du vaisseau, chacun dresse ses comptes et les présente au collége des interprètes où l'on scelle les livres. Tout ce dont on a besoin après le renouvellement de l'année, se prend à crédit sur le compte de l'année suivante.

Comme le commerce des Hollandois se fait par échange, quatorze jours avant le départ du vaisseau pour Papenberg, on tient une foire dans l'île de Desima, et, moyennant une certaine rétribution, les marchands Hollandois obtiennent du gouverneur la permission d'y transporter leurs marchandises et de les y vendre dans des boutiques construites exprès.

(1) Voyez ci-dessus, p. 19.

Voici les principaux articles que les particuliers achetèrent cette année : de grandes cruches de terre brune, capables de contenir plusieurs seaux, pour faire rappurer l'eau (1), du saya et du sakki en tonneaux, des robes de soie à la japonoise, des éventails, des ouvrages en laque, des porcelaines fines, grossières, blanches et peintes, des pièces de soie étroites, des ouvrages de savas, des paquets de riz fin, du poids d'une livre (2).

(1) On se sert beaucoup de ces cruches à Batavia.

(2) *Olivier de Noort* nous apprend qu'un des articles les plus intéressans du commerce du Japon, étoient de grosses perles rondes et rouges, beaucoup plus estimées que les blanches. Il prétend que ce genre de commerce, et que celui des pierres précieuses et de l'or a considérablement enrichi les habitans de ce royaume. Voyez le tome III du *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales*, p. 91. Nous ne répéterons pas ici les détails intéressans et précieux sur le commerce du Japon consignés dans les *Histoires du Japon*, par Kœmpfer, t. II, p. 230 et suiv. et par le P. Charlevoix, t. VI, p. 188, ainsi que dans la savante et exacte *Histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes*, t. III, p. 401. Je ne puis néanmoins passer sous silence le projet de Colbert et ses tentatives pour établir un commerce entre la France et le Japon. La mort de l'agent qu'il employa et qui seul étoit ca-

CHAPITRE V.

COMMERCE des Chinois au Japon.

LES Chinois (1) font le commerce du Japon depuis un temps immémorial, et sont peut-être les seuls Asiatiques commerçans admis dans ce royaume ; privilège que les Hollandois partagent avec eux. Cent et même deux cents vaisseaux chinois, de cinquante hommes d'équipage chacun, abordoient annuellement au port d'Osakka, malgré les rochers et les bancs de sable qui en rendent l'accès si dangereux. Les Portugais leur ayant montré

---

pable de cette importante négociation, fit échouer cet utile projet. Mais nous pourrions encore profiter des instructions dressées par *Carré.* C'est à nos Législateurs à mûrir cette idée ; et il me suffit de la leur présenter et de leur indiquer que les instructions dont je parle se trouvent dans le tome IV du *Recueil des Voyages au Nord*, et dans les tomes III et X des *Voyages de Chardin*, édit. *in*-12 de 1711. *Note du Rédacteur.*

(1) On comprend au Japon, sous le nom de Chinois, non-seulement les sujets de l'empereur de la Chine, mais encore tous ceux qui émigrèrent de ce royaume, après l'invasion et l'établissement des Tatars-Mantchoux en 1644.

le chemin de Nagasaki, ils préférèrent ce dernier port, et l'autre leur fut interdit.

La liberté dont jouissoient autrefois les négocians Chinois au Japon, a été bien restreinte depuis qu'on les a soupçonnés d'être les agens des missionnaires de Pékin, et qu'ils ont cherché en effet à introduire des livres de la religion catholique, imprimés en Chine (1). On ne les traite pas à présent avec moins de méfiance ni de sévérité, que les Hollandois; il y a même des circonstances où les Japonois se montrent plus intraitables envers ceux-là qu'envers les derniers: on les enferme dans une petite île, avec la précaution de les visiter exactement à leur entrée et à leur sortie. Cependant on leur accorde une faveur dont ne jouissent pas les Hollandois; c'est d'aller à la ville faire leur

(1) Les Chinois chrétiens portoient aussi au Japon des assiettes de porcelaine, sur lesquelles étoient représentés des crucifix et d'autres images relatives au culte catholique. Mais comme ces objets n'entroient qu'en contrebande, le Gouvernement Japonois a fait examiner toutes les caisses venant de la Chine si soigneusement, qu'il a dérouté les pieuses ruses et les spéculations des missionnaires et des marchands Chinois. Voyez la *Description de l'empire de la Chine*, du P. Duhalde, t. II, p. 244, *in-4°*. *Note du rédacteur*.

prière dans un temple : on leur permet aussi d'avoir de l'argent monnoyé du Japon pour leurs dépenses journalières, de manière qu'ils peuvent acheter eux-mêmes tous leurs comestibles à la porte de la ville.

Aussi-tôt qu'un vaisseau Chinois a mouillé dans le port de Nagasaki, on commence par conduire tout l'équipage à terre, de manière que personne ne reste sur le bâtiment, jusqu'au moment où il se prépare à remettre à la voile. Les Japonois se chargent du débarquement de toute la cargaison, et amènent ensuite le navire si près de la côte, qu'il reste à sec sur la vase pendant la basse marée. L'année suivante, ils le chargent d'autres marchandises.

Les Chinois n'ont pas la permission d'envoyer un ambassadeur à l'Empereur du Japon, et c'est pour eux une très-grande épargne, car ce voyage coûte très-cher aux Hollandois, tant pour les frais de la route, que pour les présens qu'il faut distribuer à la cour de l'Empereur.

Malgré la proximité de la Chine et du Japon, les deux langues des naturels sont si différentes, qu'ils ne s'entendent pas. Les Chinois ont autant besoin d'interprète que les Hollandois.

Quoiqu'ils aient la permission de faire un commerce plus considérable du double que celui des Hollandois, quoique leur traversée soit aussi moins longue et bien moins périlleuse, ils gagnent encore moins qu'eux, par les rétributions que l'on exige d'eux au profit de la ville de Nagasaki (elles se montent quelquefois à plus de soixante pour cent), en fannagirr (1). Le gouverneur ne perçoit pas cette somme comme un droit de douane sur les marchandises; mais il ne manque pas de prétexte pour diminuer le profit des négocians étrangers pour enrichir les habitans de Nagasaki.

L'exportation de l'argent monnoyé étant rigoureusement défendue, les Chinois sont obligés de prendre des ouvrages de laque, du cuivre et autres marchandises du Japon en échange des leurs, qui consistent ordinairement en soie crue, en drogues médicinales, comme de la racine de ninsi, de la térébenthine, de la myrrhe, du bois de kalombak, en zing, et en livres imprimés (2):

(1) Fleur d'argent. *Voyez* ci-dessus, p. 11.

(2) On sait que les Chinois et les Japonois connoissent la typographie depuis un tems immémorial; mais cet art est resté chez eux, comme tous les autres, dans l'enfance.

mais ce dernier article ne peut être exposé en vente, à moins que des censeurs n'aient lu et approuvé les ouvrages.

Toutes ces marchandises forment la cargaison de soixante-dix bâtimens qui doivent arriver chaque année à trois époques différentes. Le premier arrivage, composé de vingt voiles, vient au printems, et donne lieu, comme les deux suivans, à une foire où se vendent les marchandises nouvellement débarquées. Une seconde flotte de trente vaisseaux aborde en été; une troisième de vingt vaisseaux en automne. Les bâtimens qui mouilleroient même au port, dans ces intervalles, seroient obligés de s'en retourner sans débarquer le plus foible article.

Les bâtimens chinois étant chargés, et

Ils gravent leurs ouvrages sur des planches de bois: l'innombrable multitude de leurs caractères sembleroit à certains égards leur interdire l'usage de nos types mobiles; mais l'on sait qu'un ingénieux typographe allemand, *Breitkopf*, de Leypsick, a trouvé le moyen d'imprimer le chinois avec des caractères mobiles. Le savant *Fourmont* eût bien mieux employé les fonds qu'on lui avoit alloués, à chercher ce procédé qu'à faire graver des milliers de caractères chinois en bois, destinés uniquement à un ouvrage qui n'a pas été exécuté. *Note du Rédacteur.*

prêts à mettre à la voile, des vaisseaux de garde japonois les conduisent hors du port, et même très-avant en pleine mer, pour les empêcher de vendre en contrebande les marchandises dont ils n'ont pu se défaire, et qu'ils sont obligés de remporter.

Leurs vaisseaux sont légèrement construits, fort hauts, avec une galerie encore plus haute, une pouppe, et une proue extraordinairement relevées. Leur arrière surtout est très-évasé. L'immensité de leur gouvernail et de leurs voiles en rend la manœuvre très-pénible.

Je n'insisterai point ici sur la différence bien prononcée qui existe entre les mœurs, les usages et la langue des Chinois et des Japonois, malgré la proximité de ces deux nations, puisque les premiers, comme je viens de le dire, ont autant besoin d'interprètes que les Hollandois (1). D'habiles voyageurs l'ont déjà suffisamment indiquée. Je me contenterai donc d'observer que les Chinois portent un gillet et de grands pantalons,

(1) Nous indiquerons, à l'article de la langue japonoise, en quoi elle diffère principalement de la chinoise, quoique les caractères soient les mêmes. *Note du Rédacteur.*

tandis que les Japonois s'enveloppent dans d'immenses robes-de-chambre. Les premiers ont des guêtres ou des bottes de toile, et des souliers avec des empeignes de cuir. Les derniers marchent les jambes nues, et n'ont que des chaussons à semelles de cuir. Ils diffèrent entre eux pour la religion. Cependant ils se ressemblent beaucoup pour la figure, pour le teint, ont la même écriture ; on trouve aussi quelques conformités entre certaines sectes chinoises et japonoises. Ils ont même quelques usages qui leur sont communs, ce qu'on peut attribuer aux émigrations des Chinois dans quelques isles méridionales qui dépendent du Japon, particulièrement à Liquejo, dont les habitans paient encore un tribut annuel à l'empereur de la Chine.

CHAPITRE VI.

Description de la ville et du port de Nagasaki. — Isle de Desima louée aux Hollandois. — Ennuis et mortifications qu'ils y éprouvent.

La ville de Nagasaki (1) est ouverte, sans fossés, murailles ni citadelle. Dans ses rues tortueuses circulent des canaux destinés à recevoir les eaux qui descendent des montagnes voisines, et qui se déchargent dans le port. A l'arrivée des Portugais cette ville n'étoit qu'un misérable hameau; par l'affluence des commerçans étrangers, elle s'est accrue au point où nous la

(1) Nagasaki est située dans la partie sud-ouest des isles du Japon, au 33e degré de latitude septentrion. et au 148e 50 min. de long. *Bezittingen der oost Indische maatschappie*, (établissemens de la Compagnie des Indes orientales), p. 13 du t. I des *Verhandelingen van het*, &c. (Mémoires de la société de Batavia, en hollandois).

Kœmpfer observe que, malgré la mauvaise orthographe de certains voyageurs qui écrivent *Nangazaki*, il faut prononcer Nagasaki, conformément au mot original, qui est divisé en deux parties. *Note du Rédacteur.*

voyons aujourd'hui : elle contient un grand nombre de temples bâtis sur les hauteurs et dans les plus beaux sites. Chaque rue a une porte à ses deux extrémités ; par ce moyen, on intercepte toute communication avec les rues voisines : ces portes sont fermées pendant toute la nuit. Les rues n'ont pas plus de trente ou quarante brasses de long, et contiennent un pareil nombre de maisons ; elles sont inspectées par un officier qui y demeure. Les maisons ont rarement deux étages. Le second, lorsqu'il y en a un, est fort bas. Dans chaque quartier il y a un bâtiment qui renferme tous les ustensiles nécessaires dans les incendies.

La ville est gouvernée par quatre espèces de maires, qui ont sous eux des ottonas (1),

(1) Nous croyons devoir donner un extrait du chapitre de l'*Histoire du Japon*, de Kœmpfer, sur la police et les officiers de Nagasaki.

Cette ville a, depuis 1688, trois *tomosama* (seigneurs) ou gouverneurs ; deux restent à la ville, le troisième à la cour, et vient, au bout de deux ans, relever le plus ancien. L'empereur garde leur famille en ôtage. Leur revenu montoit alors à trois mille ou deux mille kokf de riz, c'est-à-dire, de sept à dix mille thaëls. Mais les présens leur font un casuel immense. Leur cour est composée de dix *yoriki* ou con-

et un nombre suffisant d'officiers de différens grades, qui leur servent à maintenir une excellente police.

Nagasaki est le seul port du Japon dont

---

scillers, qu'on nomme aujourd'hui *kiou nindjou*, de trente *doudjou*, nommés aujourd'hui *sita yaka*, d'un certain nombre de pages, des *doosen*, qui sont les assistans des *yoriki*, des *karoo* ou intendans-majordomes, qui sont au-dessus des *yoriki*, des *sodjo* ou gentilshommes introducteurs; enfin, des *iouhadjo* ou valets-de-chambre.

Les autres magistrats et officiers de la ville sont quatre *ninban* (gardiens annuels), dont les fonctions durent une année. Elles consistent à informer le gouverneur de tout ce qui se passe dans la ville. Ces espèces de maires se nomment encore *to-dji-yori-sin* (sénateurs ou anciens), parce qu'on les choisissoit autrefois parmi les habitans les plus âgés de la ville. Les *djpyosi* (chefs perpétuels), sont les lieutenans des *to-dji-yo ri*. Quatre *nenguiosi* (officiers annuels). Ce sont les agens du maire auprès du gouverneur, à qui ils remettent toutes les missives du premier. Tels sont les officiers municipaux de Nagasaki.

Mais sans nous arrêter aux compagnies d'archers, de tanneurs, &c. nous allons donner la nomenclature des magistrats particuliers de la même ville.

Le principal est l'*ottona* ou commissaire de police. Il y en a un pour chaque rue, avec trois commis nommés *oogoumi*, *oya*, ou *oogoumigadjira* (chefs de la grande communauté). Les habitans de chaque rue se divisent en *goningoumi* (escouades de cinq hom-

l'entrée soit permise aux bâtimens étrangers; et encore cette permission est-elle restreinte aux Chinois et aux Hollandois : car si un bâtiment d'une autre nation poussé par la tempête, a le malheur de relâcher ou naufrager sur les côtes du Japon, il en est fait aussi-tôt un rapport bien circonstancié à la cour d'Iédo, et l'on conduit le bâtiment au port de Nagasaki.

Nous y trouvâmes à notre arrivée onze jonques ou vaisseaux chinois, qui avoient mouillé si près de la terre, que durant le reflux ils posoient sur la vase. On en chargea quelques-uns qui partirent tout de suite; mais sept restèrent pour passer ici l'hiver. Comme leur équipage est assez considérable, eu égard à la grandeur du bâtiment, car il se monte quelquefois à soixante-dix et quatre-vingts hommes, il y a annuellement six cents hommes qui vont hiverner

mes). Chaque compagnie a son *kogomi-gadjira* (caporal).

Le *fisia* (ou secrétaire-greffier), est encore un officier de la rue.

Le *takoura kakou* (garde joyaux), trésorier, qui garde la caisse commune des habitans de la rue.

Le *nitchi yosi* (messager de la rue), &c. *Note du Rédacteur.*

dans

dans la petite île de Desima, située auprès de la factorerie hollandoise, vis-à-vis de Nagasaki.

Cette ville est environnée de toutes parts de montagnes élevées et inclinées en pente du côté du port, lequel s'étend du nord au sud sur un mille de long et quatre portées de fusil de large, en formant une courbe du côté de la ville; le fond en est vaseux et profond; les vaisseaux viennent mouiller à une portée de fusil de la factorerie.

Je remarquai que dans ce port le flux et le reflux sont très-considérables, les montagnes escarpées, et que le rivage est très-bas et très-creux. Il contient quelquefois cinquante, cent vaisseaux japonois plus ou moins grands, et une multitude considérable de barques de pêcheurs des environs. Ils ne rament pas à notre manière; mais ils ont une ou deux rames courbées exprès, qu'ils tournent en travers: cette manœuvre est moins fatiguante et le bateau va très-vîte.

Nagasaki est une des cinq villes impériales (1) et la plus commerçante de tout le

(1) Les *Gokosio* (les cinq villes maritimes et commerçantes), qui sont Miaco, séjour de l'Empereur

Japon par ses relations avec les étrangers admis dans le royaume. Elle appartient seule à l'Empereur civil, qui reçoit le produit des impositions, et qui nomme deux gouverneurs en son propre et privé nom, en leur conférant une autorité suprême, tant sur la ville même que sur les factoreries hollandoise et chinoise. Ces deux gouverneurs résidoient ensemble à Nagasaki; mais aujourd'hui ils se relèvent alternativement au mois d'octobre; et celui dont le service vient d'expirer, va passer son année de repos à Iédo, où l'on garde sa famille pour gage de sa fidélité. Les appointemens fixes de chaque gouverneur se montent annuellement à dix mille rixdalles, sans compter

héréditaire ecclésiastique, dans la province d'Yamadjria; Iédo, séjour du monarque séculier, dans la province de Musasi; Osakka, dans celle de Setz; Sakaï, dans celle d'Yassoumi; et Nagasaki, dans celle de Fisen, à l'extrémité occidentale de l'isle de Kioudjou. Cette ville a tiré son nom des princes dont elle constituoit le domaine. Ce n'étoit qu'un gros bourg à l'arrivée des Portugais, qui ne tardèrent pas à s'y établir. Le commerce extérieur en fit bientôt une place considérable, qui a souvent excité la mauvaise humeur et les inquiétudes des empereurs du Japon. *Note du rédacteur.*

les sommes extraordinaires que sa place peut lui procurer : mais les présens qu'il est obligé d'envoyer à la cour, l'entretien d'une multitude d'officiers de tout grade et de domestiques, absorbent la majeure partie de son revenu, et il ne peut faire aucune épargne.

L'île de Desima ne forme, à certains égards, qu'une rue de Nagasaki ; le gouverneur loue cette île aux Hollandois, y construit des maisons, auxquelles il fait les réparations convenables. Les locataires sont obligés de poser des chassis à leurs frais, de coller des tapis aux plafonds et aux murs, de faire blanchir et de payer en un mot tous les embellissemens et les agrémens qu'ils desirent.

Quand la marée est basse, l'île n'est séparée de la ville que par un fossé ; mais au moment du flux elle communique avec la terre ferme par le moyen d'un pont ; elle n'a au plus que trois cents aunes de long sur cent-vingt de large. Il n'a pas été difficile de renfermer une pareille étendue de terrain dans un enclos de planches avec deux portes ; l'une du côté de la ville donne sur le pont, l'autre du côté de la mer. Cette dernière ne s'ouvre que quand il s'agit de décharger ou de charger les vaisseaux étran-

gers. Des Japonois gardent pendant le jour l'autre porte; elle reste fermée pendant la nuit. Ceux qui entrent ou qui sortent sont visités dans le corps-de-garde placé auprès de cette porte.

Les magasins de la Compagnie, son hôpital, les maisons occupées par les employés, qui sont composées de deux étages, dont le second seul est habité, la partie inférieure servant de magasin : l'on y a pratiqué aussi les locaux nécessaires à une maison, comme cuisine, office, &c. le potager de la Compagnie avec un pavillon forment deux rues traversées par une autre. Non-seulement les grands magasins de la Compagnie que leur construction met à l'abri du feu, mais encore toutes les maisons, sont bâties en bois et en terre glaise, couvertes de tuiles avec des fenêtres de papier et des tapis de paille. Quelques employés de la Compagnie ont dernièrement apporté de Batavia, de petits chassis avec des carreaux de vîtres pour rendre leurs chambres plus claires et jouir de la vue du dehors. La porte qui donne sur la mer est munie de tous les ustensiles nécessaires dans les incendies; à l'autre extrémité se trouve un jardin de plaisance avec un belvedère à deux étages.

Les interprètes ont dans cette île une maison considérable, que l'on appelle le collège des interprètes; il y en a un assez grand nombre pendant que les vaisseaux de la Compagnie sont en cargaison; mais après qu'ils ont mis à la voile, il n'en vient qu'un ou deux chaque jour; on les relève tous les après-midi assez tôt pour qu'ils puissent être rendus chez eux avant la nuit.

Il y a dans la même île une maison pour les *ottona* ou rapporteurs-bourgmestres, qui doivent surveiller tout ce qui se passe dans l'île, et en instruire le gouverneur. Ils ne sont pas moins nombreux que les interprètes pendant le séjour des Hollandois; mais ensuite il n'en reste qu'un ou deux qui sont aussi relevés chaque jour.

Tous ces officiers, gardes et interprètes, doivent surveiller les Hollandois avec la plus grande activité; on monte la garde dans les trois postes situés aux trois extrémités de l'île; on n'en conserve qu'un après leur départ, et l'on fait pendant le jour et pendant la nuit des patrouilles fréquentes autour de l'île. Tel est le petit espace accordé aux Hollandois, et dont il ne leur est point permis de s'écarter; ce séjour devient cruellement ennuyeux pour ceux qui sont

obligés d'y passer de deux années une.

Nagasaki et ses environs sont très-mal sains pendant les mois de septembre et d'octobre. A cette époque les naturels et même les étrangers qui se trouvent sur les vaisseaux en rade, sont ordinairement attaqués d'une diarrhée opiniâtre et de ténesme que j'attribuai à l'intempérie du climat; car des soirées très-fraîches succèdent tout-à-coup à des journées d'une chaleur étouffante. La friandise des habitans donne encore plus d'activité à l'influence maligne du climat, par l'usage immodéré qu'ils font des figocaques (1). Ce fruit qu'on apporte de la campagne en grande quantité, est vraiment excellent, quand il a acquis son degré de maturité. Il ressemble beaucoup pour le goût à la prune de reine-claude.

---

(1) *Diospyros kaki*. Espèce de plaqueminier, très-bien représenté dans les plantes coloriées de la Chine, publiées par Buc'hoz (planche 101). Le *sapot-negro* de Sonnerat (*Voyage à la Nouvelle Guinée*, p. 45, pl. 14 et 15), s'en rapproche beaucoup. Voyez *Plaqueminier*, dans mon Diction. *Lam.*

CHAPITRE VII.

Observations de l'Auteur à Desima et à Nagasaki. — Opérations des Hollandois. Du 15 août 1775, au 4 mars 1776.

Mon premier soin, en débarquant, fut de me lier avec quelques interprètes, et de me concilier l'amitié des officiers qui fréquentoient notre petite île. Mes connoissances en médecine me donnèrent plus d'une fois l'occasion de leur être utile, ainsi qu'à leurs parens et leurs amis malades. En outre, mes manières franches et ouvertes m'attiroient leur confiance. Je n'étois pas fait pour inspirer de grandes inquiétudes aux inspecteurs du commerce, qui voyoient très-bien que toute mon attention se dirigeoit vers la médecine et la botanique. Je fus même assez heureux pour découvrir dans les plantes sauvages de leur pays des vertus très-utiles, et je me prévalus de ces découvertes pour obtenir une permission qui ne s'accorde jamais à aucun Européen, c'est-à-dire, de parcourir les environs de la ville de Nagasaki pour y ramasser des simples et des graines. Je réussis d'abord dans mes

démarches au-delà de mes espérances; mais le gouverneur ne tarda pas à révoquer cette permission, par un motif bien plaisant, qui prouve combien nous inspirons ici de méfiance et de crainte. Quand je demandai la permission de botaniser dans la campagne, le gouverneur, craignant d'introduire quelqu'innovation, chercha dans les journaux japonois si l'on avoit accordé déjà une pareille permission à un chirurgien européen. Il trouva qu'à une époque assez reculée, pendant une épidémie très-meurtrière, les remèdes venant à manquer, un chirurgien hollandois avoit eu la permission d'en aller chercher aux environs de Nagasaki. Tous ses scrupules étoient donc levés. Cependant il examina encore l'affaire de plus près, et découvrit que ce Hollandois n'étoit que chirurgien en second; et comme on savoit que j'étois premier chirurgien, on en conclut que je ne pouvois jouir du même avantage. Une pareille circonstance est souvent d'une grande importance aux yeux des Japonois, qui sont d'une ponctualité inconcevable. Ils se piquent d'exécuter strictement les volontés de leur souverain, sans se mêler de les interpréter ou les faire plier aux circonstances. Quant

à moi, je ne fus pas, à beaucoup près, insensible au contre-ordre qui me fut signifié Mais loin de me décourager, je devins plus pressant que jamais : je tâchai de persuader aux officiers supérieurs, qu'il n'y avoit presque aucune différence entre un chirurgien-major et un chirurgien en second, puisque le premier a dû passer par les grades inférieurs, et que l'autre a droit d'aspirer à cette place. Des observations aussi judicieuses levèrent tous les scrupules du gouverneur, qui me rendit la permission précédemment accordée, mais si tard, que je ne pus en profiter qu'au mois de février. J'avois, à mon grand regret, passé tout l'automne à postuler cette misérable révocation. Heureusement que plusieurs interprètes s'étoient rendus mes élèves en médecine et en chirurgie. Ils traitoient même des malades en ville sous ma direction, et je leur demandois, pour prix de mes leçons journalières, toutes les plantes, fleurs et graines qu'ils pourroient rassembler sur les collines du voisinage. Je recueillis, dans leur conversation, d'excellens renseignemens sur le gouvernement du Japon et sur les mœurs des habitans. Ils me procurèrent aussi des livres et une foule d'ob-

jets curieux pour les sciences et les arts.

Le 15 août, on commença par débarquer les bestiaux, tels que bœufs, veaux, cochons, chèvres, moutons et cerfs que l'on envoie chaque année de Batavia. Car les Européens ne pouvant se procurer ici aucune espèce de viande fraîche, il faut en apporter pour la consommation de la factorerie et pour l'approvisionnement du vaisseau, durant son retour (1). Ces bestiaux restent dans l'écurie dans l'île de Desima. Cette étable est ouverte pendant l'été, et fermée dans l'hiver. On les nourrit de feuilles et d'herbes, que des domestiques japonois vont ramasser aux environs de la ville. En hiver, on donne à ces animaux du riz, de la paille de riz, et de jeunes branches d'arbre.

Je n'oubliai point d'examiner l'herbe qu'on leur apportoit régulièrement trois fois par jour, et j'y trouvai des plantes très-rares, que je jugeai dignes de figurer dans

(1) Les Japonois n'ont ni moutons ni cochons. Le petit nombre de bœufs et de vaches qu'on trouve chez eux, sont de la plus petite espèce ; on les emploie quelquefois au labourage, mais on n'en mange pas la chair, et l'on ne fait pas même usage du lait. (*Thunberg.*)

les herbiers d'Europe. Ces découvertes me rendirent encore plus pénible l'espèce de captivité où l'on tient ici les Européens. J'enviai le sort de nos pigeons, qui sont moins suspects et moins gênés que des hommes attirés par le goût du commerce et le desir de s'instruire sur ces rives lointaines, à travers mille périls.

Le 16 et les jours suivans, on s'occupa de transporter à terre les habits, les meubles et les provisions des officiers, ainsi que le vin, la bière et autres comestibles. On débarque ces objets avant les marchandises, et c'est ordinairement l'occupation des trois premiers jours.

Le 4 septembre, les Japonois visitèrent le vaisseau. Les marchandises des particuliers qui ne devoient pas être exposées en vente, furent envoyées à terre ; on travailla bientôt au transport de celles destinées à être vendues. Les objets qu'on auroit oubliés dans le tumulte du débarquement, ne pouvoient plus sortir du bâtiment, ni passer dans le commerce. On visita ensuite très-attentivement le vaisseau, à l'exception du fond de cale et de la *sainte-barbe*.

Il ne fallut pas moins que tout le reste du mois pour débarquer toutes les mar-

chandises appartenantes à la Compagnie.

A peine fut-il à moitié déchargé, qu'on commença d'y embarquer des barres de cuivre enfermées dans des caisses. Comme notre vaisseau étoit le seul de la Compagnie qui eût fait cette année le voyage du Japon, l'on y mit cargaison et demie, c'est-à-dire, six cent soixante-dix caisses, pesant chacune un pickel ou cent vingt livres (1).

Nous reçûmes à bord la visite de plusieurs princes et des deux gouverneurs (2) de la ville de Nagasaki; ils eurent la curiosité de venir voir notre vaisseau amiral à trois ponts. Il y avoit très-long-tems qu'il n'en étoit venu au Japon d'aussi grand et d'aussi beau. Un interprète, attaché depuis trente ans à la factorerie hollandoise, m'assura n'en avoir pas encore vu de pareil.

Nous perdîmes, vers la même époque, un de nos matelots, qu'on avoit transporté avec d'autres malades, dans l'infirmerie de l'île. Dès que le gouverneur de Nagasaki en fut instruit, il donna la permission de l'enterrer. Des Japonois furent chargés de visiter le cadavre, ce qu'ils firent avec

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 34.

(2) Voyez ci-dessus, p. 13.

beaucoup d'exactitude. Ils l'enfermèrent ensuite dans un cercueil de planches, et le conduisirent de l'autre côté du port, où il fut enterré. On prétendit qu'ils ne tarderoient pas à l'exhumer pour le brûler selon leur usage. C'est sur quoi je n'ai pu me procurer de renseignemens bien certains.

Après avoir été obligé de coucher quelque tems à bord du navire auprès de Papenberg, je fus enfin relevé, dans le mois de novembre, par le médecin qui me laissoit sa place pour retourner à Batavia. Je m'attendois à demeurer ici au moins un an. On mit à la voile peu de jours après son arrivée, et quatorze Européens restèrent isolés, avec quelques esclaves et quelques Japonois, dans une solitude séparée du reste du monde, et resserrés dans l'étroite enceinte de l'île de Desima.

L'Européen condamné à passer le reste de sa vie dans cette solitude, seroit réellement enterré vif. Le bruit des grandes révolutions des empires ne retentit jamais jusqu'ici. Les gazettes du Japon, et encore moins celles des pays éloignés, n'y parviennent pas. Etranger à tout ce qui se passe sur la scène du monde, on peut végéter ici dans la nullité morale la plus abso-

lue. L'esprit n'a point d'aliment, la volonté est nulle, et le plus sage parti est de se dépouiller de toutes ses facultés impératives pour s'identifier, pour ainsi dire, avec celles des naturels, qui vous épargnent la peine de commander, et ne vous laissent que le soin d'obéir. Au reste, telle est à-peu-près la manière d'être de tous les Européens dans la plupart des comptoirs de l'Inde. Ils se dédommagent de cette gêne perpétuelle, par un luxe ridicule et sans bornes.

On a ici, comme à Batavia, l'habitude d'aller passer toutes les soirées chez le chef, après avoir fait le tour de l'île et quelques promenades dans les deux rues. Ces visites durent depuis six heures jusqu'à onze et même minuit : ce qui fait un genre de vie bien monotone, et bon seulement pour des automates, dont toutes les jouissances sont renfermées dans une pipe et dans leur sac à tabac.

Les Hollandois n'ont ici des esclaves que pour le service intérieur et domestique de leur maison, car les Japonois font le reste. Ils procurent tous les comestibles nécessaires et tous les ustensiles du ménage. Les uns sont cuisiniers et accommodent très-bien à la manière hollandoise; on mange

ici beaucoup de riz, comme à Batavia; cependant on fait tous les jours à Nagasaki du pain de froment, qu'on apporte aux Européens dans leur île; d'autres sont domestiques et parlent assez bon hollandois, quoiqu'ils ne fassent pas le service d'interprètes. On en donne quatre au chef, un au secrétaire, et un au médecin pour les accompagner dans leur voyage à la cour. Quant aux ouvriers dont les Hollandois peuvent avoir besoin, le gouverneur leur donne une permission particulière pour aller dans l'île de Desima.

Lorsque le froid devient piquant, et que le vent souffle avec violence de l'est et du nord, on allume du feu dans les chambres. Les portes et les fenêtres des appartemens n'en sont pas mieux fermées. Nous avions pour notre chauffage du charbon qu'on nous apportoit de la ville, et que nous placions tout allumé dans une grande marmite de cuivre à larges bords au milieu de la chambre, où cette chaleur se conservoit pendant quelques heures.

Le médecin, le secrétaire, les assistans et autres officiers de la Compagnie, ont chacun deux ou trois belles chambres, sans compter les magasins où ils peuvent égale-

ment se loger. Mais ils sont obligés de les tapisser et de les meubler à leurs frais. Leur couvert est mis chez le chef à midi et au soir, aux dépens de la Compagnie. Ainsi leur dépense, comme on le voit, ne peut être considérable, à moins qu'ils ne se constituent en frais pour des femmes, ou qu'ils ne fassent entre eux des soupers fins.

Pendant le séjour du vaisseau auprès de Papenberg, on y apporta beaucoup de cuivre, de camphre, et toutes les marchandises appartenant aux particuliers. Cependant on ne chargeoit que de deux jours l'un. On embarqua aussi les provisions de voyage, comme de l'eau, &c.

Les officiers de tous grades, et les interprètes sont obligés de faire un mortel mille par eau pour assister au chargement. On place aussi des vaisseaux de garde, mais à une assez grande distance pour observer les Hollandois. Ceux-ci peuvent alors profiter de leurs chaloupes, qu'on leur a rendues, pour se promener dans plusieurs îles du voisinage. Les officiers japonois, qui les accompagnent, ne les empêchent pas de s'y amuser et d'aller par-tout où il leur plaît. Quand ils restent un peu trop long-tems dans les grandes îles qui sont habitées, les vaisseaux de garde approchent

approchent de cette île pour les surveiller. Les habitans des villages nous considèrent toujours avec étonnement, et ne peuvent s'accoutumer à nos grands yeux ronds ; c'est pour cela qu'ils crient, en nous voyant, *Hollanda o-me*.

Je profitai du tems qu'il me fallut rester à bord, pour botaniser dans les îles voisines et à Papenberg. Je rassemblai, pendant l'automne, beaucoup de graines, de plantes, d'arbustes exotiques, que je mis sur le vaisseau qui retournoit à Batavia, pour qu'on les envoyât ensuite en Europe.

Le 14 octobre 1775, on conduisit le vaisseau hollandois du port de Nagasaki à Papenberg, pour y mouiller et prendre le reste de sa cargaison.

Papenberg (1) est une petite île formée par une montagne pointue et escarpée de deux côtés, mais accessible de deux autres. On peut même monter sur sa cîme en moins d'un quart-d'heure. On dit qu'elle doit son nom aux moines Portugais qui furent précipités de cette île dans la mer

(1) Isle des Papistes. Les Japonois la nomment *Taka-boco*, ou *Taka-jama* (le pic des bambous.) *Histoire du Japon*, par le P. Charlevoix, t. VIII, p. 3. *Réd.*

pendant les persécutions exercées contre eux par les Japonois. Nous vîmes, au pied de cette montagne, des bâtimens chinois, qui, ayant presque toute leur cargaison, n'attendoient qu'un bon vent pour mettre à la voile.

Vischerseyland (1), situé auprès de Papenberg, ne forme qu'une colline longue et plate. Ces deux îles ne sont pas habitées.

Mon devoir m'obligeoit de rester à bord, jusqu'à ce que je fusse relevé par mon prédécesseur, qui devoit partir pour Batavia. Le jour du départ est fixé par le gouverneur, et cet ordre s'exécute sans le moindre délai, quelque contraire que puisse être le vent, et quelque tempête qu'il fasse. Le vent fut ce jour-là si contraire, qu'il fallut employer plus de cent barques pour remorquer notre vaisseau. Il seroit difficile de peindre le spectacle qu'offroient ces longues files de nacelles attachées par des cordes à un immense bâtiment qu'elles s'efforçoient de remuer, et les rameurs japonois s'animant par des chants cadencés.

Au moment où nos gens levèrent l'ancre, on leur rendit leur poudre, leurs armes, la

(1) L'île des pêcheurs.

caisse de livres, et l'on ramena à bord les malades de l'hôpital.

En mettant à la voile on tire le canon pour saluer la ville de Nagasaki, la factorerie et les deux gardes impériales.

Le 1er janvier 1776, nous célébrâmes le renouvellement de l'année. Plusieurs Japonois vinrent partager nos amusemens et contribuer à rendre la fête plus gaie. La terre étoit absolument nue et dépouillée de toute végétation. Il faisoit, depuis quelque tems, un froid rigoureux et continuel; cependant nous vîmes arriver à midi les *banjos* supérieurs et inférieurs, les *ottona*, les interprètes et sous-interprètes, les visiteurs, les inspecteurs et autres Japonois employés pour le commerce de la Compagnie des Indes; tous en habit de gala et en grande cérémonie, vinrent à notre factorerie souhaiter une heureuse année. Le chef, à qui ils rendirent une visite particulière, les retint à dîner. Comme tous les mets étoient accommodés à l'européenne, nos convives firent peu de dégât. A la vérité, ils mangèrent tous de la soupe, mais se contentèrent de goûter de quelques autres mets, tels que les cochons de lait rôtis, les jambons, les salades, les tartes,

les tourtes, et autres pâtisseries. Malgré leur sobriété, il ne resta rien sur les plats, parce qu'ils mettoient sur une assiette les morceaux qu'on leur présentoit; et quand l'assiette étoit remplie, ils l'envoyoient à la ville, avec un papier sur lequel étoit écrit le nom de la personne à laquelle ce message étoit destiné. On en expédia plusieurs de cette epèce. Les Japonois ne mangent pas habituellement de viande, de beurre ou autre comestible conservé dans le sel. Ils les réservent comme remèdes pour certaines maladies. Ils font, par exemple, des boulettes de beurre salés qu'ils avalent chaque jour pour la pulmonie. Après le repas, nous les régalâmes de *sakki* chaud, que l'on prend dans des jattes de bois vernies.

Dans ces grands galas, le chef fait venir plusieurs courtisanes de la ville, pour servir du sakki, et tenir compagnie aux filles de l'île. Elles servirent, dans l'après-dînée, différens mets sur de petites tables quarrées, ornées d'une pomme de pin assez artistement faite. Les feuilles étoient de soie verte, saupoudrées d'un léger duvet de coton, pour représenter la neige. Elles vous servent le sakki assises sur les talons, à la manière du pays, et non pas debout. Elles

exécutèrent, pendant toute la nuit, plusieurs danses japonoises, et à cinq heures du matin, nos convives se retirèrent (1).

Ce fut à-peu-près vers cette époque qu'il m'arriva un événement peu important en soi-même, mais qui me causa cependant beaucoup d'inquiétude et d'embarras dans notre paisible solitude.

Mes facultés ne me permettant pas d'acheter un esclave pour me servir, un subrécargue avoit eu la complaisance de m'en prêter un, que je devois garder jusqu'à ce qu'il vînt le reprendre l'année suivante. Cet esclave avoit une femme et des enfans à Batavia, et il s'étoit flatté de la douce espérance de revoir cette année des objets si chers. Ce contre-tems le mit au désespoir, et n'espérant pas de rien obtenir de son maître, il s'avisa de se sauver et de se cacher, sans que l'on pût savoir ce qu'il étoit devenu, ni pourquoi il avoit pris la fuite. Le premier jour on se contenta de le chercher parmi les autres, mais ce fut en vain. Le lendemain les interprètes et les Japonois qui étoient

(1) Je me propose de revenir sur ces courtisanes, et je leur consacrerai même un chapitre particulier; leur existence civile mérite d'être connue.

dans l'île de Desima firent des recherches encore plus exactes, mais tout aussi infructueuses que la veille. Enfin, le troisième jour, le gouverneur envoya de la ville un grand nombre d'interprètes et de *banjos* de différens grades; la journée entière se passa en perquisitions, et ce ne fut que vers le soir qu'on déterra mon homme dans le coin d'un vieux magasin. Si on ne l'eût pas retrouvé, on auroit donné des ordres pour le chercher dans tout le canton, et l'affaire eût été portée à la cour d'Iédo.

Les Japonois auroient fait d'autant plus de bruit, qu'ils craignent l'introduction d'un étranger dans leur pays. Ce qui est, à la vérité, très-difficile, pour ne pas dire impossible. Mon malheureux esclave essuya, pour cette escapade bien pardonnable, un rigoureux châtiment; il reçut des coups de bâton et fut mis aux fers. Les Japonois voulurent bien se contenter de cette satisfaction, et tout fut assoupi.

Le 20 janvier on solda le compte des Hollandois, et toutes les lettres-de-change passées à leur profit furent liquidées. Les interprètes, les marchands, les acheteurs et tous ceux qui avoient quelque créance à reclamer se rendirent dans le bureau de la tré-

sorerie. Quiconque a de l'argent à recevoir, doit se présenter en personne, car on ne paie pas aux fondés de procuration.

Le 7 février, je fis mes premières courses botaniques dans les environs de Nagasaki, d'après la permission que j'eus tant de peine à obtenir du gouverneur. J'étois accompagné de plusieurs interprètes et sous-interprètes, de banjos de différens grades, de compradores, et d'une multitude d'employés. Cette nombreuse suite me devenoit assez coûteuse, par les rafraîchissemens qu'il falloit leur offrir dans les auberges qui se trouvoient sur la route, et la dépense se montoit quelquefois à seize ou dix-huit rixdalles. Mais je n'avois pas la complaisance de modérer mon pas sur le leur, et il falloit qu'ils me suivissent sur les collines et à travers les montagnes. Je fis régulièrement ces promenades une fois, et souvent deux fois la semaine, jusqu'au départ de l'ambassadeur hollandois, que je suivis à la cour de l'Empereur.

Le 11 février, nous commençâmes à nous occuper des préparatifs pour notre voyage d'Iédo, car le moment de notre départ approchoit.

Quoique l'ambassadeur fasse le chemin

par terre, on envoie beaucoup d'objets par mer à Simonoseki, à Fiogo, et dans d'autres ports. On embarqua donc aujourd'hui, sur un grand bâtiment, plusieurs caisses de vin en bouteilles, de la bière également en bouteilles, des liqueurs, des ustensiles de cuisine, des coffres vuides destinés à recevoir les marchandises que nous nous proposions d'acheter en revenant. Ce bâtiment devoit cingler vers Simonoseki, et nous y attendre pour nous transporter de là à Fiogo.

Cette journée et les suivantes furent employées à disposer les présens que l'on destinoit à l'empereur civil, au prince héréditaire, aux sénateurs et aux principaux seigneurs de la cour. Ces présens consistoient en draps de différentes couleurs et qualités, en indiennes fines, en soieries, &c. On les emballa dans de grandes caisses, qu'on ne voulut point exposer aux caprices de l'élément liquide. Il fallut les transporter sur des bêtes de somme l'espace de trois cent vingt milles.

Le 18 février étoit le dernier jour de l'année des Japonois. Ils employèrent la veille et le jour à solder tous leurs comptes et à terminer toutes leurs affaires de l'année,

parce qu'ils entament ensuite un nouveau compte jusqu'au mois de juin, époque où ils soldent tout.

Les Japonois ne sont pas moins usuriers que les Chinois, et prennent dix-huit et vingt pour cent d'intérêt. Le créancier qui n'a pas exigé le paiement avant le renouvellement de l'année, est déchu de sa créance.

La nouvelle année des Japonois et des Chinois commença le 19. Alors chacun met son habit de cérémonie, qui est ordinairement d'une belle étoffe blanche à carreaux bleus, conduit toute sa famille en visite, et le mois se passe presque entièrement en festins et en divertissemens.

Le 22 février (1) et jours suivans on fit à Nagasaki et dans les environs, cette fameuse cérémonie, si affligeante pour les bonnes ames chrétiennes. Les Japonois foulèrent aux pieds la croix et les images de Jésus et Marie. Malgré le desir que j'avois de connoître les circonstances de cette étrange cérémonie, je ne pus trouver qu'un officier hollandois qui ait eu occasion d'en être témoin, comme il se rendoit auprès du

(1) Qui répondoit au 4 de djogats, ou premier mois de l'année japonoise. *Rédacteur.*

gouverneur de la ville pour conférer avec lui sur les préparatifs de notre voyage à la cour d'Iédo ; ce qui dément formellement l'assertion aussi fausse que ridicule de quelques écrivains qui prétendent que les Hollandois ne sont admis au Japon qu'après avoir foulé aux pieds les images les plus révérées parmi les chrétiens. J'ajouterai qu'on n'exige même d'eux aucune formalité capable d'effaroucher la conscience la plus timorée : or, celle dont je parle n'est imposée qu'aux naturels de tous les endroits où le christianisme avoit jetté autrefois quelques racines. Le Gouvernement emploie ce moyen pour s'assurer de la complète extirpation de cette religion, et éterniser la haine pour les Portugais, qui l'ont introduite. Tous les habitans, excepté le gouverneur et ses gens, sont obligés de marcher sur les figures dont je viens de parler. On soutient les petits enfans sous les bras, de manière que leurs pieds puissent au moins y toucher. Des inspecteurs assemblent les domiciliés de chaque quartier, les appellent par leur nom, et veillent à ce que tout se passe avec ordre et décence. Cette cérémonie dure quatre jours à Nagasaki. Ensuite on porte les images

dans les environs, pour y remplir les mêmes formalités. Quand tout est fini, on les dépose dans un endroit pour l'année suivante. Elles sont en cuivre et d'une demi-aune de proportion (1).

Le 25 février, le chef, accompagné de quelques subrécargues et assistans, des interprètes, se rendit à la ville pour prendre congé du gouverneur avant de partir pour Iédo.

Le 2 mars, toutes nos malles furent visitées; la caisse qui contenoit des médicamens, fut aussi-tôt transportée au ma-

(1) Cette cérémonie se nomme *Iefoumi*, et se pratique particuliérement à Nagasaki, dans le district d'Omoura, et dans la province de Boungo. Je n'ai pu découvrir l'époque de son institution, mais je crois qu'elle doit remonter au commencement de 1600, c'est-à-dire, vers le tems où les Jésuites furent expulsés du Firando. Leurs intrigues et leur complaisance à modeler la religion de Jésus sur celle de Chaka, leur avoient valu un grand nombre de partisans, qu'ils appelloient des *convertis*. Ils devinrent suspects au gouverneur de la province, qui fit massacrer plusieurs de ces convertisseurs, et chassa les autres. Voyez le *Recueil des Voyages de la Compagnie*, t. IV, p. 211; *Histoire du Japon*, par Kœmpfer, t. I, p. 306, et t. II, p. 128; *id.* par Charlevoix, t. VII, p. 336. *Rédacteur.*

gasin pour y être gardée sous le scellé jusqu'au moment de notre départ. Cette caisse est ordinairement assez grande. Les médicamens dont elle est remplie proviennent de l'apothicairerie dirigée par le médecin, et située tout près de sa demeure.

CHAPITRE VIII.

JOURNAL de l'ambassade de la Compagnie hollandoise à l'empereur civil du Japon, à Iédo. Du 4 mars au 25 juin 1776.

LE 4 mars 1776, l'ambassadeur partit de l'île de Desima pour Iédo. Ce départ est ordinairement fixé au 15 ou au 16 du premier mois de l'année japonoise (1). Notre ambassade n'étoit composée que de trois Européens. M. Feith, ambassadeur, moi, qui l'accompagnois en qualité de médecin de la légation, et M. Kohler, son secrétaire. Nous avions une suite assez considérable, car elle se montoit à

(1) Le 4 mars 1776 répondoit au 15 djogats. Le départ de l'ambassade hollandoise est une fête pour les habitans de Nagasaki, sans doute à cause du spectacle qu'offre le cortège. *Rédacteur.*

deux cents personnes, tant officiers qu'interprètes, valets, esclaves, &c. tous Japonois. En passant devant le corps-de-garde placé auprès du pont qui joint la ville à la factorerie, nous fûmes soigneusement visités. Mais nos malles et notre bagage, qui étoient scellés, passèrent debout. Tous les Hollandois et les Japonois employés à la factorerie, tels que les ottona de la ville, les premiers et sous-interprètes, ainsi que leurs élèves, les compradores en chef et en second, les banjos et sous-banjos, les inspecteurs des kouli ou valets, et beaucoup d'autres, nous accompagnèrent et traversèrent la ville de Nagasaki avec nous. Les derniers nous suivirent jusqu'à un temple situé hors l'enceinte de la ville, où nous fîmes une pause. Là nous régalâmes toute la compagnie de sakki. Les Japonois qui ne devoient pas être de notre voyage se rangèrent, suivant leur qualité, le long du chemin, et formèrent deux haies longues d'un demi-mille, entre lesquelles nous passâmes. Cette marque de déférence flatta beaucoup la vanité des Hollandois.

Le gouverneur de Nagasaki avoit chargé un banjos de la conduite de l'ambassade, tant en allant qu'en revenant. Cet officier

voyageoit dans un grand norimon (1), et l'on portoit devant lui une pique pour marque de sa dignité. On lui avoit donné plusieurs sous-banjos pour exécuter ses ordres. Le premier interprète, homme d'un certain âge, étoit chargé de faire la dépense pendant toute la route, et de pourvoir à tout. L'on ne sauroit trop louer sa prévoyance et son économie : à la vérité, il y trouve aussi son compte. La Compagnie hollandoise dont il a ménagé les fonds, car c'est elle qui défraie toute cette karavane, le récompense largement de sa bonne gestion. Cet interprète est porté dans un cango.

Deux cuisiniers japonois de la factorerie préparent les mets des Hollandois qui mangent à la table de l'ambassadeur. Le gouverneur nous donna, parmi beaucoup de domestiques, six Japonois, qui entendoient et parloient le hollandois.

Les cuisiniers partoient toujours avant le corps de la karavane, afin que nous trouvassions notre repas tout prêt en arrivant à la station, soit à midi, soit au soir. Ils em-

(1) On trouvera plus bas la description du norimon et des autres voitures japonoises. *Rédact.*

portoient les provisions nécessaires; de plus, une table, trois siéges plians, du linge, &c. de manière qu'en arrivant, nous étions sûrs de trouver le couvert mis. Ils avoient aussi avec eux des écrivains chargés de tout le détail et de tenir un état de la dépense.

L'ambassadeur, son secrétaire et moi avions chacun un excellent norimon magnifiquement vernis. On étoit moins bien traité du tems de Kœmpfer, car ce médecin et le secrétaire d'ambassade furent obligés alors de faire la route à cheval, exposés au froid et à toutes les injures du tems (1).

Les norimons sont des espèces de caisses de carrosses, faites de planches très-minces et de cannes de bambou, avec des fenêtres sur le devant, et sur les deux côtés aux portières. On peut s'y asseoir à l'aise, et même s'y coucher en pliant un peu les jambes. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de soie et de velours découpé. Dans le fond est un matelas de velours avec une couverture de la même étoffe. On a le dos et les

(1) *Histoire du Japon*, t. II, p. 294 et suiv. Il décrit soigneusement tout le harnois du cheval et tous les objets nécessaires aux voyageurs. *Rédacteur*.

coudes appuyés sur des traversins, et l'on est assis sur un coussin rond, percé dans le milieu. Sur le devant sont une ou deux tablettes, où l'on peut mettre une écritoire, des livres et autres objets. On baisse les fenêtres des portières pour se procurer de l'air, ou bien on les ferme avec des rideaux et des stores de bambous. Je ne connois point de voiture plus commode. C'est une espèce d'appartement ambulant. Il faut y rester très-long-tems pour se sentir un peu fatigué. L'extérieur de la caisse est vernissé et orné de peinture. Un bâton passé en travers par-dessus l'impérial, sert à la porter sur les épaules. Le nombre des porteurs est proportionné au rang du voyageur. Ils sont au moins six, et quelquefois plus de douze. La moitié des porteurs marche à vuide pour relever les autres. Ils chantent de tems en tems pour s'amuser et soutenir leurs pas en mesure (1).

Outre les effets que nous avions envoyés en avant par mer, nous chargeâmes encore plusieurs chevaux et porteurs de petites

(1) On voit que les norimons ressemblent parfaitement aux *paleky* des Indiens, que nous nommons *palenkins*. Note du Rédacteur.

malles

malles qui renfermoient nos habits, de lanternes, d'une quantité de vin et de bière de Hollande suffisante pour notre consommation journalière ; d'un déjeûner en porcelaine du Japon, pour prendre le thé que l'on fait même en marchant, pour en avoir de prêt à toutes les heures de la journée. Les Européens préfèrent un bon verre de vin ou de bière à ce breuvage, qui délabre l'estomac. Nous avions toujours sous nos pieds, dans le norimon, une bouteille de vin et une autre de bière, avec des tartines de beurre dans une boîte oblongue vernie.

Comme tous les voyageurs sont obligés de porter avec eux leurs lits, nous avions aussi les nôtres qui étoient composés de couvertures, de coussins et de matelas en étoffes de soie ou en velours ciselé. On affecte, dans tous ces objets, une magnificence capable d'inspirer une haute idée de l'opulence et de la puissance de la Compagnie des Indes.

Nos Japonois alloient à pied ou à cheval ; chacun d'eux avoit un chapeau de forme conique, attaché avec un cordon sous le menton, un éventail, un parasol et quelquefois un vaste manteau de papier huilé,

aussi léger qu'une plume. Ceux qui alloient continuellement à pied, comme les cochers et les domestiques du dernier étage, avoient pour chaussure des brodequins très-minces, et s'étoient pourvus de plusieurs paires de souliers de paille. Ils avoient soin de retrousser leur robe pour être plus agiles.

Cette nombreuse karavanne, composée d'une multitude d'individus de tout rang, les uns à pied, les autres à cheval ou en litières, offroit un spectacle très-gai et surtout très-curieux pour des étrangers. Partout nous recevions les mêmes honneurs que les seigneurs du pays. On nous gardoit si soigneusement, qu'il ne pouvoit nous arriver aucun accident; nous étions servis avec une exactitude et même une recherche qui ne nous laissoit rien à desirer: on alloit au-devant de tous nos besoins, de manière que nous n'avions d'autre occupation que de boire, de manger, de lire, d'écrire pour notre amusement, de dormir, et de nous placer dans nos litières.

La première journée, nous passâmes auprès de Fimi, à deux milles de Nagasaki, à une lieue, ou plutôt, un mille. Plus loin nous trouvâmes Jagami, et nous allâmes coucher à Isafaja, qui est à quatre milles de Jagami.

Nous dînâmes à Jagami, et nous y fûmes même traités avec une affabilité dont je n'avois pas encore trouvé d'exemple dans le cours de mes voyages. Suivant la coutume générale du pays, l'hôte vint au-devant de nous sur la route, et nous pria avec toutes les démonstrations imaginables de respect, de descendre chez lui, en nous protestant que nous serions les bien-venus. Après que nous eûmes accepté son offre, il s'empressa de nous devancer; et quand nous arrivâmes, il nous présenta une bagatelle sur une petite table; bientôt on servit le thé et tout ce qui étoit nécessaire pour fumer: nous ne touchâmes à rien: on nous conduisit ensuite dans les chambres qui nous étoient destinées, et où nous trouvâmes la table mise. Après avoir pris un verre de liqueur pour nous ouvrir l'appétit, nous dînâmes, prîmes notre café, et songeâmes à continuer notre route, dès que nos fumeurs eurent chargé et allumé leurs pipes.

Nous reçûmes ici cinquante thaëls japonois, ou à-peu-près autant de rixdalles de Hollande. C'est la Compagnie qui accorde cette petite gratification pour subvenir aux faux-frais de la route. Tout est si bien calculé, qu'il ne vous reste rien de cette

E 2

somme ; c'étoit la première monnoie japonoise que j'eusse vue. Nous avions déjà fait des dépenses sur cette gratification; les étrennes que j'avois données pour la nouvelle année à mes domestiques de Desima et à mes porteurs de norimon se montoient à plus de dix rixdalles.

Le lendemain 5 mars nous continuâmes notre marche : nous fîmes trois milles pour aller dîner à Omoura, et nous allâmes coucher à Sinongui, à cinq milles plus loin. Dans son premier voyage à la cour de l'empereur en 1691, Kœmpfer se rendit à Sinongui par une autre route (1), et traversa la baie d'Omoura. Mais pour l'éviter, nous fîmes un plus long détour en prenant par Isafaja, sans passer cependant par la grande baie de Simabara, comme fit Kœmpfer l'année suivante, à son second voyage à la cour (2).

Le 6 nous fîmes trois lieues dans la matinée pour nous rendre à Orissino, où nous visitâmes les bains sulfureux : nous fîmes encore trois milles et demi avant de dîner, à Takkivo. L'après-midi à Oda en passant auprès de Svota, trois milles et demi ; de-là

(1) *Histoire du Japon*, tome II, p. 382.

(2) *Id.* tome III, p. 158.

à Otsinsou où nous couchâmes, deux milles et demi.

Les bains chauds, ou plutôt bouillans, sont enfermés dans une enceinte, avec une belle maison qui en dépend pour la commodité des malades. Ils sont assis dans des baignoires où viennent aboutir des tuyaux, qui, en tournant des robinets, leur procurent autant d'eau froide et d'eau chaude qu'ils en veulent. Le même local renferme des chambres très-commodes pour se reposer et dormir après le bain, et des promenades charmantes. On trouve un grand nombre de ces établissemens au Japon, parce que les naturels prennent les bains dans beaucoup de maladies, telles que la vérole, la paralysie, la gale, les rhumatismes, &c.

Svota est connu pour ses cruches d'une terre brune et bien cuite. Ce sont les plus grandes que l'on connoisse; car elles contiennent plusieurs tonnes. Les Hollandois en achètent une grande quantité qu'ils transportent à Batavia ou dans d'autres comptoirs de l'Inde, où ils les vendent très-avantageusement; elles servent à contenir l'eau dont on fait sa boisson journalière. Elle s'y conserve très-fraîche, très-pure et très-saine, car elle y dépose tout son sédiment.

Nous n'avions eu, depuis notre départ de Desima, que des chemins montagneux et pénibles; mais une fois entrés dans la province de Fisen, nous trouvâmes une contrée plus fertile, des villages plus voisins les uns des autres et plus considérables; car certains ont un demi-mille de long, et ne sont quelquefois séparés du suivant que par un ruisseau, un pont, &c.

Toute la contrée est soigneusement cultivée : on y voit des champs de riz, &c.

La province de Fisen est aussi connue par ses belles porcelaines. J'en avois déjà vu beaucoup à la foire de la factorerie; mais dans mon voyage je n'oubliai pas de recueillir tous les renseignemens possibles sur les lieux. On pétrit cette porcelaine avec une terre très-blanche et très-fine, qui ne se travaille qu'avec beaucoup de peine; mais on est bien récompensé de ses peines, par l'extrême blancheur et le diaphane de la porcelaine (1).

---

(1) L'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine. Celle d'aujourd'hui a un peu dégénéré; on croit même que le secret de préparer la matière est en partie perdu. On n'en fabrique que dans la province de Figen, et l'on tire l'argille

Le 7 nous traversâmes la grande rivière de Kassagava : à un mille au-delà est située la ville de Sanga, longue d'un mille et demi ; et trois milles plus loin une autre ville moins considérable, nommée Kansaki. Nous dînâmes à moitié chemin à Fiosabara ; nous passâmes ensuite par Nakabara, à deux milles de Kansaki, par Todoriki, à un peu plus d'un mille, et nous couchâmes à Tayssero, qui est à un mille de Todoriki.

Sanga, capitale de la province, a une forteresse environnée de fossés et de remparts, où demeure le prince du pays. On monte la garde à la porte de la ville. Elle est bâtie avec la même régularité que les autres villes du Japon, ses rues sont larges et bien alignées.

---

du voisinage d'Arésima et de Sourata. Il est probable que les Japonois ont reçu ce secret, ainsi que beaucoup d'autres procédés relatifs aux arts, des Chinois, qui fabriquoient déjà de la porcelaine sous la dynastie des Hans, c'est-à-dire, cinq cents ans avant l'ère vulgaire ; tandis que les Japonois, qui apportèrent leur premier tribut à la Chine en 57 de notre ère, étoient encore à demi-sauvages, et n'avoient ni sciences, ni arts. Voyez *Histoire du Japon*, par Charlevoix, t. I, p. 56 ; *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois*, t. II, p. 464 et 465. *Note du rédacteur.*

Plusieurs canaux la traversent en différens sens, et font ainsi circuler l'eau dans les rues.

Quoique les villages du Japon soient presque aussi longs que les villes, on les distingue aisément. Ils n'ont qu'une seule rue, les villes en ont plusieurs; elles sont environnées de fossés, de murailles, et la plupart munies de citadelles.

Les habitans de cette province sont d'une taille bien inférieure à ceux de Desima. La différence est encore plus sensible dans les personnes du sexe. Quoiqu'assez bien faites et d'une figure même agréable, elles ont le talent de s'enlaidir au point de se rendre difformes en s'arrachant les sourcils: cet épilement, comme la noirceur des dents à Nagasaki, annonce que la personne est en puissance de mari.

Nous couchâmes à Taysero, quoique Kœmpfer prétende que, de son temps, il étoit défendu de s'y arrêter comme dans un endroit de mauvais augure. Un événement tragique arrivé pendant un voyage semblable à celui que je faisois, avoit donné lieu à ce préjugé superstitieux. Le banjos et le premier interprète ayant eu querelle, le banjos tua celui-ci et se poignarda ensuite lui-même.

Le 8 mars nous fîmes environ dix milles pour nous rendre à Iska. Nous trouvâmes sur notre route de très-hautes montagnes, et des villages de différentes grandeurs. D'abord Farda, à deux milles ; ensuite Djamayo, à un mille : nous y dînâmes. Une haute montagne longue d'un mille et demi sépare cet endroit de Fiamito, très-bel endroit où nous nous reposâmes pour nous régaler de sakki, ainsi que nos officiers. Nous donnâmes, selon l'usage du pays, un foible présent à notre hôtesse, environ sept mas et cinq konderyns. Un mille et demi plus loin, à Oulsini, nos porteurs se reposèrent un moment.

En traversant la province de Tsikoudsen, nous étions toujours escortés par un officier que le prince du pays avoit envoyé au-devant de nous, pour nous complimenter et nous accompagner sur tout son territoire. Malgré l'état d'abjection où l'on tient les Européens dans leur factorerie, et le mépris des Japonois pour les étrangers, il n'en est pas moins vrai que, dans le cours de notre voyage, tant en allant qu'en revenant, non-seulement nous fûmes reçus par-tout avec le plus grand empressement, mais on nous témoigna même beaucoup de respect, et l'on

nous rendit les mêmes honneurs qu'aux Princes du pays, quand ils vont avec tout leur cortège à la cour de l'Empereur. A notre arrivée sur les frontières des différentes provinces, nous étions sûrs de trouver un officier chargé par son maître de nous offrir tous les secours nécessaires en hommes, en chevaux, en vaisseaux, et qui nous accompagnoit jusqu'à l'autre frontière, où il étoit remplacé par un officier de la province voisine. Le peuple nous saluoit aussi profondément, et nous témoignoit autant de respect qu'à ses Princes, en s'inclinant et posant le front contre la terre (1), quelquefois aussi en nous tournant le dos. C'est une manière assez bizarre d'exprimer qu'ils se croient indignes de fixer une personne de votre rang.

Les chemins, dans toute l'étendue du royaume, sont bien entretenus, larges et garnis de fossés pour l'écoulement des eaux. Comme les seigneurs du pays, ainsi que les Hollandois, sont obligés de faire tous les ans un voyage à la cour de l'Empereur,

---

(1) Cette manière de saluer, que l'on nomme *battre la tête*, est commune aux Japonois et aux Chinois. *Rédacteur.*

on sable la route, on la balaye, et l'on enlève toutes les ordures et les crottes des chevaux avant qu'ils ne passent. On a soin d'arroser dans les chaleurs pour abattre la poussière. Enfin, pour entretenir le bon ordre et éviter toute rixe entre les voyageurs, on a poussé la précaution au point d'établir un réglement qui oblige tous ceux qui vont du côté de la capitale de prendre la droite du chemin, et ceux qui en reviennent la gauche. Je puis assurer que l'on ne voyage pas avec autant d'agrément et de facilité dans beaucoup d'Etats de l'Europe qu'au Japon. Au reste, l'entretien des chemins est d'autant plus facile, que l'on n'y connoît pas nos voitures à roues qui crèvent tous les nôtres. Ils sont ordinairement bordés de haies vives, parmi lesquelles j'ai souvent reconnu des arbustes à thé.

Les milles sont inscrits sur des poteaux qui indiquent aussi le chemin dans les carrefours, pour empêcher les voyageurs de s'égarer.

Tant d'attention et de prévoyance étonnera la plupart de mes lecteurs, qui regardent sans doute les Japonois comme une nation à peine sortie de la barbarie, et bien éloignée de ce haut degré de civilisation

dont nous nous vantons. Il n'en est pas moins vrai que l'entretien de nos routes est très-négligé, tandis que celles du Japon offrent tous les agrémens imaginables. A la vérité, les noms des administrateurs à qui l'on doit de sages établissemens, ne sont pas fastueusement inscrits sur un marbre, parce qu'ils croient tous ne faire que leur devoir.

Les milles sur toutes les routes sont mesurés du pont de Niponbas, situé dans la ville d'Iédo.

J'ai déjà remarqué que les voitures à roues étoient absolument inconnues dans toute l'étendue du royaume. Les voyageurs aisés vont à cheval ou se font porter dans des cangos ou dans des norimons. Les pauvres vont à pied et ont des souliers de paille, ou plutôt des semelles sans empeignes, qui sont attachées avec des cordons de paille. Ils ont aussi des brodequins ou demi bottes qui sont fixés derrière le gras de la jambe avec des boutons, ou liés par le haut avec des cordons; et au lieu de leur longue robe, ils mettent souvent des pantalons de toile, qui leur tombent sur le mollet. Les soldats les serrent vers la moitié de la cuisse. Leurs cavaliers ont une plaisante figure. Ils sont

souvent plusieurs juchés sur un cheval, quelquefois même toute une famille. Le père est au milieu de la selle, les jambes alongées sur le col de la monture. La femme sur le côté dans un panier, les enfans dans un autre. Un homme à pied conduit le cheval par la bride.

Les riches se font porter dans des cangos ou chaises plus ou moins grandes et magnifiques, selon leur fortune et leurs dignités. On est assez mal à l'aise dans les plus petites, car il faut s'y tenir assis sur ses talons. En outre, elles sont ouvertes de tous les côtés, et n'ont qu'une petite impériale. Il n'y a que deux porteurs.

Les cangos proprement dits, plus grands et plus commodes que les chaises dont nous venons de parler, sont fermés sur les côtés, mais peu brillans. Ils ont une forme à-peu-près quarrée.

Mais la plus belle et la plus commode est le norimon dont j'ai donné la description (1). Comme il exige un certain nombre de porteurs, il n'y a guère que les personnes en place qui s'en servent. On trouve, dans toutes les auberges, des porteurs

(1) Voyez ci-dessus, p. 63.

qui vous offrent leur service. Ils supportent une très-longue marche avec des fardeaux très-pesans ; car outre la voiture et le voyageur, ils ont souvent sur les épaules des paquets accrochés à une perche ou bien à un bambou. Ils font communément un mille japonois à l'heure, et dix à douze milles par jour.

Le 9, nous continuâmes notre marche : à trois milles et demi de notre couchée, nous trouvâmes la rivière de *Rogata*, qu'il nous fallut traverser. Un mille et demi plus loin, Koyanosa, où nous dînâmes ; trois milles au-delà, Korosoki, et à la même distance, Kokoura.

Cette dernière ville, l'une des plus grandes et des plus commerçantes de tout le Japon, a un mille japonois de long. Une rivière la traverse et va se jetter dans la mer. Malheureusement on a laissé le port se combler, au point qu'il n'y a plus que les barques et les petits bâtimens qui puissent y entrer. Elle forme un quarré oblong. On a établi des corps-de-garde à toutes les portes. A l'une des extrémités de la ville et près de la rivière, est une belle citadelle bien fortifiée à la manière du pays, environnée de murailles et de fossés, et flanquée de hautes

tours. Le prince de la province de Kokoura y réside avec sa cour.

A quelque distance de cette ville, deux jeunes gentilshommes vinrent à notre rencontre de la part de ce prince; ils nous firent traverser la ville pour nous conduire à notre auberge. Nous y fûmes bien logés et traités. Nous ne partîmes que le lendemain après-midi.

Selon un usage établi depuis long-tems, nous distribuâmes ici une petite gratification d'un thaël et cinq mas, environ une rixdalle et demie (1), aux valets que le gouverneur de Nagasaki nous avoit donnés pour nous servir pendant tout le voyage.

Nous occupions, dans toutes les auberges, le corps-de-logis de derrière, qui est le plus commode de la maison. Il donne toujours sur un parterre orné de différens arbustes, de buissons, de plantes et de pots de fleurs, où l'on peut se promener. Il y a tout auprès une salle de bains pour l'usage des étrangers.

Les plantes qui ornent le plus communément ces parterres, sont le pin sauva-

(1) Six livres de notre monnoie. *Rédacteur.*

ge (1), l'azalée des Indes (2), la chrysanthème des Indes (3), &c. Je remarquai aussi deux arbres nommés, l'un, *aukuba*, et l'autre *nandina*, qui, selon un préjugé du pays, portent bonheur à la maison dont ils dépendent. Le corps de bâtiment qui donne sur la rue forme un attelier ou une boutique. La cuisine et les appartemens des gens de la maison sont dans l'intérieur. Les étrangers occupent la partie la plus reculée et la plus tranquille, où ils ne peuvent être incommodés par le bruit de la rue.

Les maisons, en général, sont spacieuses, mais elles n'ont jamais plus de deux étages. Le bas seul est habité. Le reste sert de gre-

(1) *Pinus silvestris.*

(2) *Azalea Indica. Tsutsusi.* Kœmpf. *Amœn.* t. 846.

(3) *Chrysanthemum Indicum.* Cet arbuste intéressant pour la beauté de ses fleurs, et qui sert, en effet, dans les Indes et à la Chine, à l'ornement des parterres, est cultivé à Paris depuis quelques années. Il y fleurit très-tard, c'est-à-dire, vers la fin de l'automne. Ses fleurs, dans notre climat, ont leur réceptacle chargé de petites paillettes sétacées, ce qui leur donne le caractère véritable des *anthemis*. D'après cette observation, il sera nécessaire de ne plus les ranger parmi les chrysanthèmes. *Lam.*

nier.

nier. Elles ont un extérieur très-singulier, mais très-propre. On les croiroit d'abord construites en pierres, par l'industrieuse disposition des morceaux de bambou entremêlés de mortier, qui forment la cage. L'intérieur se distribue en plusieurs chambres, selon le goût du propriétaire. Les cloisons qui forment ces distributions intérieures, sont simplement des chassis sur lesquels on colle du papier fort et transparent. Ces chassis s'ajustent avec autant de célérité que de justesse dans deux coulisses pratiquées aux planchers supérieur et inférieur. C'est ainsi que dans notre voyage on formoit aussitôt des chambres pour nous et pour les gens de notre suite. On n'oublioit pas non plus la salle à manger, qui étoit plus grande que les autres chambres. Ces cloisons se placent et se déplacent en un moment. Les voisins ne voient pas bien ce qui se passe les uns chez les autres, mais ils s'entendent très-distinctement. Les Japonois n'ont aucun meuble, pas même de bon lit. Il nous falloit donc étendre tout simplement sur des nattes nos matelas et nos couvertures. Les naturels qui nous accompagnoient en faisoient de même; leur lit étoit encore plutôt prêt et plutôt enlevé que le nôtre. Au

lieu de nos traversins doux et moëlleux, ils posent leur tête sur un morceau de bois cylindrique et vernis, de manière que leur coëffure n'est nullement dérangée. Leur robe, qui leur sert de couverture, est bientôt passée et attachée. Ainsi on peut deviner que leur toilette du matin ne les occupe pas long-tems. Ils ne connoissent pas plus que les autres nations asiatiques, l'usage des tables et des chaises. Ils s'asseyent les jambes croisées sur le tapis de paille qui couvre le plancher de l'appartement. Chaque convive a devant soi un plat, sa tasse de bois vernis et son couvert placés sur une petite table basse et quarrée.

Mais il est tems, je crois, de ramener le lecteur dans notre hôtellerie, où l'on nous tint dans une magnifique captivité; car il ne nous fut point permis de parcourir la ville. Nous en partîmes donc le 11 mars au soir, sans avoir pu satisfaire notre curiosité. Nous traversâmes dans un yacht la baie de Simonoseki, laquelle a, dit-on, trois milles de large. Nous passâmes la nuit dans une auberge.

Entre Kakoura et Simonoseki on voit un rocher très-haut dans la basse marée, mais qui est presque à fleur d'eau pendant le

reflux. On me raconta qu'un vaisseau monté par l'empereur Taïko, heurta contre ce rocher, et y fit naufrage. L'empereur fut assez heureux pour se sauver; néanmoins le capitaine désespéré de sa mal-adresse, s'ouvrit lui-même le ventre, selon l'atroce coutume des Japonois. Une pierre de taille d'une aune en quarré a été placée sur le rocher pour conserver le souvenir de ce tragique événement.

Quoique Simonoseki ne soit pas la résidence d'un prince du pays, ni même d'un des Grands de l'empire, sa situation en fait une place importante. Son port est assez connu et même très-fréquenté. On y voit jusqu'à trois cents vaisseaux de différentes grandeurs. Tous les navigateurs commerçans qui font le cabotage entre les côtes orientales et les côtes occidentales, soit en allant, soit en venant, laissent ici quelques articles, et sont sûrs d'y trouver un asyle dans une tempête, ou s'ils sont accueillis par des vents contraires.

Le commerce par terre n'est pas moins avantageux pour cette ville que celui par mer. Il s'y rend une foule de négocians de tous les points de l'empire. On trouve même ici un grand nombre d'articles qu'il

seroit difficile de se procurer, et sur-tout de voir réunis ailleurs, parce que le commerce des autres villes et ports consiste principalement dans les marchandises ou dans les productions de la province même où ils sont situés.

L'officieuse et prévoyante hospitalité des Japonois ne pouvoit laisser manquer un endroit aussi fréquenté que celui-ci de l'établissement qui leur paroît indispensable, et auquel ils n'attachent aucune immoralité. Les voyageurs trouvent à Simonoseki des maisons consacrées à la volupté, dont l'accès fut défendu aux Hollandois : nous n'eûmes que la permission de nous promener dans les rues de la ville, les portes étant bien soigneusement fermées.

Simonoseki est située à une extrémité la plus grande des îles qui composent le royaume du Japon, nommée Nipon, cette île contient les deux capitales des deux souverains. Un grand chemin conduit de cette ville à Iédo; mais il est si escarpé et si montagneux, que nous ne le suivîmes pas.

On ramasse ici, sur les côtes, une plante marine (1) nommée *ava-nori* en japonois.

(1) *Ulva.*

Lorsqu'elle est sèche, on la fait griller et on la rape. La poudre fine qu'elle rend se mange avec du riz cuit, ou bien on la mêle avec de la soupe de *miso*.

Les Chinois apportent ici, dans de petites bouteilles de verre vert et bien transparent, du tabac aussi fin que celui d'Espagne, que l'on prend pour les catharres (1). L'alternative du froid et du chaud rend ces espèces d'incommodités très-communes.

Nous arrêtâmes, pour les prendre à notre retour, deux articles essentiels, d'un débit avantageux, du riz, qui est ici excellent, et du charbon pour la cuisine et le chauffage des appartemens.

Le 12 mars, nous nous embarquâmes sur un grand vaisseau japonois, long de quatre-vingt-dix pieds, que la Compagnie hollandoise loue chaque année à Fiogo. Elle paie quatre cent quatre-vingts rixdalles pour un

(1) Le tabac que les Chinois portent au Japon leur vient d'Europe, particulièrement de Portugal. Les bouteilles de verre dans lesquelles ils l'enferment pourroient aussi former pour nous un article de commerce. *Voyez* dans les *Mémoires concernant l'Histoire, les Arts et les Sciences des Chinois*, t. VIII, p. 267, une *Notice* intéressante *sur les objets de commerce à importer à la Chine*. Note du Rédacteur.

voyage de cent trente petits milles, qui ne dure pas plus de huit jours qnand le vent est bon. Un autre bâtiment monté par les gens de notre suite et chargé de nos bagages, marchoit de conserve avec nous.

Nous occupâmes la cabine, nos banjos eurent une chambre particulière d'un côté, et les Hollandois la plus grande partie de l'autre; car cette portion du bâtiment étoit divisée en deux parties; l'une formoit une très-petite chambre pour l'ambassadeur tout seul, le secrétaire et moi couchions dans l'autre, qui étoit un peu plus grande, et qui servoit aussi de salle à manger. Les interprètes et les employés occupoient le reste du bâtiment. C'étoit un des plus grands que l'on construise dans les chantiers du Japon. Il avoit environ vingt-cinq pieds de large sur l'arrière, et étoit extrêmement évasé au milieu, à cause de l'immense grandeur de son gouvernail, que l'on pouvoit lever à volonté. Cette étrange forme est prescrite par le Gouvernement, et il est expressément défendu aux constructeurs de s'en écarter, afin d'empêcher les navigateurs japonois de perdre les côtes de vue et d'aller en pleine mer. La quille est très-élevée tant à l'avant qu'à l'arrière. Ces

vaisseaux sont en sapin ou en cèdre, mais bien moins forts que ceux des Européens. Ils ne portent qu'un mât dans les tems calmes, et vont assez rapidement à la rame. Quand ils mouillent dans un port, ils s'appuient sur deux poteaux plantés exprès pour leur servir d'affourche, et l'on couche le mât sur le pont; et pour peu qu'il fasse froid ou qu'il pleuve, on étend la voile sur tout le bâtiment, ce qui fait un excellent abri poür les gens de l'équipage. Il y a bien un pont, mais la cabine en occupe la plus grande partie, et son toît forme un autre pont sur lequel on peut marcher, et l'on couche le mât. Dans les grands bâtimens et dans les yachts, cette cabine est capable de contenir un grand nombre de personnes. On peut aussi la distribuer comme l'intérieur des maisons, en différentes chambres, toutes fort bien tapissées, avec des nattes de paille de riz sur le plancher. Cette cabine est plus large que le vaisseau, et excède d'une bonne aune de chaque côté, ce qui ne produit pas un très-bel effet. L'intérieur est éclairé par des fenêtres percées sur les côtés.

Enfin, nous mîmes à la voile pour Kamiro, ville située à trente-six milles de Simo-

noseki. A peine avions-nous fait sept milles, qu'un vent contraire s'élevant nous força de mouiller à Nakassima. Comme loin de baisser il sembloit nous menacer d'une tempête, il fallut lever l'ancre et rétrograder de quatorze milles pour nous refugier dans un port plus sûr et plus commode que celui où nous voulions d'abord relâcher. Nous attendîmes trois semaines à Kaminoseki, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le vent eût fait place à un autre plus favorable et moins violent. Le tems étoit tellement rafraîchi, qu'il nous fallut faire du feu dans nos chambres, et, malgré cette précaution, nous gagnâmes encore des rhumes.

Après avoir attendu long-tems, nous vîmes enfin s'élever un vent favorable. Nous levâmes l'ancre et tirâmes droit vers Djino-Kamorou, où nous surgîmes. Pendant cette courte traversée, nous voguâmes toujours entre des îles de toutes grandeurs : ces parages en sont remplis.

Par-tout où nous mouillions, les Japonois se hâtoient d'aller à terre pour se baigner. En voyage ou chez eux, ils ne manquent pas un jour de se laver. On trouve, non-seulement dans les villes, mais encore dans les villages, des bains publics, où les

pauvres même sont admis moyennant quelques liards. Mais par une coupable économie de la part des baigneurs, et par une insouciance étonnante des particuliers, ce qui entretient la propreté chez les autres peuples devient ici une source intarissable de maladies contagieuses, telles que la galle, &c. La même eau servant souvent à plusieurs personnes, on devine aisément les inconvéniens qui doivent en résulter.

Nous continuâmes notre navigation jusqu'à Miteraï, à travers une quantité innombrable d'îles et par un canal étroit qui sépare deux provinces.

Le port de Miteraï est vaste et sûr; c'est pourquoi on y voit quelquefois un grand nombre de vaisseaux qui viennent s'y refugier dans les tems orageux.

Enfin, nous profitâmes du vent qui venoit de s'élever pour continuer notre pénible et dangereuse navigation, et nous mîmes vingt-six jours pour nous rendre à Fiogo.

Je vis, dans les intervalles de beau tems, des troupes innombrables de canards, particulièrement de l'espèce nommée sarcelle de la Chine (1), qui n'étoient pas même épou-

(1) *Anas galericulata*. Sarcelle de la Chine. *Buff.*

vantés des coups de fusil. Ils ressembloient de loin à de petites îles. Loin de fuir à notre approche, ils ne paroissoient pas s'appercevoir qu'il y eût parmi nous un de leurs plus implacables ennemis. J'en faisois en effet un assez grand carnage, autant par friandise que par amusement.

Fiogo est situé dans la baie et en face même d'Osakka, à dix ou treize milles de mer. Cette ville a un port très-vaste et ouvert du côté du midi. Cette exposition le rendoit très-dangereux, et l'on ne venoit y mouiller qu'en tremblant, jusqu'à ce que l'empereur Féki eût fait construire une digue qui rompt la violence des vagues. Cette digue a coûté des sommes incalculables. Une foule d'ouvriers y ont perdu la vie. Elle s'élève très-peu au-dessus de la surface de la mer : je l'aurois prise volontiers pour un banc de sable lorsque nous la tournâmes pour entrer dans le port où nous trouvâmes plus de cent vaisseaux, qui, comme nous, venoient y surgir et déposer différens objets pour Osakka. Comme le bras de mer qu'il faut traverser pour se rendre à cette dernière ville est peu profond, et conséquemment impraticable pour les grands bâtimens, on sent toute l'importance du port de Fio-

go. Cette ville s'étend, comme Nagasaki, le long du port, du rivage et sur les montagnes voisines. Elle est grande, belle, et sur-tout très-peuplée.

Kœmpfer raconte qu'il s'embarqua ici pour Osakka dans de petits bateaux (1). Pour nous, nous quittâmes notre grand vaisseau, et prîmes le chemin de Kansaki, où nous nous embarquâmes de nouveau pour Osakka, qui n'en est qu'à trois milles.

Le 8 avril au matin, nous dînâmes à Isinomia. Nous allâmes ensuite à Amagasaki, grande ville bien fortifiée, située sur le bord de la mer: deux milles plus loin nous nous reposâmes et nous fîmes encore un mille pour arriver à Kansaki, village bâti auprès d'une grande rivière. Des bâteaux nous transportèrent de-là jusqu'à l'embouchure de la grande rivière, qui vient se décharger dans la baie d'Osakka, après avoir traversé la ville.

Le maître de la maison où nous devions loger, vint au-devant de nous en bateau, et nous remontâmes avec lui la rivière à travers les faubourgs qui la bordent des deux côtés. De nombreux bâtimens amarés sur le rivage, annoncent assez combien cette ville est commerçante. Après avoir passé plusieurs ponts,

(1) *Histoire du Japon*, t. II, p. 404. *Rédacteur*.

les portes et des corps-de-garde postés sur les deux rives, nous nous trouvâmes dans l'enceinte même de la ville.

Nous y fûmes très-agréablement logés et parfaitement bien traités. Notre hôte revêtu de son plus bel habit, avec un air prévenant et du ton le plus affable et le plus respectueux, vint nous souhaiter, par le moyen de notre interprète, la prompte et heureuse fin de notre pénible voyage. Un de ses domestiques nous apporta son présent sur une de ces petites tables quarrées, dont j'ai eu déjà occasion de parler. Ce présent consistoit en quelques belles oranges, à l'écorce épaisse ; d'autres plus petites, nommées *mécans*, dont l'écorce est mince, et quelques figues (1). Ce présent étoit recouvert d'un morceau de papier soigneusement plié et attaché avec des cordons de papier doré, à l'extrémité desquels pendoit un morceau de varec qu'on y avoit collé ; des morceaux de la même plante étoient dispersés à l'entour. Tout cela fait partie du cérémonial, et prouve leur estime pour leurs hôtes.

On nous servit à notre soupé un gros pois-

(1) Fruit du *diospyros kaki*, espèce du plaqueminier.

son nommé *abrame*, qui me parut excellent.

Arrivés à Osakka nous payâmes notre passage au capitaine qui nous avoit conduits avec assez de prudence jusqu'à Fiogo dans son navire, et qui s'étoit chargé de faire transporter nos effets jusqu'ici. Je lui donnai pour ma part six thaëls, sept mas et cinq konderyns aux matelots. Il fallut en outre que chacun de nous comptât trois thaëls à ceux qui avoient eu soin de nos norimons, six thaëls aux domestiques qui nous avoient été envoyés par le gouverneur. Le total formoit environ seize rixdalles.

Nous ne séjournâmes à Osakka que vingt-quatre heures. Nous allâmes chez plusieurs marchands à qui nous fîmes des commandes pour notre retour, en leur laissant les modèles auxquels il falloit qu'ils se conformassent. Les principaux articles étoient des insectes de cuivre fondu ou de bois vernissé, des éventails de différentes grandeurs, du papier à écrire et à tapisser, et plusieurs autres curiosités du pays.

Osakka est une des cinq villes impériales du Japon (1), dépendantes directement de

(1) Voyez ci-dessus, l'énumération de ces villes, dans ma note de la page 33. *Rédacteur.*

l'empereur civil. Elle est soumise à la même administration que Nagasaki; elle a deux gouverneurs qui se relèvent et résident alternativement à la ville et à la cour: sa situation avantageuse sur le bord de la mer, et en même tems au centre du royaume, en a fait une des places les plus commerçantes du Japon. Les denrées y abondent de toutes parts, et y sont à très-bon compte. Des fabricans et des négocians très-riches, trouvent ici tous les moyens d'exercer leurs spéculations. Le rez-de-chaussée de la plupart des maisons qui donnent sur la rue est occupé par un attelier ou une boutique, dont l'étalage artistement disposé attire les chalands. La rivière d'Iedogava que nous remontâmes à la voile pour arriver dans cette ville, la traverse en longueur et y circule par le moyen de différens canaux creusés pour favoriser le commerce. On passe ces canaux et la rivière même sur les ponts de cèdre du Japon, dont quelques-uns ont cinquante à soixante brasses de long.

Les agrémens de toute espèce que l'on trouve ici, ont déterminé une foule de riches particuliers à s'y établir. La dépense de ceux-ci, l'industrie des artistes, et l'activité des négocians, ont fait d'Osakka le Paris du Japon.

La citadelle construite à l'une des extrémités de la ville, avec de bonnes fortifications à la manière du pays, peut avoir un mille en quarré. Deux gouverneurs absolument indépendans de ceux de la ville y commandent alternativement chacun pendant trois années : celui qui n'est pas en fonction reste à la cour. Et dès qu'il arrive à Osakka, son prédécesseur est obligé de partir pour rendre compte de sa gestion à l'empereur. — Mais il est tems de reprendre notre route.

Comme il nous restoit encore treize milles pour nous rendre à Miaco, nous partîmes le 9 de très-grand matin.

Il ne faisoit pas encore jour quand on vint nous réveiller : on nous laissa à peine le tems de prendre une tasse de café et de préparer nos tartines de beurre pour déjeûner : il fallut nous placer dans nos voitures. Des hommes avec des flambeaux marchoient devant nous en chantant, car il faisoit encore très-obscur. Arrivés à un grand village nommé Morikuts, à deux milles d'Osakka, nos porteurs se reposèrent un moment et allèrent ensuite tout d'une traite à Firakata, autre village encore plus grand que le précédent, et qui en est à trois milles. Nous

prîmes ici quelques rafraîchissemens. Nous nous reposâmes ensuite à Iodo, qui est à un mille au-delà, et nous ne dînâmes que fort tard à Fusimi, à un peu plus d'un mille d'Iodo, petite ville riche et belle. Son pont nommé Iodobas, l'un des plus grands du royaume, a quatre cents pas de long. La citadelle qui la protège, est bien bâtie à l'extrémité de la ville : un prince souverain y fait sa résidence.

Fusimi, qui n'est qu'un simple village, a cependant trois milles de long, et s'étend jusqu'à Miaco, dont il est proprement un faubourg.

Je ne crois pas avoir jamais fait de voyage plus agréable que celui-ci, excepté dans la Hollande, où le paysage ne le cède en rien à celui que j'avois alors le bonheur de contempler et de parcourir. Que ne puis-je offrir une légère esquisse de ce ravissant tableau ! Mais comment une plume aussi peu exercée que la mienne se hasarderoit-elle à décrire des sites pittoresques ornés de champs soigneusement cultivés, et de nombreux villages qui semblent se toucher, et dont le voyageur ne peut pas souvent discerner les limites ? Pendant toute cette journée nous crûmes voyager plutôt

plutôt dans une rue que sur un chemin.

J'apperçus pour la première fois quelques charrettes. Ces voitures à roues, les seules que l'on connoisse au Japon, ne sont en usage que dans les environs de Miaco. Elles sont petites, et n'ont que trois roues d'un seul morceau de bois scié, deux par derrière et une en devant, avec des bandages de cordes pour les empêcher de s'user; quelques-unes de ces roues sont absolument faites à la manière européenne, avec des rais et des moyeux, mais non ferrées et très-fragiles. J'ai vu dans la ville des voitures qui n'avoient que deux roues et qu'un seul bœuf traînoit. Celles-ci étoient encore plus grossièrement construites que les autres. Il est expressément ordonné aux conducteurs de n'aller que sur les bas-côtés des routes. Et comme il y en a un très-grand nombre, il leur est également enjoint de ne partir de chez eux que le matin et de n'y rentrer que dans l'après-midi, afin d'éviter les embarras.

On trouve dans toutes les auberges des moindres villages de petits gâteaux de farine de riz blancs ou verds; les voyageurs et nos porteurs en achetoient pour manger avec du thé, qu'on tient toujours prêt.

Nous occupâmes à Miaco le second étage d'une hôtellerie; nous n'étions pas ordinairement logés si haut. On nous donna la permission d'ouvrir nos grandes malles pour y prendre du linge blanc, des habits, et tout ce qui nous étoit nécessaire pour le reste du voyage jusqu'à Iédo.

Pendant les quatre jours que nous restâmes à Miaco, le grand juge et les deux gouverneurs de la ville nous donnèrent audience; ils nous régalèrent de thé verd, de tabac et de pâtisserie. On nous porta à ces audiences dans nos norimons, et nous leur offrîmes des présens au nom de la Compagnie hollandoise.

Miaco est la plus ancienne capitale du Japon, et en même tems la ville la plus commerçante et la plus grande de ce royaume. C'est, sans doute, sa situation qui lui a valu la majeure partie des avantages dont elle jouit. Elle se trouve en effet presqu'au milieu de la province, dans une plaine longue d'un mille d'Allemagne et large d'un demi-mille. Les négocians y ont attiré des ouvriers et des artistes très-habiles, et l'on s'y procure tous les objets imaginables de nécessité et de luxe, particulièrement des ouvrages vernissés,

des velours, des étoffes en soie, or ou argent, du cuivre, des soyas, des draps et des armes excellentes.

C'est encore ici que l'on affine ce beau cuivre du Japon, après l'avoir fait fondre, et que l'on frappe toute la monnoie.

Les prêtres attachés à la cour du Daïri cultivent la littérature, et forment ici une espèce d'académie, et la plupart des ouvrages japonois sortent des presses de cette ville.

Nous reçûmes ici du premier interprète la valeur de trois cents rixdales (1) en kobangs nouvellement battus, pour acheter dans la route des marchandises ou des objets de curiosité. Le secrétaire de légation, ainsi que moi, fûmes obligés de rembourser cette somme en *kambangs* sur les capitaux que nous avions à Nagasaki.

Nous reçûmes la visite de plusieurs marchands à qui l'on permit de nous venir voir, et nous leur commandâmes des ouvrages de soya et de lack, des éventails et autres colifichets.

Le 14 avril nous partîmes de Miaco, et avant d'avoir fait un mille nous nous reposâmes à Keagui; un peu plus loin nous fîmes

(1) 1200 liv. argent de France. *Rédacteur.*

encore une pause à Iaco Tchaïa ; nous passâmes à Fasiri, qui n'étoit guère à plus d'un mille de notre dernière station, et à une pareille distance d'Isaba, ou Oïts où nous dînâmes. Oïts est situé auprès d'un lac du même nom, qui, quoique très-étroit, est d'une longueur extraordinaire, car il a au moins quarante milles japonois. Suivant les anciennes annales de ce royaume, ce lac se forma dans une seule nuit par un tremblement de terre ; tout-à-coup le sol s'affaissa et fut inondé. Ce lac favorise infiniment le transport des marchandises, et établit une grande circulation entre tous les pays situés dans ses environs.

Comme il ne renferme que de l'eau douce, je fus surpris d'y trouver des saumons. Ce poisson est très-rare, pour ne pas dire introuvable, dans toutes les Indes orientales ; le premier que je vis pouvoit peser environ dix livres. On nous en servit souvent pendant le reste de notre voyage ; nous en fumâmes pour notre retour ; mais ils ne me parurent pas aussi-bien préparés ni aussi gros que ceux d'Europe.

L'après-midi nous fîmes un mille pour arriver à Tsetta ; à Sekinova un mille ; et à Kousats, où nous couchâmes, un peu plus

d'un mille : ce dernier village contient au moins cinq cents maisons ou ménages. Auprès de Tsetta nous passâmes une rivière sur un pont de trois cents cinquante pas de longueur, construit suivant les règles de l'architecture japonoise, avec beaucoup d'ornemens et des gardes-foux. Ce pont traversoit une petite île qui n'étoit séparée du village que par un bras de rivière très-étroit.

Le lendemain 15 avril, notre journée fut de plus de onze milles dans la riche et fertile province d'Omi, dont les villes et les villages sont si voisins, qu'ils semblent se tenir. Je me contenterai de citer les principaux endroits que nous traversâmes ; savoir, Menoki, Issibe, Nasoumi, Isami, Minakouts, Ono, Matchou, Fitchoma, Inofara, Sava, et Sakanosta. Nous dînâmes à Minakouts, ville assez considérable ; je vis sur ma route beaucoup de Japonois qui étoient venus pour consulter le médecin hollandois, et en recevoir des remèdes. La plupart avoient de grosses glandes dures, des chancres, ou la maladie vénérienne ; presque tous les vérolés me parurent incurables, faute d'avoir été traités à tems.

Nous entrâmes le soir très-tard dans la province d'Isi, et nous couchâmes dans la ville de Seki.

Le 16, nous eûmes encore une route aussi variée, aussi pittoresque que les jours précédens; car la province d'Isi est très-peuplée, très-fertile et bien cultivée, et le chemin étoit presque par-tout bordé de maisons; les villages semblent aussi se toucher. Mais notre odorat payoit avec usure les jouissances que nos yeux nous procuroient, ou, pour mieux dire, la fétidité infecte de l'air nous rendoit insensibles aux charmes du paysage. Nous fûmes même contraints d'avoir les fenêtres de nos norimons presque toujours fermées, et en voici la cause. Les lieux d'aisance de chaque maison sont généralement ouverts du côté de la rue, de manière que les passans peuvent lâcher de l'eau dans une grande cruche enterrée à fleur du sol. Ces ordures, et d'autres immondices que l'on ramasse bien soigneusement pour l'engrais des terres, répandent une putridité horrible et insupportable dans les grandes chaleurs sur-tout; car il n'y a point de parfum ou d'anti-méphitique capables de la neutraliser. Ces réservoirs ont

bien leur utilité pour l'agriculture , mais rien ne compense, selon moi, l'incommodité et même l'insalubrité des miasmes qui s'en exhalent. Ils attaquent sur-tout les yeux ; beaucoup de jeunes gens et tous les vieillards ont les paupières ensanglantées et chargées de plaies et de pus.

Nous fîmes aujourd'hui dix milles japonois ; nous dînâmes à Tchakousi, et couchâmes à Kvana, ville considérable, après avoir traversé Nosin, Kamirouïammi, Moirinosta, Sono, Soutski, Oïvaki, Iokaïts, grande ville, Tomida et Matsdera.

Depuis Iokaïts jusqu'à Iédo nous côtoyâmes presque toujours le rivage de la mer, et nous passâmes à gué plusieurs rivières considérables sur lesquelles on ne peut construire de pont, à cause de leur débordement dans les grandes pluies.

Nous fûmes accueillis à Iokaïts par trois religieuses mendiantes : chacune d'elles s'étoit attachée à un de nos norimons, dans l'espoir d'obtenir quelqu'aumône des Hollandois. Nous ne les fîmes point attendre pour leur donner une belle pièce d'argent. D'après cette première largesse elles s'obstinèrent à nous suivre l'espace de quelques lieues ; alors nous changeâmes une pièce

d'or en petites monnoies de cuivre nommées *seni*, qui s'enfilent dans un cordon, et nous leur donnions quelques-unes de ces pièces de tems en tems.

Ces trois filles me parurent très-jeunes; elles pouvoient avoir de seize à dix-huit ans; leur tournure décente, et leur costume propre et honnête, contrastoient avec leur métier. Les interprètes nous dirent que c'étoient les filles des prêtres des montagnes, nommés *Iammabos;* ils m'assurèrent que ce contraste dont je me plaignois me paroîtroit encore plus choquant, si je connoissois leurs mœurs. Elles sont tolérées moyennant un tribut annuel qu'elles paient au temple d'Isi. Ces malheureuses sont connues dans le pays sous le nom de *komano bikouni.*

Nous couchâmes dans une belle et vaste hôtellerie de Kvano, ville grande, belle et bien fortifiée de l'Osvari, l'une des plus riches provinces appartenantes aux princes particuliers. Cette ville est environnée de fossés et de murs avec deux citadelles flanquées de hautes tours, qui produisent un très-bel effet. On a pratiqué dans les murailles de la ville des ouvertures oblongues par lesquelles les soldats de la garnison peu-

vent lancer leurs flèches sans être exposés à celles de l'ennemi.

Le 17 avril nous passâmes la baie de Mia, qui peut avoir sept milles de large. Cette traversée mérite d'être décrite.

Nous nous embarquâmes à Kvana, dans un grand bâtiment, avec notre suite et nos bagages; mais arrivés à l'entrée du port de Mia, nous trouvâmes l'eau si basse, qu'il fallut entrer dans de petits bateaux, qui touchoient encore le fond. Deux hommes marchant dans la vase poussoient à bras chacune de ces barques, de manière que nous fîmes un assez long trajet autant par terre que par eau.

Quoique Mia soit bâtie sur le bord de la mer, on voit que les vaisseaux ne peuvent en approcher; ils s'arrêtent à une certaine distance, et nous en vîmes à l'ancre un assez bon nombre.

Cette ville n'a aucune fortification, mais elle n'en est pas moins commerçante et peuplée. La grande rue aboutit à un chemin qui longe la rivière, et conduit à Nogaia, capitale de la province d'Ovari, à deux milles de Mia.

Nous partîmes après le dîner pour aller coucher à Tchiriou, quatre milles plus loin.

Nous passâmes par Kassadera, Maroumi, Singo et Imo-Kava.

Le 18 avril nous dînâmes à Okosaki, ville forte de la province de Mikava. Je remarquai sur la route Ousida, Osama et Iafagui. Après le dîner, nous allâmes voir le pont de bois de cette ville, qui passe pour être le plus long que l'on connoisse dans tout le Japon. Il a cent cinquante-huit brasses, et a coûté trente mille kobangs, environ trois cents mille rixdalles (1). Le prince particulier de la province réside dans la citadelle, qui est bien fortifiée, avec de hautes tours et de bonnes murailles.

L'après-midi nous fîmes plus de sept milles pour nous rendre à Iots-sida ou Iosida, par Kaguinoico, Fousikava, Motosikou, Akasaki, Goiou, Diakasen et Iootsia. La contrée me parut plus montagneuse que toutes celles que nous avions parcourues. Nous avions, jusqu'à présent, voyagé dans des plaines et des vallées aussi fertiles que bien cultivées.

Le 19 à midi, nous arrivâmes à Array,

(1) Un million deux cents mille liv. argent de France

petite ville sans murailles, située sur le bord d'une grande baie. En supposant que le fond réponde à la situation et à l'apparence de ce port, il n'y en auroit pas de plus sûr au monde; on pourroit même le rendre inexpugnable en le fortifiant suivant les principes des Européens : d'Ietsida jusqu'ici on compte cinq milles. Nous passâmes par Imouri, Ftagava, Ietsouri-iamamoura, Siraska et Moto-Siraska.

Tous les voyageurs, et sur-tout les princes du pays qui vont à la cour, sont visités dans cette petite ville par des préposés de l'empereur. Parmi les articles dont ils doivent soigneusement empêcher l'introduction, comme capables d'exciter ou de favoriser les troubles dans le pays, on sera étonné de trouver les femmes accollées avec les armes.

Nous dînâmes très-bien; tout notre bagage fut soigneusement visité, mais avec beaucoup d'honnêteté. Nous rendîmes visite aux officiers de l'empereur, et nous nous embarquâmes ensuite sur des bateaux plats pour nous rendre de l'autre côté de la baie, dans une ville nommée Maïsakki. Nous en partîmes l'après-midi, et allâmes coucher sept milles plus loin, à Mitske,

après avoir passé par Sinovara, Nimboutsdo, Tammamats, ville considérable, Tindjenmats, où nous prîmes un bateau pour traverser la rivière de Tindigava, et enfin, par Ikeda et Daïsoïn.

Le lendemain 20 avril, nous fîmes quatre milles avant midi, et nous dînâmes à Kakegava, ville importante et bien fortifiée. Nous vîmes sur la route, Mikano-Foukouroy, Nakouri et Firagava, et l'après-midi Iammafano, Nisaka, Kikougava, Kanaia et la rivière d'Oïngava, qui coule à quatre milles de Kakegava; cette rivière, ou plutôt ce torrent est un des plus dangereux de toute la contrée. Il grossit prodigieusement dans les grandes pluies; son cours est très-rapide, et il va directement se décharger dans la mer; des pierres que ses eaux détachent des rochers voisins remplissent son lit.

On ne sauroit trop louer les sages mesures du gouvernement japonois, pour faciliter aux voyageurs le passage des rivières ou des ruisseaux sur lesquels on ne peut construire de pont; l'on est sûr d'y trouver des bateaux ou des porteurs toujours tout prêts à vous conduire à l'autre bord. Ces précautions redoublent encore dans les

endroits où le courant ne permet pas l'usage des bateaux ; alors les porteurs sont en plus grand nombre : ces hommes, qui connoissent bien le fond, vous portent, et répondent de vous sur leur tête. Le prix du passage varie suivant la profondeur et la longueur du courant ; mais ils ne demandent jamais une somme exorbitante.

Les préparatifs de notre transport m'inspirèrent quelqu'effroi ; il étoit difficile de se voir tranquillement porté dans un norimon par des hommes qui avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, et que d'autres soutenoient pour les empêcher d'être renversés par la force du courant, qui n'étoit pourtant pas extrêmement haut. On prit les mêmes précautions pour faire passer les chevaux et nos bagages ; plusieurs hommes conduisoient un seul cheval. Nous donnâmes à chacun des *passeurs* qui avoient porté notre norimon, deux chapelets de ces *seni* de cuivre enfilés. Après cette heureuse traversée, il ne nous restoit plus qu'un demi-mille pour nous rendre à notre couchée de Simada, village long d'un quart de lieue.

Nous nous y reposâmes pendant deux jours et deux nuits, et le 23 avril, nous fîmes plus de dix milles pour aller cou-

cher à Ieseri, en passant par différens villages, tels que Cetto-Fousida-Avoumi, Okabe, Outsnoïa, Mariko où nous dînâmes; ensuite la rivière d'Abikava, Foutcho et Gouribara.

Le 24 avril, notre journée devant être de treize milles, nous fûmes sur pied de très-grand matin; dîné à Kambara, à quatre milles de notre couchée, en passant par Ieseri-Noakits, Okitsnofrasava et Ioui. L'après-midi, nous traversâmes en bateau la grande rivière de Fousikava, les endroits remarquables sont, Mito-Itsiban ou Siro-Sakki, Iosivaro, Kasivabara, Iponmats, Farra-Noumatso, Kisigava et Misima.

Nous longeâmes le rivage de la mer jusqu'à Farra, où nous nous engageâmes dans une contrée vaste et montagneuse, abondante en sapins et autres arbres. La rivière de Fousikava est très-dangereuse; d'après les ordres exprès du Gouvernement, on ne la passe qu'à un seul endroit, où nous trouvâmes en effet des bateaux qu'il est très-difficile de gouverner; car les rameurs, malgré leurs efforts, dérivèrent considérablement, tant à cause de la largeur et de la profondeur, que par la force du courant.

Depuis plusieurs jours nous voyions le

sommet de la montagne de Fousi; le plus près que nous en approchâmes fut à Iosivara. Cette montagne, la plus haute de toute l'île, est continuellement couverte de neiges. Sa cîme, d'une blancheur éblouissante, brille à travers les nues dont elle perce le flanc. Large par le bas, et terminée en pointe, elle représente assez bien un pain de sucre ou la corne d'un rhinocéros. Les Japonois qui vont y faire des pélerinages au dieu des vents, comptent six milles du pied au sommet, et mettent trois jours à y monter. La descente en est aisée, mais rapide; c'est l'affaire de quelques heures: on se sert pour cela de traîneaux de paille que l'on s'attache autour du corps.

Plusieurs enfans des environs vinrent nous divertir en faisant la roue sur les pieds et sur les mains, le long du chemin, qui étoit très-sablonneux. Du fond de nos chaises-à-porteurs, nous leur jettâmes quelques petites pièces de cuivre.

Nous prolongeâmes notre marche si avant dans la nuit, qu'il fallut allumer des flambeaux et des lanternes pour éclairer nos porteurs.

La journée suivante devoit être encore bien plus fatigante, car nous avions à fran-

chir la montagne nommée *Fakonié*. La matinée fut consacrée à monter sur le sommet de la montagne, et l'après-dînée à la descendre.

Je marchai pendant cette journée beaucoup plus long-tems que je ne me fis porter. Je descendois souvent de mon norimon, et je côtoyois les arbrisseaux et les arbres sauvages qui couvrent la croupe de la montagne. C'étoit mon premier pélerinage botanique depuis notre départ de Nagasaki : si d'une part je soulageois mes porteurs, de l'autre j'exerçois les jambes des interprètes et des sous-banjos chargés de ne pas me quitter et de se relayer auprès de moi, car on me suivoit, pour ainsi dire, à la piste. Quoiqu'il ne me fût pas permis de m'écarter de la route, je faisois de tems à autre de petites excursions sur les rochers, que j'escaladois de manière à embarrasser mes fidèles acolytes ; ceux-ci n'avoient pas fait, comme moi, un apprentissage de voltige dans les forêts et les montagnes de l'Afrique. Le tems qu'ils mettoient à descendre d'un pied mal assuré les escarpemens que j'avois sautés, je l'employois à rassembler dans mon mouchoir des plantes rares qui commençoient à fleurir.

Parvenus au sommet de la montagne, nous

nous n'eûmes plus qu'un quart de mille à descendre jusqu'à Fakonié. Nous y dînâmes, et commandâmes plusieurs objets de bois en lack pour notre retour. Nous visitâmes ce beau village situé presque sur le sommet d'une immense montagne, où je fus aussi étonné de trouver un bel étang d'eau douce abondamment fourni de poissons de toute espèce, sur-tout de saumons: on nous en servit sur notre table. Au milieu de cet étang est une petite île.

Malgré la pente rapide de la route que nous parcourûmes dans la matinée, les champs étoient presque par-tout bien cultivés; et je remarquai deux endroits assez considérables, Skavaro-Iamanakka, et Kapto-Ies.

Le village de Fakonié peut contenir cent cinquante maisons, quoique situé sur la croupe d'une montagne nullement favorable à la culture. Il s'étend jusque sur le bord d'un lac qui en portoit autrefois le nom, et qui est environné de montagnes. Ce lac, long d'un mille, et large quelquefois d'un quart, ne paroît pas avoir dans certains endroits deux portées de fusil.

Nous quittâmes enfin à regret ce charmant endroit, et tout en descendant la mon-

tagne, je ne manquai pas de recueillir des plantes, des fleurs et des graines des différens végétaux qui se trouvoient le long de la route ou aux environs. Nous vîmes beaucoup de cascades et de canaux pratiqués par les habitans pour arroser leurs plantations, et pour leur consommation journalière. Au pied de la montagne nous fûmes visités dans un corps-de-garde impérial devant les préposés de l'empereur, qui restèrent assis pendant la visite de nos personnes et de nos effets.

C'est ici le second corps-de-garde que l'on rencontre en allant des provinces occidentales à Iédo. La direction des chemins est telle, que tous les voyageurs sont obligés de passer la montagne de Fakonié, et ensuite par cet étroit défilé, qui est fermé par des portes et soigneusement gardé. Les commis de l'empereur doivent visiter tous les voyageurs, saisir les armes que l'on voudroit introduire dans le pays, et empêcher les femmes d'en sortir. Ce dernier ordre regarde particulièrement les épouses des fonctionnaires publics, que l'on garde à la cour comme des otages de la fidélité et de la probité de leurs époux. On demande aux hommes l'exhibition de leurs

passeports, et l'on arrête ceux qui n'en ont pas. Non content de toutes ces précautions, l'empereur a fait construire un mur qui sépare des provinces septentrionales le territoire de la capitale.

Après cinq heures de marche, nous couchâmes à Odovara. Les endroits les plus remarquables sur cette route sont, Fatta, Kava-Batta, Iamoto et Kasamats. A peu de distance d'Iamoto sont des bains avec un établissement pour la commodité des malades, suivant le rapport des interprètes.

Le 26 nous traversâmes de bonne heure dans des bâteaux plats et très-minces, une rivière assez rapide nommée Sakkava; nous longeâmes ensuite le rivage de la mer jusqu'à la rivière et la ville de Fousima.

Nous dînâmes à Koïso, à quatre milles d'Odovara; nous notâmes sur la route Misava et Kosink-Sikf. Nous allâmes coucher sept milles plus loin, à Totska. Nous traversâmes à Firaska la rivière de Banningava, ensuite Nanko, Kvada, la ville de Fousisava et Fokano-Sikos.

La Banningava est une de ces rivières impétueuses, sur lesquelles on n'a pu construire de pont; on la passe dans des bateaux plats construits exprès. Ici finit le pays des

montagnes; une plaine à perte de vue leur succède.

La ville de Totska est située sur une espèce de cap très-élevé qui s'avance dans la mer. En sortant nous longeâmes le rivage jusqu'à la capitale, où nous arrivâmes le 27 avril. Cette dernière journée fut de dix milles, à travers un pays bien peuplé, soigneusement cultivé, en un mot aussi beau, aussi fertile que celui que nous avions parcouru la veille. Les villes et les villages se touchent. La route est couverte de nombreuses bandes de voyageurs, qui semblent se presser pour entrer dans la ville.

Le matin nous passâmes par Sinamo, Odogaia, Kanagava, Souroumi et Kavasakki, où nous dînâmes. Dans l'après-midi nous traversâmes la rivière de Kokogava, delà à Omouri, Obotoki, Okido et Sinagava.

Ce dernier endroit, ainsi que Takanava, sont deux faubourgs de la ville impériale d'Iédo. Le premier s'étend à deux milles japonois de la ville, et longe le rivage de la mer. Nous nous y reposâmes une heure pour prendre quelques rafraîchissemens, et sur-tout pour jouir de la magnifique perspective qu'offre la plus grande ville du Japon, et peut-être du monde entier.

Le port est peu profond et rempli de vase, de manière que les gros bâtimens ne peuvent mouiller qu'à cinq milles de la ville, les médiocres à deux milles, et les petits, ainsi que les barques, viennent se ranger par centaines sur plusieurs lignes selon leur grandeur et leur cargaison. La nature, comme on voit, a pourvu à la sûreté de la ville du côté de la mer, sans opposer cependant des obstacles invincibles au transport des marchandises.

Si tous les objets nouveaux et intéressans dont nous étions environnés, excitoient notre curiosité, les naturels nous le rendoient bien. Ils accouroient en foule autour de nous ; beaucoup de femmes de distinction se faisoient apporter dans leurs norimons, et paroissoient de très-mauvaise humeur quand nous jugions à propos de baisser nos stores. Tous ces norimons posés à terre et rangés autour des nôtres, sembloient former un petit village ambulant, dont les maisons disparoissoient dans un clin-d'œil.

Après avoir traversé Sinagava et Takanava, deux faubourgs qui ne consistent qu'en une seule et longue rue, je m'apperçus par le grand nombre des passans, par les

corps-de-gardes, et sur-tout au silence de nos porteurs qui marchoient d'un pas plus ferme et plus égal, que nous étions entrés dans la ville. Nous ne tardâmes pas à passer sur le pont de Niponbas, long d'une quarantaine de brasses, et d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'empire. Après avoir passé le corps-de-garde posté à l'entrée de la ville, nous marchâmes une mortelle lieue à travers une grande rue, pour nous rendre à l'hôtel ordinaire de l'ambassadeur Hollandois. Nous entrâmes par une porte cochère, et une allée très-longue nous conduisit dans la seconde aîle de la maison : l'entrée ni l'extérieur n'avoient rien de grand ni de beau, cependant nous trouvâmes au second des appartemens assez propres, mais qui ne convenoient pas encore, selon moi, à l'ambassadeur envoyé de si loin par une puissance respectable : on en jugera par la distribution de notre local. Une grande chambre servoit à la fois d'anti-chambre, de salle à manger et de salle d'audience pour l'ambassadeur qui avoit une chambre à coucher particulière ; le secrétaire et moi couchâmes dans la même chambre, où l'on pratiqua une cloison. Voilà, sans oublier

une petite salle particulière pour le bain, en quoi consistoit le local dont il fallut nous contenter pendant notre séjour à Iédo. Nos fenêtres donnoient sur une petite rue, presque continuellement remplie d'enfans, qui crioient dès qu'ils croyoient appercevoir seulement notre ombre. Ils montoient quelquefois sur les murs des maisons situées en face de nos appartemens, pour tâcher de nous voir.

Au reste, nous avions fait ce voyage très-agréablement et en bonne santé; le secrétaire seul avoit éprouvé quelqu'attaque de goutte.

La route que nous prîmes pour nous rendre dans cette ville la plus reculée de tout l'Orient, n'est pas tout-à-fait la même que celle de Kœmpfer, ou plutôt de l'ambassadeur que ce médecin accompagnoit, et nous ne nous arrêtâmes pas dans les mêmes endroits. Notre voyage par mer nous retarda considérablement, et nous arrivâmes plus tard qu'aucune des ambassades précédentes. Ce retard me procura le plaisir de voir le printems dans tout son éclat, et même les approches de l'été. Si ce voyage eût été d'un mois plus court, notre retour à Nagasaki eût été accéléré d'autant : ainsi, je

n'aurois pas eu occasion de voir une foule d'arbres et de plantes en fleurs, et de recueillir des graines.

Dans le cours de notre voyage, nous traversâmes quatorze provinces, qui sont, Omoura, Fisen, Tsikoungo, Tsikoudsen, Boudsen, Iamınasino, Omi, Isi, Ovari, Mikava, Tootsmy, Sourounga, Sagami et Mousasi : nous passâmes auprès de Nagatto, Souvo, Aki, Bingo, Bitsico, Bidsiou, Farima et Sidsiou.

A peine arrivés à Iédo, nous reçûmes les visites de quelques savans de la ville, qui avoient obtenu du gouvernement une permission particulière de nous voir; car jusqu'au jour de l'audience il nous étoit défendu de sortir et de recevoir qui que ce fût. Cependant le sénat fit une exception en faveur de cinq médecins et de deux astronomes, qui vinrent en grande cérémonie nous féliciter de notre heureux voyage, et nous exprimer la joie que leur causoit notre arrivée. Ils furent reçus dans notre salle d'audience par l'ambassadeur, le secrétaire, les interprètes, les officiers et moi. Ils prolongèrent leur visite pendant quelques heures; après les complimens d'usage, ils m'entreprirent comme celui des trois Européens qui avoit

le plus cultivé les sciences. Les astronomes, qui se nommoient Sakaki - Bousin et Soubokava-Soulo, me questionnèrent principalement sur les éclipses. Les Japonois ne sont pas en état de les calculer à la minute, ni même à l'heure. Comme il falloit que les demandes et les réponses passassent par la bouche des interprètes, il y avoit toujours beaucoup d'incertitude et de louche dans notre conversation ; cependant les objets que nous traitions exigeoient la plus grande précision. En outre, je n'étois pas toujours en état de résoudre les doutes de mes Japonois, car je n'avois pas sous la main les livres nécessaires. J'ai déjà avoué mon inexpérience en astronomie.

J'avois plus de facilité pour m'entretenir avec les médecins, parmi lesquels il y en avoit même deux qui entendoient un peu le hollandois, et les interprètes euxmêmes étoient initiés dans la médecine.

Le doyen de ces médecins, nommé Okada-Iosin, vieillard de soixante-dix ans, prenoit assez volontiers la parole au nom de ses collègues. Il me questionna principalement sur les *cancer*, les fractures, les hémorrhagies du nez, les clous et écrouelles, les abcès, les phimosis, les esquinancies, les maux de dents

et les hémorrhoïdes. Kourisouki-Dofa, jeune médecin, parloit ordinairement après le doyen; Amano-Reosioun et Fakousmato-Dosin se contentoient d'écouter, et ne revinrent pas souvent, tandis que les autres me rendirent ensuite de fréquentes visites sans cérémonie, et les prolongeoient très-avant dans la nuit. Je leur donnois des leçons de physique, de botanique, particulièrement de médecine et de chirurgie. Le plus jeune, nommé Katsragava-Fodjou, étoit médecin ordinaire de l'empereur, et portoit sur ses habits les armes impériales. Ce jeune homme, d'un caractère aimable et enjoué, m'amenoit souvent son ami Nagava-Sounnan, un peu plus âgé que lui, et médecin d'un prince du pays. Tous deux, le dernier sur-tout, parloient passablement le hollandois, et avoient puisé dans des ouvrages écrits en cette langue ou en chinois, quelques notions d'histoire naturelle, de minéralogie, de zoologie et de botanique (1). A l'amour de la science ils joignoient

(1) Les Hollandois leur ont apporté plusieurs bons livres de botanique, de médecine et de chirurgie, tels que *Jonston. historia naturalis*, *Dodonei herbarium*, le *Gazophylacium* de Woyt, la traduction hollandoise de

celui d'être utiles, et une docilité peu commune. Je secondois d'autant mieux leurs bonnes dispositions, que je trouvois en eux des connoissances bien importantes qui manquoient aux autres.

Les interprètes avoient bien voulu prendre la peine d'emboucher pour moi la trompette de la renommée, de manière qu'une réputation supérieure à mon mérite m'avoit devancé dans cette capitale ; tout le monde attendoit avec impatience un docteur Hollandois beaucoup plus savant que les chirurgiens ordinaires de la Compagnie, qui sont à la vérité pour la plupart très-ignorans. La brillante collection d'instrumens de chirurgie que j'avois apportée de Paris et d'Amsterdam, me donnoit encore un nouveau relief à leurs yeux. Quoique leur assiduité me devînt quelquefois importune, elle me procura souvent des heures agréables et même de l'instruction ; ils m'apportoient des drogues, des minéraux, des plantes, et des fleurs, que je faisois sécher pour les conserver dans mon herbier ; ils m'apprenoient les noms japonois de ces végé-

---

l'ouvrage de *Heister*, et un bel exemplaire des *plantes* de *Munting*. (Thunberg.)

taux, et je leur donnois en échange les noms hollandois et latins : je joignois à cette nomenclature une notice de leurs vertus et des usages auxquels les Européens les emploient.

On reconnoît aisément les médecins, parce qu'ils se rasent entièrement la tête, ou qu'ils portent tous leurs cheveux (1).

Nous ne sommes pas encore installés à Iédo, que me voici déjà enfermé dans ma chambre, soutenant des thèses avec les docteurs. Il est tems de nous déprisonner et de promenerle lecteur dans les rues de cette belle ville ; elle m'auroit encore paru plus charmante, sans la crainte continuelle du feū et les fréquens incendies auxquels elle est exposée, malgré les précautionsde la police. Il y en eut plusieurs pendant notre séjour, mais ils furent promptement éteints. Celui de 1772 fut terrible, et fait une bien triste époque ; notre chef, qui en avoit été témoin, nous en fit une description déchirante. Le feu se manifesta vers midi, et brûla sans interruption jusqu'au lende-

(1) Les Japonois ne conservent qu'une touffe de cheveux sur le sommet de la tête, à-peu-près comme les Tatars et les Chinois. *Rédacteur.*

main huit heures du soir ; il s'étendit sur six milles de longueur et trois milles de large.

L'hôtel des Hollandois fut consumé, et les Hollandois qui l'habitoient changèrent trois fois de logis pendant la nuit : ils se refugièrent enfin dans un temple.

Les maisons d'Iédo ont, comme toutes celles des autres villes du Japon, deux étages, dont le premier est rarement habité : elles sont couvertes de tuiles.

Nous distribuâmes, en arrivant, de légères gratifications à ceux qui nous avoient accompagnés. Les domestiques reçurent quatre rixdalles, les porteurs de norimons trois, les valets de norimons autant, et trois rixdalles sept mas et cinq konderins à deux domestiques particuliers ou valets-de-chambre.

On nous annonça notre audience publique pour le 18 mai. On ne fixe le jour qu'après l'arrivée de l'ambassadeur, dont le voyage dure plus ou moins long-tems. Ce jour-là nous fûmes prêts de très-grand matin; nous avions pris nos plus beaux habits de soie et d'argent ou galonnés d'or ; le cérémonial exigeoit que nous eussions nos épées, et un ample manteau de soie sem-

blable à celui des prêtres, attaché derrière le dos. Après avoir bien déjeûné nous nous fîmes porter au palais impérial dans des norimons. Nos présens étoient déjà envoyés à l'empereur, au prince héréditaire, aux sénateurs et aux personnes en place. On les avoit rangés dans les chambres par où nous devions passer.

Cette promenade me procura l'occasion de voir la manière dont un Grand se fait porter dans son norimon; les bâtons ne posent pas sur les épaules des porteurs, mais ils les tiennent à la main et le plus haut qu'ils peuvent, en courant de toutes leurs forces et levant les talons très-haut. Ces norimons passent avec la rapidité d'une flèche. On sent qu'il n'y auroit pas moyen de faire beaucoup de chemin de cette manière; aussi les Grands ne l'adoptent-ils que dans les villes et aux fêtes publiques.

Nos porteurs firent un long trajet dans la ville avant d'arriver dans le quartier où l'empereur fait sa résidence. C'est une espèce de ville environnée de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Elle a cinq milles de circonference; outre le palais de l'empereur, on y voit celui du prince héréditaire, qui en

est séparé par de larges fossés remplis d'eau, par des murailles en pierres avec des portes, et différentes fortifications. La citadelle intérieure, qui est la plus grande, a de belles rues bien larges, et de superbes maisons qui appartiennent aux princes du pays, aux sénateurs et à tous les agens de l'empereur : leur famille que l'on garde en ôtage, les occupe toute l'année.

Outre le corps-de-garde de la première porte, il y en a un à la seconde, composé journellement de mille hommes. C'est-là que nous descendîmes de nos norimons, et l'on nous conduisit dans une chambre où nous attendîmes une heure entière la permission d'entrer dans l'intérieur du palais. On nous fit avancer à la fin entre deux haies de soldats bien habillés et bien armés, qui bordoient le chemin jusqu'à la porte même du palais.

Cet édifice est construit sur une hauteur, et quoiqu'il n'ait qu'un étage, il est plus élevé que les autres maisons, et occupe un terrain considérable. Il nous fallut attendre encore une grande heure dans une espèce d'antichambre. Nos officiers japonois s'assirent sur leurs talons, à la mode du

pays; le défaut d'habitude (1) nous rendoit cette posture incommode et même insupportable; nous alongeâmes nos jambes, et nos vastes manteaux nous servirent à les couvrir. Cette draperie eut dans ce moment un genre d'utilité auquel nous n'avions jamais songé. Au reste, la multitude de curieux qui venoient nous examiner et nous questionner, ne nous laissa pas le tems de nous ennuyer, et jamais heure ne me parut plus courte. Parmi ces curieux se glissèrent plusieurs princes, mais toujours *incognito;* leur dignité eût été sans doute compromise s'ils eussent paru aussi avides d'instructions que le commun des hommes; et dans les pays même les plus éloignés, le desir de s'instruire semble une *dérogeance* à la grandeur. Cependant

---

(1) Notre auteur auroit pu ajouter l'*incommodité* des vêtemens; car rien de plus incommode que les ligatures placées au-dessus et au-dessous de la rotule du genou, l'une pour les bas, l'autre pour les culottes, deux portions de notre costume qui me paroissent aussi ridicules que gênantes, mais qui caractérisent assez bien le siècle où on les a substituées à un vêtement élégant et commode, qui ne pouvoit manquer de reprendre faveur sous un régime qui exige le développement de toutes les forces morales et physiques. *Note du Rédacteur.*

pendant il étoit toujours bien aisé de les reconnoître, par le bruit sourd qui les précédoit, et par le silence qui régnoit ensuite dans les appartemens intérieurs. Leur curiosité nous donna beaucoup d'occupations. Ce qui fixa le plus leur attention, ce fut notre manière d'écrire ; ils nous prièrent de tracer quelques mots sur des morceaux de papier ou sur leurs éventails, et nous montrèrent des fragmens d'écriture des Hollandois qui nous avoient précédés, et qu'ils conservoient comme un objet extrêmement rare et précieux.

Enfin arriva l'heure de l'audience. Les cérémonies furent toutes différentes de celles qui eurent lieu du tems de Kœmpfer (1). L'ambassadeur seul fut présenté à l'empereur, et nous attendîmes qu'il vînt nous retrouver. Le cérémonial de l'audience est peu de chose : en entrant dans la salle, l'ambassadeur tombe à genoux, baisse la tête jusqu'à toucher la terre, en posant ses mains sur les nattes : c'est la manière dont les Japonois témoignent leur soumission et leur respect. Il se relève ensuite

(1) Voyez *Histoire du Japon*, t. III, p. 91. *Redacteur.*

et on le ramène dans l'antichambre. Il fallut, après son retour, que nous restassions encore assez long-tems dans cet antichambre pour recevoir les visites et répondre aux questions de plusieurs courtisans, parmi lesquels on prétend que l'empereur se mêla, pour voir de plus près les Hollandois : il est de moyenne taille, d'une forte complexion, et peut avoir quarante ans passés. Le silence de l'assemblée nous annonçoit la dignité de ceux qui venoient nous entretenir ; nos officiers et nos interprètes tâchoient de les connoître par le moyen de leurs amis, et nous faisoient part des indications qu'on leur avoit données.

Quand la curiosité de nos illustres importuns fut satisfaite, on voulut bien accorder quelque chose à la nôtre, et nous eûmes la permission de parcourir une partie des appartemens du palais; nous vîmes la salle d'audience où notre ambassadeur avoit été admis. On l'avoit reçu d'abord sur un plancher non couvert de nattes qui conduisoit à la salle d'audience, dont les portes s'ouvroient par le moyen d'un ressort. Le plancher étoit divisé en trois compartimens élevés d'un degré les uns au-dessus des autres, et larges d'environ dix pas chacun, de manière

qu'à vue d'œil l'ambassadeur étoit à trente pas de l'empereur, qui, pendant l'audience, s'étoit tenu debout, ayant le prince héréditaire aussi debout à sa droite; à gauche étoient placés les présens de l'ambassadeur : ils avoient l'air d'être empilés les uns sur les autres. A droite en sortant de cette salle, on trouve *la salle aux cent nattes*, ainsi nommée à cause du nombre de nattes qui en couvrent le plancher. Elle étoit remplie de tous les grands du royaume, des sénateurs, des princes, de toutes les personnes que leur emploi appelloit à cette cérémonie : elle a trois cents aunes suédoises de circonférence, et cent cinquante de large.

Les autres appartemens que nous visitâmes n'avoient aucuns meubles; des nattes de paille blanche couvroient les planchers; les portes et les linteaux étoient bien vernissés, et toutes les ferrures dorées.

En sortant des appartemens de l'empereur, nous passâmes au palais du prince héréditaire, qui n'en est séparé, comme je l'ai déjà dit, que par un pont-levis. Quoique le prince ne fût pas encore de retour, nous fûmes reçus et complimentés de sa part; ensuite on nous conduisit à nos norimons.

La journée étoit déjà très-avancée, et

notre déjeûné avoit eu tout le tems de passer; mais l'étiquette exigeoit que nous visitassions de suite les six sénateurs ordinaires et les six sénateurs extraordinaires, chacun dans son hôtel. Heureusement qu'ils n'étoient pas encore revenus du palais impérial; leurs officiers nous firent l'accueil le plus agréable. Leurs femmes et leurs enfans nous considérèrent avec beaucoup d'attention. Chaque visite fut l'affaire d'une demi-heure; on nous introduisoit ordinairement dans une grande salle où les femmes pouvoient nous considérer tout à leur aise à travers un rideau très-clair, sans être vues, excepté dans un hôtel où, non-seulement on leva le rideau, mais on nous invita même à avancer au milieu de la salle. Deux officiers de la maison étoient chargés de nous recevoir en l'absence du maître, et l'on ne manquoit pas de nous offrir une tasse de thé verd chaud, du tabac à fumer, et de la pâtisserie sur de petites tables. Nous bûmes quelques tasses de thé, mais nous ne touchâmes pas au tabac, et nos interprètes firent porter les pâtisseries à notre auberge, où nous arrivâmes à la fin du jour épuisés de besoin et de lassitude. Au reste, je ne crois pas avoir acheté trop cher

le spectacle varié que nous eûmes dans ces différentes visites, et sur-tout l'admirable perspective dont nous jouîmes dans cette portion élevée de la ville, d'où l'on découvre la plaine et son immense étendue : les Japonois évaluent son circuit vingt-un milles où vingt-une heures de marche.

Le lendemain 19 mai, nous nous présentâmes chez les officiers du temple, que nous pourrions nommer templiers, chez les deux commissaires de la ville, et chez les deux commissaires des étrangers.

Le 23, nous eûmes notre audience de congé inpromptu; l'empereur et le prince héréditaire nous reçurent au milieu du conseil assemblé. Les deux jours suivans furent employés à recevoir les présens des seigneurs de la cour. L'empereur et le prince héréditaire nous avoient remis les leurs à l'audience; mais ceux des grands furent envoyés à notre hôtel. Ils consistoient en robes de soie du Japon, d'une étoffe très-fine à fleurs sur un fond noir, avec de grandes manches ouatées en soie et en coton. Chaque sénateur ordinaire en donne dix à la Compagnie, chaque sénateur extraordinaire cinq, chaque templier cinq, chaque gouverneur autant, le gouverneur et le com-

missaire de Nagasaki deux seulement. Notre banjos en reçut deux, le secrétaire et moi deux, l'ambassadeur en garda quatre pour lui : les autres furent empaquetées, et on en fit un nombre de ballots proportionné aux bureaux de la Compagnie, pour les expédier en Europe par la voie de Batavia.

Parmi les nombreuses visites que nous reçûmes à notre auberge, j'ai oublié de parler d'une femme chassée par son mari, qui vint demander l'aumône à l'ambassadeur. Elle s'étoit fait couper les cheveux, et alloit ainsi partout la tête nue et rasée. On nous dit que c'étoit un usage reçu parmi les femmes répudiées, n'importe pour quelle raison.

La ville d'Iédo est immense (1), et sa po-

(1) Iédo, qu'on prononce aussi *Ynedo*, est situé au 35e degré 32 min. de latitude nord, dans une plaine au fond d'une baie poissonneuse. Il est à remarquer que les Jésuites se sont insinués et même installés dans les principales villes du Japon, telles que Nagasaki, Arima, Facata, Cocoura, Nagatsou, Osakka, Sakaï, Fococou, Miaco, &c. &c. mais jamais à Iédo. Ils étoient parvenus à y former plus de cinquante maisons de leur ordre; les Franciscains en eurent trois à Nagasaki, Osakka et Fouchimi; les Dominicains trois à Nagasaki, Fougetzou, Figen; les Augustins trois à Nagasaki et à Ousouqui, au royaume de Boungo. Les Japonois ont fini par expulser tous ces moines, aussi

pulation répond à son étendue. Outre ses nombreux habitans, une multitude d'étrangers y abonde de tous les coins du royaume. Les maisons ont au plus deux étages; chaque famille a la sienne qui suffit pour plusieurs ménages. Le devant est occupé par des atteliers ou des boutiques, où l'on tend des espèces de bannes pour empêcher les passans de regarder et de distraire les ouvriers. Les marchands ne manquent pas d'étaler sur le devant de leurs boutiques des échantillons de leurs marchandises. Les principales rues, celles au moins par où nous passâmes, étoient fort larges et fort longues. Cette ville a deux gouverneurs comme Nagasaki, des bourgmestres et des commissaires (1) pour chaque rue.

Outre son palais dans la citadelle situé tout près de celui de l'empereur, chaque seigneur a un ou plusieurs hôtels en ville, où sa famille peut se refugier en cas d'in-

---

intrigans que fanatiques, et ils sont encore maîtres chez eux, malgré les tentatives et les manœuvres des convertisseurs et des marchands européens. On peut consulter, sur les progrès des Jésuites au Japon, la *Nouvelle Histoire du Japon*, où il est traité de la chrétienté, &c. par Pigneyra, *passim*. (*Note du Rédact.*)

(1) Des *ottona*.

cendie, ou dans toute autre circonstance désastreuse.

On voulut vendre ici à l'ambassadeur un petit meuble garni de plusieurs tiroirs, haut d'un quart d'aune et large d'une demie, en vieux lacque bien supérieur à celui qu'on fait aujourd'hui, tant pour le vernis que pour le fini des fleurs qui étoient bien relevées en bosses. Mais le prix étoit aussi bien différent, il nous parut même exhorbitant; on ne vouloit pas le donner à moins de soixante-dix kobangs ou quatre cent vingt rixdalles.

Les deux médecins de la cour, mes fidèles disciples, ne manquoient presque pas un seul jour de venir me voir. Leur assiduité aux leçons que je leur donnois avec un vrai plaisir, leur procura une foule de connoissances que n'ont pas les médecins japonois. Ils savoient déjà discerner les symptomes d'une foule de maladies, et les traiter d'après les mêmes procédés que nous suivons en Europe: ils commençoient à prévoir et même à prévenir les accidens. Ils soignèrent différentes personnes sous ma direction, et je leur indiquois les remèdes qu'ils devoient administrer. On vint un jour me consulter sur un malade du premier rang dans le

palais de l'empereur. Je demandai le sexe, l'âge du malade, et autres circonstances dont un médecin doit être instruit; et comme on s'obstina à ne répondre à aucune de mes questions, je crus d'abord ne devoir ordonner aucun remède.

Les grands seigneurs se montrent rarement à leurs vassaux, encore moins aux étrangers. Les personnes du sang impérial sont presque invisibles, et l'on ne sait le nom de l'empereur qu'après sa mort. Ainsi je ne pouvois jamais espérer de voir mon illustre malade; cependant le danger croissant de jour en jour, on m'avoit permis de lui adresser la parole, à condition que je ne le verrois pas, ni que je ne lui tâterois pas le pouls, mais que je me tiendrois dans un appartement voisin, et séparé de sa chambre à coucher par une portière de tapisserie et les rideaux fermés: tant de gênes auroient rendu ma présence parfaitement inutile. Je me déterminai donc à charger mes élèves qui se formoient de plus en plus, à me donner tous les renseignemens qu'ils pourroient obtenir, les remèdes furent bientôt administrés; et la malade, qui étoit probablement une princesse du sang, ne tarda pas à recouvrer la santé.

J'avois apporté de Hollande du mercure préparé pour les maladies vénériennes; mais les médecins qui ne savent pas administrer ce remède aussi sûr que dangereux, ne vouloient pas m'en prendre. Ils ont bien quelqu'idée de ses effets, relativement à la salivation qu'il excite, mais ils le croient pernicieux : j'entrepris de les désabuser. Je donnois donc aux médecins du pays et aux interprètes de petites doses de sublimé, en leur indiquant comment ils devoient le faire dissoudre dans l'eau et l'administrer mêlé avec quelques sirops. Ils firent prendre de cette solution à plusieurs malades avec beaucoup de précaution, et me rendoient journellement un compte bien exact des effets qu'il produisoit. Ils furent bientôt en état de se passer de mes instructions; la célérité des cures excita autant leur étonnement que leur reconnoissance, et ils paroissoient tout disposés à les attribuer à une puissance surnaturelle; mais je me gardai bien d'abuser de leur crédulité, et me félicitai d'avoir appris à cette nation le moyen de se délivrer d'un fléau dont elle éprouve les ravages autant qu'aucun autre peuple de la terre.

Les Japonois n'ont nulle idée de l'ana-

tomie ni de la circulation du sang. Pour tâter le pouls ils prennent successivement les deux mains du malade, ne sachant pas que les battemens sont égaux, puisque tout le sang part du cœur. Cette cérémonie seule dure un quart-d'heure. Les médecins se hasardent quelquefois à saigner, mais très-rarement et toujours en tremblant. Je tâchois de les enhardir et de les familiariser avec cette opération, qui est aussi simple que salutaire dans une foule de circonstances; enfin je me défis de mes lancettes à ressort et de quelques autres instrumens de chirurgie, en faveur de mes deux élèves favoris qui étoient en état de s'en servir.

Mes disciples me demandèrent de leur donner, avant mon départ, un certificat de leur exactitude à suivre mes leçons, et des progrès qu'ils avoient faits. Je me prêtai d'autant plus volontiers à leurs desirs, qu'il ne s'agissoit que d'attester la vérité, et de leur laisser une marque de ma reconnoissance et de mon amitié. Je leur délivrai donc ce certificat écrit en hollandois. Leur joie, en recevant ce précieux diplôme, ne peut mieux se comparer qu'à celle qui brille sur le front de nos jeunes médecins qui

viennent de recevoir le bonnet ou les lettres de docteur; et je n'étois pas moins satisfait qu'eux-mêmes d'avoir été utile à des hommes qui, pendant mon séjour, et même après mon départ, n'ont cessé de me donner des preuves de la plus sincère amitié, que l'éloignement même n'a pas refroidie; car plusieurs années après mon retour en Europe, j'ai entretenu une correspondance suivie avec eux, et plusieurs interprètes japonois de mes amis. Je leur ai envoyé quelques présens que je savois devoir leur être agréables, et j'ai reçu en échange des graines précieuses pour le jardin botanique d'Upsal, et différens morceaux d'histoire naturelle pour la collection de l'académie.

Notre départ fut irrévocablement fixé au 25 mai, parce que l'empereur civil (1) devoit se rendre le 30 du même mois (2) au fameux temple de Niko (3), à trente-six milles est d'Iédo, où l'on devoit célébrer une grande fête. Ce voyage, que l'on remettoit d'an-

---

(1) Le koubo.

(2) Le 13 *siguats.*

(3) Ou Nitquo, l'une des plus hautes montagnes du Japon, située dans la province de Couzouqui, à trois journées d'Iédo; elle est célèbre par un temple qui attire un grand nombre de pèlerins. *Note du Rédacteur.*

née en année depuis trois ans, avoit exigé les plus grands préparatifs.

Comme il n'y a nulle différence pour le costume entre les deux souverains, les grands et les simples particuliers, ils n'ont d'autre moyen de se faire distinguer dans les fêtes et dans les cérémonies, que par une suite nombreuse. Cette multitude d'officiers et de valets de tous les étages, exige des préparatifs immenses, quand leur maître entreprend seulement de découcher. Il fallut, pour le voyage de l'empereur, construire des maisons sur la route, et envoyer en avant des provisions de toute espèce : les officiers devoient être logés à la proximité de leurs maîtres, suivant l'importance de leurs fonctions, pour pouvoir se rendre exactement à leur poste.

En l'absence du souverain, le palais, ou plutôt la citadelle, devoit être confiée à la garde du prince de Mito, du gouverneur d'Iédo et de quelques sénateurs. Les ordres les plus précis avoient déjà été expédiés dans tout le pays pour surveiller les incendies, empêcher les émeutes, et prévenir tous les accidens capables de troubler la marche. On distribua entre les sénateurs, les princes du pays et les gens de la suite

de l'empereur, une somme de deux cent quatre-vingt mille kobangs, ou cent soixante mille rixdalles. Cet immense cortège, qui devoit mettre trois jours pour se rendre au temple de Niko, se reposa le quatrième. La fête étoit fixée au 17 siguats (1), et le lendemain l'on se mettoit en route pour revenir à la ville. En sortant d'Iédo le 25 mai, nous rencontrâmes déjà de nombreux détachemens envoyés en avant; ils se suivoient de très-près. A la veille du départ de sa majesté japonoise, chaque corps de troupe n'étoit pas à une demi-heure de marche l'un de l'autre; elles défilèrent ainsi jusqu'au lendemain cinq heures du matin. Alors l'empereur et le prince héréditaire se mirent en marche avec leur innombrable suite. Les interprètes nous assurèrent que outre les officiers et les valets, il s'y trouveroit beaucoup de vieillards, des mendians, des bourreaux, et des hommes avec des cercueils (2). Rien n'échappe au génie des prévoyans maréchaux-des-logis.

Le 25 mai, nous prîmes pour retourner à Nagasaki le même chemin par lequel

(1) 3 juillet 1776.
(2) Baljor.

nous étions venus, nous arrêtant pour nos repas et notre couchée à-peu-près dans les mêmes endroits et dans les mêmes auberges.

Le premier jour nous dînâmes à Kavasakki, et nous couchâmes à Totska.

Le lendemain avant de partir, nous achetâmes plusieurs petits cartons très-beaux, et remplis de charmantes coquilles artistement disposées sur du coton cardé et collées avec de la collle de riz pour les empêcher de s'entrechoquer. Les Hollandois les revendent avec avantage, ou bien en font cadeau à leurs amis d'Europe. J'en choisis un assez grand nombre de très-rares, et même inconnues, qui figurent maintenant dans le cabinet d'histoire naturelle de l'académie d'Upsal.

Nous dînâmes à Koyso, et nous couchâmes à Odovara. J'admirai sur la route un pin (1), dont les branches horizontales et immenses formoient un vaste berceau sous lequel on pouvoit se promener; elles s'étendoient à la distance de plus de vingt pas,

---

(1) *Pinus sylvestris.* C'est bien le *pinus sylvestris* du *Flora Japonica*, p. 274; mais est-ce celui de Linné, qui est si commun en Europe? Ce qu'on dit ici de son port suffit pour en faire douter. *Lam.*

et étoient soutenues par des poteaux. Aucun des sapins que j'avois vus jusqu'alors, n'étoit comparable à celui-ci.

Le 27, nous passâmes la montagne de Fakonié, où nous retrouvâmes encore nos jeunes importunes, dont le maintien nous avoit paru si modeste. Après avoir dîné dans le village de Fakonié, nous prîmes et payâmes les marchandises que nous avions commandées à notre premier passage (1), et nous allâmes coucher sur le revers de la montagne de Misima.

Les habitans pendent à l'extérieur de leurs maisons des paquets d'angrec moniliforme (2), plante parasite et errante qui ne fixe pas ses racines en terre. Elle peut subsister sans eau et sans aucune espèce de nourriture ; elle croît et fleurit ainsi pendant plusieurs années. Ils cultivoient aussi par amusement l'acrostique hastée (3) dans des pots. Cette plante réussit difficilement en Europe.

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 103.

(2) *Epidendium nicnile.* Plante de la famille des orchides.

(3) *Acrostichum bastotum.* Nouvelle espèce d'acrostique, figurée dans la *Flora Japonica*, page 331,

Le 28, dîné à Iosivara, couché à Kambara. Cette fois-ci je considérai plus attentivement la haute montagne de Fousi, qui sembloit d'un côté s'étendre fort loin en pente par le bas. La cime étoit très-élevée, et brilloit par sa blancheur à travers les nuages dont elle étoit environnée.

Le 29, nous fîmes environ sept milles jusqu'à Soutsio. Le lendemain nous couchâmes à Smada, et le 31 il fallut nous arrêter à Nissaka, et y rester trois jours, à cause de l'affluence des voyageurs, et sur-tout des seigneurs de province qui s'y trouvèrent.

Nous achetâmes, à Foutchou, des corbeilles de différentes grandeurs, et des armoires à tiroirs en joncs finement tressés : les habitans de ces cantons excellent dans ces bagatelles.

Comme nous revînmes d'Iédo dans la saison des pluies (1), les cousins (2) nous

---

tab. 34. C'est une plante de la famille des fougères. *Lam.*

(1) C'est ce qu'on appelle, dans l'Inde, la mousson pluvieuse; elle commence au mois de mai, et finit en septembre. Voyez *an Indostany vocabulary*, &c. *London*, 1789, p. 601. *Note du Rédacteur.*

(2) *Culex irritans.* Espèce de cousin non décrite.

tourmentèrent souvent, sur-tout pendant la nuit ; ils nous empêchoient même de dormir. Nous eûmes recours au moyen que les naturels emploient pour se préserver de ces insectes ; ce sont des rideaux très-amples, d'une étoffe verte et assez claire pour laisser circuler l'air ; on les attache au plancher, et on en enveloppe son lit, en ne laissant qu'une seule ouverture par le bas. On emporte aisément ces rideaux avec soi.

Après nous être reposés plus long-tems que nous n'aurions voulu, nous nous remîmes en marche le 4 juin, et ce jour-là nous ne pûmes faire que deux milles jusqu'à Kakigava.

Les jours suivans jusqu'au 11 du même mois, nous suivîmes exactement notre précédent itinéraire. Nous dînâmes à Mitske, Array, Okasakki, Isiakousi, Minakouts et Isiba : nous couchâmes à Fammamats, Iosida, Tchiriou, Kvana, Seki, Kousats et Miaco.

Nous rencontrâmes des mendians sur la route d'Iédo à Miaco ; ils étoient presque tous blessés au pied ; ce qui m'étonna d'autant plus, qu'il est rare de voir un Japonois mal fait ou estropié.

On trouve encore dans cette province

beaucoup d'yeux rouges et chassieux, surtout parmi le peuple, les vieillards et les enfans; j'attribuai cette infirmité au charbon dont on fait usage dans l'intérieur des maisons, et aux cruches d'urines placées devant chaque porte.

Le 12 juin, le maréchal-des-logis de la cour, ou, comme on le nomme ici, le grand juge (1), nous donna audience, ainsi que les deux gouverneurs de la ville, qui nous firent la même réception que les Grands d'Iédo. Ce grand maréchal (2) nous donna en échange des présens que nous lui offrîmes, cinq grandes robes; et chacun des gouverneurs une somme en argent à l'ambassadeur seulement, à-peu-près de la valeur de vingt-une rixdalles. Cette somme étoit, comme tous les présens de cette espèce, enveloppée à la manière du pays dans du papier du Japon, et formoit un paquet oblong, collé aux deux extrémités; on écrit sur les deux côtés la note du contenu. La plupart de ces paquets qui renferment des sommes plus ou moins fortes, ont été faits par le directeur même de la monnoie, qui inscrit

(1) Du Daïri, ou empereur ecclésiastique. *Rédact.*

(2) *Groot rechter* en hollandois. *Rédacteur.*

le montant sur l'enveloppe; ils passent souvent par plusieurs mains, et il est responsable du contenu quand on les ouvre.

L'après-midi je reçus une visite du médecin du Daïri. C'étoit un homme entre les deux âges; il se nommoit *Oguino-Saffiogue-Ie-no-sa-kon; Oguino* est son nom de famille, *Ie-no-sa-kon* son surnom, et *Saffiogue*, un titre d'honneur que lui a conféré le Daïri. Il apporta plusieurs plantes, pour la plupart nouvellement cueillies, et dont il desiroit connoître les vertus. Il me demanda aussi des avis sur diverses maladies. Comme nous nous servions d'interprètes pour notre conversation, ce médecin fut très-surpris lorsqu'il me vit écrire le nom d'une plante en caractères japonois, pour le lui donner plus exactement.

Les Hollandois voyagent avec beaucoup plus de liberté en revenant de la cour qu'en y allant. C'est pourquoi nous eûmes la permission de visiter les plus beaux temples de Miaco et les mieux situés. Ils sont ordinairement bâtis sur le penchant des montagnes voisines des villes, et conséquemment dans la plus heureuse position pour la perspective. Quelques-uns ont des viviers dans lesquels les moines nourrissent des

tortues noires (1) pour leur amusement; le plus beau et le plus digne de fixer l'attention des curieux à Miaco, est le temple de *Daïbout.* Il est soutenu par quatre-vingt-seize colonnes avec des vestibules très élevés, mais en même tems très-étroits. L'édifice semble avoir deux étages qui rentrent l'un dans l'autre avec un double toit, dont le supérieur est soutenu par des piliers peints, et qui ont plus d'une brasse de circonférence. L'intérieur du temple est pavé en carreaux de marbre blanc, ce que je n'avois encore vu dans aucun édifice public ou particulier du Japon. L'unique défaut de celui-ci, étoit de n'être pas suffisamment éclairé à raison de son immensité.

La statue de *Daïbout* est au milieu : elle me parut également propre à inspirer de l'effroi et du respect par sà grandeur vraiment colossale; les épaules touchent les deux piliers entre lesquels elle est placée, et peuvent avoir quinze ou seize aunes suédoises de largeur ; néanmoins elle m'a paru assez bien proportionnée, et les interprètes m'assurèrent que six hommes pouvoient s'asseoir commodément à la manière japonoise sur

(1) *Testudo Japonica.*

la paume de sa main : cette statue est assise elle-même comme les statues indiennes, les jambes croisées sur un piédestal haut d'une brasse ; elle a de longues oreilles, les cheveux crépus et longs, le corps couvert d'une draperie, la main droite élevée, la gauche placée sur l'estomac. Cette idole, aussi-bien que ses adorateurs, tirent leur origine de l'Inde. Ils sont venus au Japon par la Chine ou par Siam, dans le tems où tous les marchands étrangers avoient un libre accès dans ce royaume, et pouvoient y venir trafiquer avec leurs propres bâtimens (1).

---

(1) Miaco, dit le jésuite Pigneyra, est la ville où le diable a le plus de pouvoir, et où l'idolatrie est plus en règne. Le Daïri est lui-même le chef de ses bonzes et de ses temples. Il y en a bien dans Miaco plus de cinq cents en tout, sans compter une infinité de petites chapelles de camis dispersées à l'entour de ces temples. Cette ville renferme une des six grandes universités du Japon, dont quatre sont situées aux environs de la ville ; on comptoit dans chaque université plus de trois mille cinq cents étudians, vers 1540. Les Jésuites ont eu long-tems une maison à Miaco. Selon un missionnaire, cette ville est à quatre-vingt-dix milles ou deux cent soixante-dix lieues d'Italie de Nagasaki; et selon un autre, à six cents milles. Voyez *De rebus Japonicis, Indicis, Peruanis*, &c. p. 116 et 330, *Rerum à societate Jesus in oriente gestar*, 1568, p. 65;

Je n'étois pas encore revenu de l'étonnement que m'avoit causé la vue de ce colosse, quand nous entrâmes dans un autre temple qui ne le cédoit pas au précédent en grandeur ni en magnificence. Sa prodigieuse longueur sembloit compenser ce qui lui manquoit en largeur et en hauteur. Il étoit consacré à *Quanvon :* sa statue, à trente-six mains, étoit environnée de celles des innombrables dieux et esprits qui lui sont subordonnés. Auprès de lui on voyoit six héros d'une taille gigantesque, mais moins grands que l'idole. Ils sembloient avoir une place particulière. Les autres statues étoient disposées sur douze lignes que l'on distinguoit bien aisément par la différence de leur taille. Celles qui remplissoient les deux lignes intérieures les plus voisines du dieu étoient dorées, et avoient chacune vingt mains; derrière celles-ci on en voyoit d'autres de grandeur ordinaire et debout, et celles des derniers rangs étoient plus grandes que les premières. Chacune d'elles en portoit de plus petites sur la main et sur la tête, de manière qu'il me fut impossible de lés comp-

---

Nouvelle Histoire du Japon, par Pigneyra, p. 39, 40, &c. *Note du Rédacteur.*

ter : on me dit qu'il y en avoit trente-trois mille trois cent trente-trois (1).

Mais il est tems de sortir de ces monumens trop durables de la stupidité humaine. Reprenons notre route pour admirer les productions de la nature. Le 13 juin nous dînâmes à Fousimi.

Un peu après le coucher du soleil, nous prîmes de petits bateaux pour descendre la rivière jusqu'à Osakka, où nous arrivâmes le lendemain matin après une navigation nocturne des plus agréables.

Nous passâmes à Osakka deux journées extrêmement agréables; nous ne nous étions pas encore autant amusés dans tout notre voyage. Nous parcourûmes la ville en norimon : nous assistâmes à des comédies et des danses, et nous vîmes la plus grande partie des nombreuses curiosités que renferme cette ville. J'examinai sur-tout avec une attention particulière des plantes très-artistement disposées dans un jardin, des collections d'oiseaux du pays, et une fonderie de cuivre où l'on coule ce métal en petites barres.

---

(1) Ce nombre mystique de trois multiplié par trois, se retrouve dans les principales religions anciennes de l'Asie. Voyez le chapitre *de la Religion*. Rédacteur.

Je me promenai dans la rue des oiseaux, où l'on en voit en effet une grande quantité : ils ont été apportés de tous les coins du royaume. On expose les uns en vente, et l'on montre les autres pour de l'argent.

Il y a aussi dans cette ville un jardin botanique bien soigné, mais sans orangerie ; on y cultive tous les arbres, les arbustes et les plantes qui croissent dans l'étendue du royaume.

Comme les gardiens ont la permission d'en vendre, je dépensai tout l'argent dont je pouvois alors disposer, pour me procurer des plantes et des arbustes empotés ; tels que des érables (1), dont l'exportation hors du royaume est sévèrement défendue ; une espèce de palmier semblable au sagou (2), et auquel les Japonois attachent un grand prix, à cause de sa moëlle nourrissante. Ils ne savent pas que le même arbre croît en Chine. Je transplantai tous ces individus dans une grande caisse que l'on relia avec des cercles et de la ficelle pour éviter tout accident. Cette caisse fut embarquée pour Nagasaki. Je la joignis à une

---

(1) Sur-tout les plus belles espèces du pays.

(2) *Cycas revoluta.*

autre que j'avois faite à la factorerie hollandoise. Je les envoyai ensuite à Batavia, d'où on les expédia pour le jardin botanique d'Amsterdam.

Nous visitâmes tous les temples (1), et

(1) Il existe à Osakka un temple dédié à *Daïbout*, qui ne le cède guère à celui que la même divinité a dans la ville de Miaco. Il fut construit vers 1614 de l'ère vulgaire, par Fendeyori, fils du Taïcosama, souverain ecclésiastique du Japon. Cet édifice, selon *Pigneyra*, coûta plus de trois millions, et renferme plus de mille statues d'idoles colossales, sans compter les petites. On devoit en faire la dédicace dans la huitième lune, c'est-à-dire, à la fin de septembre 1614. Trois mille bonzes s'étoient réunis pour assister à cette fête solemnelle; mais le tuteur de ce jeune prince voulant le supplanter, lui chercha querelle au sujet d'une inscription placée sur la principale cloche du temple de *Daïbout*, et vint interrompre la fête en mettant le siège devant Osakka. Cette guerre finit par la mort de Fendeyori, et le vainqueur fonda la dynastie des rois civils, qui occupent encore le trône du Japon. Les Jésuites avoient une maison dans cette ville. Le 4 septembre 1596, elle fut presque entièrement renversée de fond en comble par des tremblemens de terre, qui commencèrent à minuit et se succédèrent avec une violence et une rapidité inconcevables pendant le reste de la nuit. Au bruit effroyable que l'on entendoit sous ses pieds, dit un missionnaire, on eût cru que les puissances infernales en venoient aux mains. Les superbes édifices construits

les deux gouverneurs de la ville nous donnèrent audience.

On nous fit la galanterie de fondre du cuivre en notre présence, à la vérité après que j'eus vivement insisté auprès de notre chef et des officiers qui nous conduisoient. Les procédés de cette fonte sont beaucoup plus simples que je ne l'avois imaginé. La fonderie peut avoir dix à douze aunes suédoises de large ; une niche semblable à une cheminée, s'élève contre une des murailles : dans le fond de cette niche et au niveau du plancher, est un foyer dans lequel on avoit déjà fondu de ce métal avant

---

par les ordres de Taïco, furent renversés. On regretta sur-tout une tour d'une construction et d'une élégance surprenantes, sur laquelle étoit gravée cette inscription : *ecouquinimo iagoura* (tour où l'on observe la lune). Cette tour, à sept étages, venoit d'être terminée ; on se proposoit d'y faire monter des ambassadeurs chinois ; ils auroient vu, du sommet, cent quatre-vingt mille hommes, cavaliers et fantassins, manœuvrer dans la plaine. Les greniers d'abondance, remplis de toutes sortes de comestibles, furent également renversés. Voyez la *Nouvelle Histoire du Japon*, composée en espagnol par le P. Louis Pigneyra, p. 658, *Histor. relatio de legatione regis Cinens.* p. 854 et 360 du t. II du recueil intitulé, *De rebus Japonicis, Indicis et Peruanis.* (*Note du Rédacteur.*)

notre arrivée, avec des soufflets à la main. Dans une portion du fond de cette même salle, on avoit supprimé le plancher pour y creuser un trou oblong d'une demi-aune de profondeur, lequel contenoit dix barres de fer quarrées, posées à un doigt l'une de l'autre et sur un de leurs angles, de manière qu'elles présentoient un autre angle en dehors, et non pas un de leurs côtés plats. On étendit sur ces barres une toile à voile, que l'on arrêta sous les barres par leur propre poids; on couvrit ensuite cette toile d'eau à la hauteur de deux pouces, et l'on versa, avec des cuillers de fer, le métal dans ces espèces de moules hydrauliques. Chaque jet produisoit dix à onze barres longues d'un quart d'aune; on s'empressoit de les retirer pour en couler d'autres, et l'on renouvelloit l'eau de tems en tems.

Nous ignorions jusqu'à présent en Europe que les Japonois coulent leur cuivre dans l'eau, à-peu-près de la même manière que nous autres Suédois coulons dans l'eau du plomb fondu sur la tête des petits enfans malades. C'est à ce procédé qu'il faut attribuer la belle couleur brillante du cuivre du Japon. Graces aux bons offices de quelques interprètes de mes amis, j'eus

le bonheur d'obtenir une caisse qui renfermoit du cuivre dans différens états, depuis la pyrite (1) jusqu'au dernier degré de raffinement, des restes de fonte et du minerai brut du même métal avec sa terre, enfin le résidu de la première et de la seconde fonte.

Cette caisse est déposée dans le cabinet minéralogique de l'académie d'Upsal; j'ai eu la satisfaction de voir qu'elle a fixé l'attention de mon ancien maître et respectable ami le professeur Bergman; ce savant a paru charmé d'apprendre la manière de fondre le cuivre dans l'eau, que je lui détaillai comme on vient de la lire.

On nous montra ensuite beaucoup de cuivre fondu en barres, comme on le vend aux Hollandois (2), et en gâteaux ronds

(1) *Matrix.*

(2) Voyez ci-dessus, p. 13 et suivantes. Le cuivre du Japon renferme beaucoup d'or, et les naturels ont appris, depuis quelque tems, des Européens sans doute, l'art d'extraire cet or; ce qui chagrine beaucoup les Brahmanes de la côte de Coromandel, qui ne croyoient pas déroger à la dignité de leur caste sacrée, en s'occupant du départ de ces métaux. Au reste, tous les détails que nous donne ici notre voyageur sur la fonte du cuivre, sont d'autant plus précieux, qu'on ne

ou quarrés, plus ou moins grands, selon l'usage auquel on le destine, soit pour faire des chauderons, des casseroles et autres ustensiles de ménage.

Je remarquai ici une distinction entre les valets d'auberge; les petits garçons se nomment *kodom*, les grands domestiques, *todokos*. Tous les domestiques portent sur leurs habits la marque ou les armes de leur maître, qui sont aussi empreintes sur tout son mobilier. Cet usage, généralement répandu dans tout le Japon, prévient les vols, car chacun reconnoît aisément ce qui lui appartient, et les larrons ne tardent pas à être découverts.

Le 15 juin nous partîmes pour Fiogo, c'est-à-dire, que nous nous disposâmes à faire la traversée. Nous montâmes le bâtiment destiné à nous conduire à Simonoseki. Ce voyage-ci fut heureux et court, car peu de jours après nous être embarqués, nous abordâmes à Fiogo, d'où nous allâmes à Kokoura, et le jour même de la mi-été

---

trouve rien de semblable dans Kœmpfer, ni dans Charlevoix, ni dans les différens recueils de lettres latines des missionnaires au Japon, que j'ai compulsées avec la plus grande attention. *Note du Rédacteur.*

au matin, nous partîmes directement pour Nagasaki, en suivant bien exactement le même itinéraire qu'à notre premier passage.

Nos porteurs de norimons reçurent à Fiogo une rixdalle et cinq mas, que nous leur donnâmes pour leurs peines, et nous payâmes, selon l'usage, sept mas et cinq konderyns à notre hôtesse de Famits-loge, pour nous avoir régalé de sakki.

Avant notre arrivée à Nagasaki, nos malles furent scellées pour pouvoir les déposer dans les magasins de la Compagnie sans être visitées, car tout le reste de notre bagage fut soumis aussi-bien que nous-mêmes à cette incommode cérémonie. Je voulois cependant passer une foule d'objets défendus, tels que des monnoies rares, des cartes géographiques, &c. et j'aurois été désespéré de compromettre qui que ce fût; c'est pourquoi je fourrai mes cartes géographiques parmi d'autres papiers; j'enveloppai mes grosses pièces de monnoie avec des emplâtres, et je cachai les plus petites dans des souliers.

Enfin nous arrivâmes sains et saufs à la factorerie de Nagasaki, le 25 juin; nos amis nous reçurent avec les plus vives démons-

trations de joie: ils nous attendoient avec impatience. Comme notre voyage avoit été plus long que de coutume, ils n'étoient pas sans inquiétude sur notre compte.

En renvoyant nos domestiques, nous donnâmes à chacun d'eux un thaël et cinq mas.

CHAPITRE IX.

POSITION et climat du Japon. — Observations météorologiques.

LE Japon est situé à l'extrémité orientale de l'Asie (1). Trois grandes îles et plusieurs petites composent ce royaume, qui s'étend depuis le 30e degré de latitude-nord jus-

(1) Le Japon, dit un ancien missionnaire, est situé presque sous le même climat que l'Italie et l'Espagne; sa longueur est d'environ mille quatre-vingts milles, et sa largeur de neuf cents milles; il est à trois mille neuf cents milles de Goa, la capitale des établissemens portugais dans l'Inde, et à six mille lieues du Portugal. On y fait deux récoltes par an, l'une de froment, dans le mois de mai, et l'autre de riz, dans le mois de septembre. La température de l'air, en été, est la même que dans l'Inde; il se divise en soixante-six royaumes ou principautés, &c. Vid. *De rebus Japonicis, Indicis, &c. Epistolæ*, t. II, p. 6. *Note du Rédacteur.*

qu'au

qu'au 41e, et depuis le 143e jusqu'au 161e de longitude de l'île de Ténériffe. Il est conséquemment de quelques degrés plus oriental que la Suède. Il y a même huit heures de différence entre ces deux pays pour le lever du soleil, de manière qu'il est midi à Iédo quand il n'est encore que quatre heures du matin à Stockholm.

Les Européens nomment cet état Japan ou Japon, les Chinois *Sippon* ou *Je-puen* (1), et les naturels *Nipon* ou *Nifon*.

---

(1) Je crois qu'il vaut mieux lire *ge-pen*, deux lettres chinoises, qu'on peut rendre en français par *lieu propre du jour* ou *du soleil*, parce qu'il est situé, relativement à la Chine, dans une contrée où le soleil semble sortir de l'Océan pour éclairer le reste de la terre. Le plus ancien nom connu que les Chinois aient donné à ces îles, est *yang-kou* (magasin du soleil); ils les ont ensuite appellés *nou-koue* (royaume des esclaves). Cette dénomination étant injurieuse pour ceux à qui ils la donnoient, ils se déterminèrent à la changer en celle de *ge-pen*. — *Nipon* ou *nifon* est une altération de ce mot, et signifie, en japonois, *fondement*, origine du soleil, de *ni* (feu, soleil), *pon* (base, fondement); les naturels le nomment encore *ten-ka* (sous le ciel), comme si leur pays étoit unique sous le ciel....

Selon les géographes chinois, « le *ge-pen* proprement dit est formé de trois îles principales, qui » se subdivisent en cinq *ki*, et ces cinq *ki* en sept

Ces îles ne sont connues que depuis quelques siècles. On croit que c'est le même

---

» *tao*. Le *ki* est une espèce de terrain qui contient » mille *ly* en quarré ; le *tao* forme une généralité d'où » dépendent plusieurs villes. Les sept *tao* du *ge-pen* » contiennent cent quinze villes, comparables, pour la » force, aux *tcheou* ou villes du second ordre en Chine, » et sept cent quatre-vingt-sept *kiuns* ou villes du dernier » ordre. Les plus petites villes contiennent au moins » mille familles, et les plus grandes environ vingt » mille.

» Le nombre des royaumes compris sous le nom » de *ge-pen*, a beaucoup varié. Il a été un tems où » il s'est monté à plus de cent ». *Note tirée de l'Introduction à l'Histoire des Peuples qui ont été ou qui sont actuellement tributaires de la Chine*, ouvrage composé par ordre de l'empereur *Kang-hi*, traduit par *Amiot*. Ce précieux manuscrit historique forme deux cahiers petit *in-folio*, d'environ cent cinquante pages chacun pour le texte, et trois autres cahiers, de même format, contenant des modèles de l'écriture des nations décrites, dans les deux premiers. Il a été envoyé par le savant traducteur à la bibliothèque nationale.

Les liaisons connues des Japonois avec les Chinois datent de l'an 247 avant l'ère vulgaire, selon les historiens chinois, et de l'an 209, selon Kœmpfer. A cette époque, un savant médecin, qui vouloit se soustraire aux persécutions d'un tyran de la Chine, feignit d'aller chercher pour lui le breuvage de l'im-

pays dont Marc Paul le Vénitien a entendu parler en Chine sous le nom de *Zipangri*.

---

mortalité, et se rendit au Japon, où il porta la civilisation, les arts et les sciences utiles à la vie. Sa mémoire est encore chère aux habitans de ces îles. Vers l'an 57 de l'ère vulgaire, des Japonois allèrent en Chine et en rapportèrent une foule de connoissances précieuses; ainsi on ne peut pas révoquer en doute l'origine de leur civilisation.

Les historiens ne sont pas aussi parfaitement d'accord sur l'origine des habitans même : sans vouloir remonter à la construction de la tour de Babel, comme fait Kœmpfer, je m'honore de partager l'opinion du célèbre auteur de l'*Esprit des Loix*, et je les regarde comme descendans des Tatars, aussi-bien que les Chinois, les Indiens et les Egyptiens : je ne crois pas même trop contredire en cela certains historiens chinois, qui prétendent que les Japonois sont une colonie de leur nation. L'émigration qui eut lieu sous l'empereur *Ou-y*, en 1195 avant l'ère vulgaire, est favorable à leurs prétentions. Le *Toug-kien-kang-mou* dit que les peuples orientaux de la Chine, fatigués de la tyrannie de *Ou-y*, s'embarquèrent en grand nombre, hommes, femmes et enfans, et allèrent chercher des établissemens dans les îles voisines, où ils fondèrent des colonies. Ainsi d'après ce texte, quoiqu'en dise le savant Deshauteraies, la supposition du P. Couplet, qui croit que ces émigrés ont pu peupler les îles du Japon, est d'autant moins déraisonnable, qu'il ne nous reste aucuns monumens historiques des relations directes des

Les Portugais sont les premiers Européens qui en aient fait la découverte. Trois né-

Japonois avec les Tatars. Au reste, on ne peut méconnoître le caractère tatar sur la physionomie de ces deux nations, et cet ectypo vaut bien les témoignages les plus authentiques des historiens : en outre, il importe peu que l'une soit un démembrement de l'autre, ou que toutes deux descendent immédiatement de la mère souche, pourvu que cette souche soit connue; et nous croyons l'avoir découverte sur le plateau de la Tatarie, qui est véritablement l'*officina generis humani*. Voyez *Tabula chronolog. monarch. Sinic.* p. 9; *Histoire générale de la Chine, &c.* par le P. Mailla, t. I, p. 228; *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts, &c. des Chinois*, t. II, p. 497, et l'*Esprit des Loix*, t. III, p. 166.

Les géographes arabes et persans n'ont qu'une idée très-confuse des îles situées à l'orient et dans la mer de la Chine, et il est à-peu-près impossible de reconnoître celles qu'ils veulent désigner sous les noms de Senf, de Komar et de *Sila* ou *Sili*. Suivant la description qu'ils en donnent, ces dernières répondroient assez bien à celles du Japon. « Sili ou Sila est situé, dit » Aboulfedhâ, vers l'extrémité orientale de la Chine » supérieure. On y va rarement : elles sont parmi les » îles de la mer orientale, comme les îles Fortunées » (Canary), et les îles des Filles immortelles dans » l'Océan occidental, avec cette différence que les » premières sont habitées, cultivées et très-fertiles, » et les occidentales, désertes et incultes ». Voyez *Aboulfedhâ, XVe table de la Chine.*

gocians portugais, nommés Antonio de Mota, Francisco Zeimato, Antonio Peixota,

---

A'bdolmohal, cité par d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*, p. 810, au mot *Sila*) dit que « Sila ou Sili est » le nom d'une des îles de l'Océan oriental située » aux extrémités de la Chine, entre la ligne équi- » noxiale et le premier climat ».

Bakouy parle, dans son premier Climat, de Chylâ, ville à l'extrémité de la Chine, située dans un endroit si sain, « que ses habitans n'ont jamais de mala- » dies ». *Chylâ* est le même mot que *Sylâ*, en supprimant les trois points diacritiques du *chyn*, ajoutés par le copiste ou par l'auteur lui-même, qui n'écrivoit ceci que d'après des notions très-incertaines.

L'*Edrissy*, connu parmi les savans sous le nom de géographe Nubien, parle, ch. X du premier Climat, page 38 de la traduction latine des *Maronites*, des îles *Saïla*, qui sont nombreuses et voisines les unes des autres. « Il s'y trouve une ville que les voyageurs ne » veulent plus quitter quand ils y ont séjourné, tant » le pays est fertile et abondant en commodités de la » vie : l'or y est si commun, que les habitans font des » chaînes de ce métal à leurs chiens, et des colliers » à leurs singes ».

Le lecteur sent combien toutes ces indications sont vagues et inexactes. Il sera un peu moins mécontent, tout en se plaignant de leur laconisme, de deux marchands arabes qui commerçoient dans toutes ces mers vers 230 de l'hégire (960 de l'ère vulgaire); ils parlent de certaines îles nommées *Sila*, qui sont probablement les mêmes

montés sur un jonque ou grand bâtiment chinois, qui cingloit de Siam vers la Chine,

---

que celles-ci : on va en juger par leur texte même. « Au-delà du continent de la Chine.... du côté de la » mer, on trouve les îles *Silâ*, habitées par des peuples » blancs, qui envoient des présens à l'empereur de la » Chine. Ils sont persuadés que s'ils ne lui envoyoient » pas des présens, la pluie du ciel ne tomberoit pas dans » le pays. Personne des nôtres n'est allé jusque-là pour » pouvoir nous en apporter des nouvelles : ils ont des » faucons blancs ». *Ancienne relation des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans*, traduite de l'arabe par Renaudot, p. 48, et p. 60 du texte arabe, intitulé, *Selcelet âl-tewârykh oué âl-bilâd oué âlbouhhour oué al-néou'a él-ismâk oué fyhi i'lm âl felek* (Chaînes des histoires des villes, des mers, des différentes espèces de poissons, avec un Traité de la sphère), manuscrit arabe, *in*-4°, n°. 597 de la bibliothèque nationale.

Le géographe *Turk* (Hhadjy-Khalfah), dont le volumineux ouvrage a mérité les honneurs de l'impression à Constantinople, n'a fait que copier quelques-uns des auteurs que je viens de citer.

Les auteurs Grecs et Latins, ceux au moins qui nous restent, ne parlent pas du Japon. Quelques écrivains européens ont cru le reconnoître dans la χρυσῆ, *chryse* ou *aurea Chersonesus ;* mais c'est un de ces problêmes géographiques que l'on ne résoudra jamais. Il est incontestable que les anciens connoissoient les contrées situées au-delà du Gange, et ils avoient

furent jettés par une bourasque sur les côtes du Japon. A leur retour à la Chine, et d'après la relation qu'ils firent de ce qu'ils avoient vu, des Portugais, accompagnés de missionnaires, s'embarquèrent pour ces parages. On n'est pas d'accord sur l'époque de cette importante découverte; les

---

une foule d'objets d'arts et de luxe, qui nous prouvent leurs relations avec les habitans des extrémités septentrionales et orientales de l'Asie. Cependant, parmi le petit nombre de leurs ouvrages échappés à la fureur des barbares, nous ne trouvons rien de positif sur la Chine ni sur le Japon. M. Thunberg observe très-bien que Marc Paul le Vénitien, qui a passé plusieurs années à la cour de Koblaï-Khân, vers 1280, est le premier Européen qui ait parlé de ce royaume. Il prononçoit la première syllabe du nom à la manière vénitienne, et les Tatars, de qui il l'avoit appris, y avoient ajouté une terminaison conforme à l'esprit de leur idiôme.

Depuis Marc Paul jusqu'en 154... on n'entendit plus parler de ces îles en Europe, et l'on ne concevoit rien aux détails donnés par ce voyageur sur le Zipangri. Il faut convenir que jusqu'à la publication de l'ouvrage de Kœmpfer, nous n'avions d'autres relations du Japon que celles des missionnaires. Malgré les impostures absurdes qu'elles renferment, il est possible de tirer parti, sur-tout de leurs nombreuses *Epistolæ annuæ*, comme on peut le voir par les notes qu'elles m'ont fournies. *Note du Rédacteur.*

uns la font remonter à 1535, d'autres la fixent à 1542, quelques-uns à 1548, et même plus tard (1).

Ces îles n'offrent que des montagnes, des collines et des vallées; les plaines y sont rares et peu étendues; des montagnes et des rochers escarpés hérissent les côtes baignées par une mer orageuse et toujours agitée. Tous ces parages sont peu connus des Européens, et ce n'est même qu'en tremblant qu'ils se hasardent dans ceux que les navigateurs fréquentent. Ils ne trouvent, de tous côtés, que bas-fonds, sable et mauvais encrage. Autrefois les Portugais et les Hollandois mouilloient à Firando; mais ce port est maintenant fermé comme tous les autres, excepté celui de Nagasaki (2).

---

(1) En lisant attentivement le voyage de Pinto, je crois découvrir qu'il n'aborda au Japon qu'en 1545, et non pas en 1542, comme le prétend le P. Charlevoix, d'après qui j'avois fait la note de la page 7. Dans le cas où ce voyageur auroit bien observé la chronologie des événemens, la priorité appartiendroit, sans difficulté, aux trois négocians portugais qui abordèrent dans ce royaume en 1542. Voyez la note citée ci-dessus, et les *Voyages adventureux de Fernand Mindez Pinto*, p. 628 et suiv. *Note du Rédacteur.*

(2) Voyez ci-dessus, p. 9. Ils furent expulsés de

Nous avons déjà vu que dans la rade d'Iédo l'eau étoit si basse, que les petits bateaux approchent difficilement du rivage; les gros bâtimens sont obligés de s'arrêter à une grande distance. Un vaisseau Européen ne pourroit pas approcher du rivage de plus de cinq milles.

Parmi les plus hautes montagnes du Japon, on cite celle de Fousi (1), dont la cime perce les nuages : on l'apperçoit à la distance de plusieurs milles.

La plus grande partie des montagnes est couverte de bois; on cultive celles qui ne sont pas trop escarpées.

La qualité du terroir des vallées et des plaines varie ; mais généralement le sol est composé de terre grasse ou de sable, quelquefois de l'un et de l'autre mêlés ensemble ; il est au total assez bon. La culture, les engrais, la pluie et la chaleur contribuent infiniment à sa fertilité.

La chaleur, en été, est extrêmement vive, et ne seroit pas même supportable, si le vent de la mer ne procuroit de la fraî-

---

Firando en 1640, et on démolit tous les édifices construits par les Chrétiens. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez ci-dessus, p. 145.

cheur. Il en est de même du froid ; quand les vents nord et nord-est soufflent en hiver, ils semblent donner au froid une nouvelle activité, et le font même paroître plus piquant qu'il ne l'est réellement, car au milieu de certaines bouffées de vent, on croit sentir des traits de glace qui pénètrent dans le corps.

Le tems est continuellement variable, et il pleut presque toute l'année, sur-tout vers la mi-été, dans les mois nommés, à cause de cela, *mois pluvieux* (1). L'on a attribué à ces pluies abondantes la fertilité et la grande population de ce royaume. On entend souvent gronder le tonnerre ; les ouragans et les tremblemens de terre sont assez fréquens.

On aura une juste idée du climat du Japon, en jettant un coup-d'œil sur mes observations météorologiques, dont j'ai dressé un tableau qu'on trouvera ci-après. Comme c'est jusqu'à présent les seules observations de ce genre faites au Japon, je les donne dans tous leurs détails ; elles ont été faites en grande partie dans les cantons méridionaux, d'abord dans l'île de Desima, près de

(1) *Satsouki.*

Nagasaki, pendant notre voyage à la cour d'Iédo, et dans cette ville même. Je me suis servi du thermomètre de Fahrenheit, qui est divisé en cent douze degrés, avec un verre double et du vif argent, qui, comme on sait, marque le plus léger changement de température. Il étoit toujours attaché en dehors de nos fenêtres, en plein air, du côté du nord. Le point de congélation est au 32e degré.

La plus grande chaleur, à Nagasaki, a été de 98 degrés au mois d'août, et le plus grand froid de 35 degrés, dans les matinées du mois de janvier. Le froid vint, cette année-ci, plus tard que de coutume, et dura moins long-tems; nous allumâmes aussi plus tard le feu de nos cheminées.

Quoique je n'eusse pas de baromètre, voici cependant les observations que j'ai pu faire.

1°. Les vents E. N. et N.-E. sont très-froids, les vents S. O. et S.-O. plus chauds; ces derniers viennent du côté de la mer. Quand il pleut, le tems ne tarde pas à s'adoucir.

2°. En été, le vent S. qui est très-frais,

souffle presque toujours avant midi à Nagasaki, celui d'E. règne durant la nuit et le matin.

3°. Le soir, quand le brouillard tombe et que les nuages s'assemblent, il ne manque guère de pleuvoir pendant la nuit; mais quand le tems se lève vers l'aurore, il fait beau pendant toute la journée.

4°. Si le ciel, en hiver, se couvre du côté de l'E. et du S., c'est signe de pluie et de vent; mais quand il s'éclaircit du côté de l'O. et du N., le tems se met au beau.

5°. En décembre et en janvier nous vîmes à Desima voltiger en l'air une neige fine, qui fondoit avant d'arriver à terre. On nous dit que les années précédentes il en étoit tombé beaucoup qui avoit même séjourné quelque tems sur la terre sans se fondre.

6°. Il tonne et il pleut rarement en juin et en juillet; mais les orages sont fréquens dans les soirées et pendant les nuits d'août et de septembre.

7°. Durant les vingt-six jours que nous passâmes à Iédo, le tems a toujours été humide et le ciel couvert : matin et soir, il

tomboit une pluie plus ou moins forte. On ressentit aussi plusieurs tremblemens de terre très-foibles, et auxquels nous ne fîmes pas même attention.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

1775. SEPTEMBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	74	85	87	84	
2	76	85	88	86	
3	86	88	90	88	Tems couvert.
4	86	80	89	87	
5	83	81	81	80	Pluie fine.
6	76	82	84	81	
7	75	81	87	85	
8	75	81	82	78	Tems couvert.
9	73	80	81	80	
10	71	81	83	81	
11	75	75	76	76	Pluie. Soleil sur le soir.
12	74	79	82	79	
13	67	79	80	80	
14	72	79	80	79	
15	76	81	81	79	
16	72	80	80	77	
17	72	82	82	80	
18	73	79	83	79	
19	70	80	81	80	
20	72	81	81	79	
21	72	79	80	80	
22	71	81	82	80	
23	75	82	82	79	
24	70	81	82	79	
25	70	78	81	70	
26	69	77	81	76	
27	69	77	79	78	
28	71	77	78	77	
29	71	79	80	78	
30	68	78	82	81	

1775. OCTOBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	71	79	84	82	
2	69	80	83	81	
3	74	81	82	81	
4	72	81	82	80	
5	72	81	84	82	
6	72	82	83	82	
7	72	81	84	84	
8	77	84	88	84	
9	74	84	86	85	
10	76	84	86	85	
11	78	84	85	84	
12	77	79	80	77	
13	68	77	79	78	
14	67	76	76	78	
15	70	75	80	86	
16	70	76	78	76	
17	70	72	75	74	Tems couvert. Pluie.
18	70	73	74	72	
19	70	72	73	73	
20	70	73	75	73	
21	71	73	75	72	
22	71	72	73	72	Pluie.
23	70	71	73	72	
24	66	68	68	65	
25	63	65	66	69	Pluie sur le soir.
26	66	70	71	70	
27	63	64	65	64	Tems couvert.
28	60	66	67	60	
29	64	68	70	70	Tems couv. Pluie fine.
30	63	68	69	68	
31	60	68	70	68	

1775. NOVEMBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	64	72	73	75	S.
2	77	73	71	70	
3	60	68	70	68	
4	59	66	66	64	
5	64	68	70	71	Tems couv. Pluie fine.
6	70	75	78	78	Pluie avant midi.
7	76	74	76	72	
8	67	67	67	62	Beau soleil.
9	58	63	64	62	
10	56	63	63	63	L'haleine étoit vis. au m.
11	60	61	64	64	
12	59	63	66	65	
13	60	61	63	61	
14	60	60	60	60	N.
15	60	62	63	61	
16	52	66	68	62	
17	52	68	71	64	
18	53	67	68	60	
19	55	64	64	63	L'haleine étoit visib. Le
20	57	64	65	64	ther. marquoit 55-60.
21	52	64	66	65	
22	56	61	62	56	
23	48	60	61	56	
24	52	60	60	57	
25	55	56	59	53	
26	53	58	59	55	Pluie.
27	50	58	60	55	
28	45	60	61	58	
29	53	64	67	65	
30	60	67	68	66	Il plut toute la nuit.

1775. DÉCEMBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	58	58	68	54	
2	56	68	68	68	
3	66	68	70	70	Tonnerre et pluie.
4	59	67	67	59	
5	48	48	48	44	
6	39	52	53	51	
7	41	55	57	52	
8	40	56	59	56	
9	45	59	60	56	
10	46	60	60	56	
11	51	59	59	59	
12	56	64	64	60	Pluie fine.
13	51	64	66	60	Pluie.
14	48	62	63	60	
15	52	59	59	56	L'haleine étoit visib. Pl.
16	44	55	56	52	
17	51	54	54	55	Pluie.
18	48	55	56	55	
19	47	57	56	55	
20	50	60	61	57	
21	56	63	60	56	Pluie.
22	47	50	47	47	N. Grêle.
23	42	52	52	48	Gel. blanc. Pl. sur le soir.
24	38	55	55	54	
25	50	54	52	56	Pluie.
26	45	58	61	56	
27	56	63	64	66	Pluie.
28	57	62	63	57	
29	54	59	54	54	Forte pluie.
30	56	57	59	55	
31	48	53	57	54	

1776. JANVIER.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	52	58	60	54	
2	50	55	54	50	
3	42	51	54	48	
4	38	54	56	54	
5	52	60	64	58	Pl. au s. et pend. la n. E.
6	66	63	68	70	Pluie.
7	57	60	58	56	Pluie suivie de soleil.
8	54	52	52	46	Pluie. N.
9	40	46	44	46	
10	43	52	54	48	
11	44	52	52	54	Tems couvert, pluie.
12	59	60	60	55	Pluie.
13	44	52	50	50	
14	42	50	52	48	
15	38	50	52	50	Gelée.
16	47	54	54	52	Pluie.
17	44	52	52	50	
18	48	50	48	46	Tems couvert. N.
19	38	42	42	40	N. Grand froid, neige.
20	35	48	50	46	Glace épaisse sur l'eau.
21	36	50	50	50	Tems couvert, pluie.
22	47	52	54	50	N. Pluie.
23	44	52	50	48	Pluie et grêle. N. O.
24	40	48	44	44	N. Pluie.
25	44	48	48	46	
26	36	55	56	55	Gelée blanche, glace.
27	48	62	62	58	
28	44	54	50	50	
29	36	55	56	50	
30	48	58	58	61	Pluie. N. O.
31	60	56	56	52	Pluie. N. O.

1776. FÉVRIER.

Jours.	Matin.	Midi.	Aprés-midi.	Soir.	Tems.
1	42	48	48	48	Pluie, neige. S. O.
2	43	51	50	50	
3	40	52	56	52	
4	46	56	58	56	
5	50	60	60	58	O. Soleil.
6	60	64	66	62	
7	47	54	54	51	
8	48	57	51	52	
9	46	48	48	48	Pluie.
10	48	54	58	56	
11	48	52	52	50	
12	48	52	52	50	
13	42	44	50	48	Pluie, neige.
14	44	48	48	46	
15	42	50	50	46	
16	42	52	55	52	
17	44	52	52	50	
18	42	54	54	50	
19	44	54	56	52	
20	44	56	58	52	
21	52	58	58	56	Pluie fine.
22	60	62	63	60	Pluie fine.
23	52	54	54	50	
24	44	54	58	52	
25	48	56	58	54	Pluie fine.
26	56	50	50	48	Pluie.
27	40	50	52	48	
28	44	55	52	51	
29	46	55	56	51	

1776. MARS.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	46	54	56	52	
2	44	56	60	50	
3	44	56	56	56	
4	56	60	62	58	Départ pour la cour.
5	55	61	62	58	
6	50	62	63	55	
7	58	54	54	52	Pluie.
8	47	59	56	52	
9	44	58	56	52	
10	44	56	56	52	Pluie.
11	51	56	56	56	
12	54	58	58	58	Tonnerre et pluie.
13	60	62	62	62	Pluie.
14	62	60	62	60	Pluie au matin.
15	58	55	55	56	Pluie.
16	62	62	60	56	
17	54	66	76	66	
18	56	60	60	52	Pluie.
19	60	66	62	62	
20	56	68	68	56	
21	58	72	72	70	Pluie fine.
22	68	68	68	62	Pluie au matin.
23	53	60	70	68	
24	64	63	66	64	Pluie fine.
25	64	68	70	58	
26	58	64	64	60	
27	56	58	56	55	
28	60	60	60	56	Pluie au matin.
29	52	56	58	56	
30	58	55	64	56	
31	54	58	54	55	

1776. AVRIL.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	56	58	58	56	
2	60	68	68	60	
3	62	60	60	58	
4	60	66	64	62	
5	60	66	60	60	
6	60	77	77	70	
7	60	68	72	70	
8	62	72	74	70	A *Osakka.*
9	60	72	74	70	
10	60	60	60	58	
11	58	60	60	60	A *Miaco.*
12	62	60	64	62	Pluie.
13	56	58	56	50	Pluie.
14	48	58	60	58	
15	56	56	56	56	Pluie.
16	58	58	58	62	Pluie.
17	62	70	70	70	
18	62	66	68	66	
19	64	66	66	66	Pluie.
20	64	66	66	64	
21	60	60	60	60	Pluie.
22	56	56	58	58	
23	50	56	60	54	
24	48	66	70	66	
25	60	70	68	64	Pluie et tonnerre.
26	52	70	72	58	
27	58	70	76	68	
28	62	65	66	72	
29	60	68	68	68	Pluie fine.
30	60	68	70	66	

1776. MAI.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	54	72	74	68	Arrivée à *Iédo.*
2	72	72	72	68	Pluie fine.
3	64	64	64	64	
4	60	70	72	68	
5	66	70	72	68	
6	56	70	70	68	Pluie sur le soir.
7	58	64	64	64	Forte pluie.
8	62	70	76	72	Pluie et tonnerre.
9	66	72	74	68	
10	64	66	66	62	Pluie et tonnerre.
11	56	64	68	64	
12	58	70	72	68	
13	58	70	72	70	
14	68	74	76	72	
15	68	74	76	72	
16	70	76	78	74	Pluie.
17	70	78	76	72	
18	60	70	72	70	
19	64	74	76	74	
20	70	72	76	76	
21	66	70	74	68	
22	62	72	76	74	
23	68	74	76	76	Pluie fine.
24	68	80	82	78	
25	74	80	76	76	
26	76	74	80	70	Départ d'*Iédo.*
27	64	76	78	72	
28	66	74	74	72	
29	68	70	72	74	Pluie fine.
30	72	72	72	66	Pluie.
31	66	78	78	68	

1776. JUIN.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	68	72	72	70	
2	66	76	78	74	Pluie au matin.
3	68	76	84	78	
4	64	76	76	74	
5	72	76	78	80	Pluie et tonnerre.
6	64	66	66	64	
7	64	66	66	64	A *Miaco.*
8	64	66	66	68	Pluie.
9	65	70	70	70	
10	64	80	74	70	
11	68	80	82	76	A *Osákka.*
12	68	76	78	76	
13	72	72	72	76	Pluie.
14	76	76	76	72	Pluie.
15	70	72	74	76	
16	72	78	84	80	
17	74	78	78	76	
18	76	78	78	74	Pluie.
19	74	74	74	72	
20	74	76	76	72	
21	75	76	66	76	
22	76	76	76	76	
23	80	76	76	76	A *Kokora.*
24	76	84	84	80	
25	76	80	84	82	
26	76	82	78	74	Forte pluie à midi.
27	76	82	80	76	Pluie.
28	76	84	84	84	Pluie.
29	78	82	84	82	A *Desima.*
30	80	82	84	82	

1776. JUILLET.

Jours.	Matin.	Matin.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	80	84	88	82	Pluie au matin.
2	80	84	84	80	Pluie au matin.
3	80	84	86	80	
4	78	88	88	84	
5	82	90	90	84	
6	84	90	90	84	
7	82	89	89	82	Tems couvert.
8	80	84	85	80	Forte pluie et tonnerre.
9	78	76	78	76	Pluie.
10	78	80	80	76	Coups de vent et ondées.
11	76	80	80	76	
12	72	80	80	78	
13	80	86	84	80	
14	76	80	86	80	
15	84	88	90	78	
16	78	80	85	82	
17	80	84	84	80	Forte pluie.
18	80	86	86	80	
19	82	84	84	82	
20	80	88	92	84	
21	80	91	92	86	
22	82	88	88	86	
23	84	88	88	84	
24	84	88	88	85	
25	82	84	84	83	Ondées.
26	82	90	91	84	
27	82	88	88	84	
28	84	86	88	84	Ondées.
29	84	78	78	79	Forte pluie et tonnerre.
30	82	85	85	82	
31	82	88	88	86	

1776. AOUT.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	86	93	93	88	Pluie et tonnerre.
2	84	88	88	82	Forte pluie.
3	79	80	82	80	
4	80	92	95	84	
5	84	95	98	84	
6	80	96	98	88	
7	82	96	98	92	
8	80	92	96	88	
9	84	96	98	86	
10	86	88	86	86	Pluie.
11	78	86	86	82	
12	80	90	92	88	
13	88	90	93	88	
14	86	96	96	90	
15	84	86	86	82	Forte pluie.
16	80	86	86	84	Petite pluie.
17	78	90	92	86	
18	78	90	92	84	
19	76	88	90	84	
20	86	88	90	84	Pluie sur le soir.
21	82	92	94	86	
22	82	86	86	82	Pluie.
23	80	88	88	82	Pluie.
24	82	90	90	84	
25	80	90	92	86	
26	80	92	94	84	
27	82	92	92	86	
28	82	88	38	86	
29	82	90	90	84	
30	82	89	90	86	
31	80	90	90	84	Pluie au matin.

1776. SEPTEMBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	TEMS.
1	80	88	90	84	Pluie au matin
2	80	84	84	78	Pluie et tonnerre.
3	72	84	86	78	
4	70	88	90	80	
5	76	90	94	86	
6	77	90	90	88	Pluie sur le soir.
7	80	94	94	80	Forte pluie et tonn.
8	80	94	94	88	
9	82	94	96	88	
10	80	92	94	86	
11	80	90	90	82	Pluie et tonnerre.
12	80	86	96	84	
13	78	88	90	86	
14	82	82	82	80	Forte pluie et tonnerre pendant trois jours.
15	80	78	78	78	
16	78	80	80	80	
17	76	82	80	76	
18	74	82	82	76	
19	66	80	82	75	
20	68	84	84	76	
21	68	82	82	76	
22	72	78	78	76	
23	68	78	78	76	
24	65	80	82	78	
25	70	82	80	72	
26	64	80	82	72	
27	60	78	82	74	
28	60	80	80	76	
29	60	82	82	76	
30	60	82	82	74	

1776. OCTOBRE.

Jours.	Matin.	Midi.	Après-midi.	Soir.	Tems.
1	62	86	86	78	
2	72	86	86	80	
3	76	82	82	76	
4	66	84	84	78	
5	70	82	84	78	
6	64	82	82	78	
7	66	82	84	78	
8	62	82	84	78	
9	64	84	86	78	
10	68	84	86	80	
11	74	80	80	80	Pluie et tonnerre.
12	72	76	76	78	
13	66	74	82	74	
14	72	80	80	80	
15	70	74	74	68	
16	64	64	64	64	Tems couvert.
17	60	66	64	62	Pluie fine.
18	62	66	66	64	Pluie fine.
19	62	68	98	68	
20	66	66	66	62	Pluie.
21	62	66	66	66	Pluie.
22	64	68	68	66	
23	58	70	70	66	
24	58	74	74	70	
25	60	76	76	74	
26	64	80	82	76	
27	72	76	76	70	
28	70	80	80	76	Pluie et tonnerre.
29	68	70	72	68	
30	58	74	74	66	
31	64	74	74	66	

ADDITIONS DU *RÉDACTEUR*.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Nagasaki en 1779 (1).

JANVIER.

Le thermomètre a	monté à		58.
	descendu à		27.
Hauteur moyenne	au matin		36.
	à midi		44.
	au soir		42.
Le vent a soufflé pendant	vingt-huit jours		N. O.
	trois jours		S.

Une tempête a duré deux jours.
Il a plu trois fois.
Une gelée.

---

(1) Tirées et traduites des *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap* (Mémoires de la société de Batavia, t. II, p. 84-87). On me saura gré, peut-être, d'avoir rassemblé les seules *observations* de ce genre qui existent jusqu'à présent sur le Japon. Celles-ci ne le cèdent en rien à celles du professeur Thunberg : elles ont été recueillies par un savant physicien Hollandois, qui a inséré une foule de notices précieuses sur le Cap de Bonne-Espérance, sur les îles de la Sonde, et sur le Japon, dans les *Mémoires de la société de Batavia*, que j'ai eu occasion de citer souvent dans mes notes. (*Langlès.*)

FÉVRIER.

Le thermomètre a	monté à	60.
	descendu à	33.

Hauteur moyenne au matin	36.
à midi	47.
au soir	41.

Le vent a soufflé pendant	vingt-cinq jours du N. E. et	N.
	trois jours	S.

Il est tombé quatre fois de la pluie,
Et deux fois du givre.

MARS.

Le thermomètre a	monté à	66.
	descendu à	29.

Hauteur moyenne au matin	48.
à midi	52.
au soir	48.

Le vent a soufflé pendant	sept jours	N.
	neuf jours	E.
	six jours	S.
	et neuf jours . . . . O. et	S. O.

Il a plu huit jours.
Tempête pendant deux jours.

AVRIL.

Le thermomètre a { monté à . . . . 69. / descendu à . . . . 39.

Hauteur moyenne au matin . . . . . . 52.

à midi . . . . 62.

au soir . . . . . . 53.

Le vent a soufflé pendant { quinze jours . . . . N. / huit jours . . . . S. / cinq jours . . . . E. / trois jours . . . . O.

MAI.

Le thermomètre a { monté à . . . . 80. / descendu à . . . . 40.

Hauteur moyenne au matin . . . . . 62.

à midi . . . . . . 70.

au soir . . . . . 64.

Le vent a soufflé pendant { cinq jours . . . . E. / quinze jours . . . . N. / six jours . . . . S. / cinq jours . . . . . . O et S. O.

JUIN.

Le thermomètre a { monté à . . . . 84. / descendu à . . . . 56.

Hauteur moyenne au matin . . . . . . 70.

à midi . . . . . . 83.

au soir . . . . . . 71.

Le vent a soufflé pendant	cinq jours	E.
	sèpt jours	N.
	quatorze jours du S. E. au S.	O.
	cinq jours	O.

Il a plu quatorze fois.
Tonné deux fois.
Deux tempêtes.

JUILLET.

Le thermomètre a	monté à	92.
	descendu à	73.
Hauteur moyenne au matin		83.
à midi		91.
au soir		93.

Le vent a soufflé pendant	trois jours	O.
	six jours.	E.
	dix-sept jours	S.
	cinq jours	N.

Il a plu quatre fois.
Tonné une fois.

AOUT.

Le thermomètre a	monté à	98.
	descendu à	76.
Hauteur moyenne au matin		84.
à midi		88.
au soir		84.

Le vent a soufflé pendant	Six jours	E.
	quatorze jours	S.
	dix jours	N.
	un jour	O.

SEPTEMBRE.

Le thermomètre a	monté à	92.
	descendu à	60.

Hauteur moyenne	au matin	76.
	à midi	88.
	au soir	84.

Le vent a soufflé pendant	onze jours	S.
	quinze jours	N.
	trois jours	E.

Il a plu onze fois.

OCTOBRE.

Le thermomètre a	monté à	79.
	descendu à	48.

Hauteur moyenne	au matin	60.
	à midi	0.
	au soir	62.

Le vent a soufflé pendant	quatre jours	S.
	et pendant le reste du mois	N.

Il a plu six fois.

Tremblement de terre du 9 au 11.

Tempête le 28.

NOVEMBRE.

NOVEMBRE.

Le thermomètre a	monté à	79.
	descendu à	32.

Hauteur moyenne	au matin	48.
	à midi	52.
	au soir	48.

Le vent a continuellement soufflé N.

Il a plu neuf fois.

Neigé une fois.

Tempête le 15 et le 16.

(*Langlès, Rédacteur*)

CHAPITRE X.

Portrait, caractère des Japonois.

Ils sont généralement bien faits, alertes et bien dispos, forts, musculeux. Cependant ils ne pourroient lutter avec les habitans du nord de l'Europe. Les hommes sont d'une taille ordinaire, d'un embonpoint raisonnable ; j'en ai vu même plusieurs d'une assez vaste corpulence ; leur teint est tantôt basané, cuivré, brun ou blanc. Les habitans de la campagne, qui ne se couvrent pas la partie supérieure du corps en été,

sont très-hâlés. Mais les femmes aisées, qui ne sortent presque jamais sans voile, ne le cèdent pas pour la blancheur à nos plus belles Européennes.

Les Japonois ont, ainsi que les Chinois, des yeux d'une configuration toute particulière; au lieu de former un ovale plus ou moins arrondi comme ceux des autres peuples, ils sont oblongs, très-enfoncés, et toujours clignotans, avec une prunelle brune ou plutôt noire, et un sourcil très-haut. Une autre marque caractéristique dans le même organe, c'est que la fontaine de l'œil chez les deux nations n'est pas ronde comme chez les autres hommes, mais étranglée et pointue, ce qui rend leur regard perçant; ils ont la tête grosse et emmanchée sur un col très-court, les cheveux noirs, épais et luisans, à cause de l'huile dont ils les oignent: leur nez, quoiqu'applati, est gros et épatté.

Le moral de cette nation est moins original que leur physionomie, et, comme celui de toutes les autres, un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Cependant, somme totale, les premières l'emportent sur les dernières. Ils allient l'esprit à la prudence, la docilité à l'amour de la justice, et à une certaine indépendance. Actifs, sobres, éco-

nomes, loyaux et pleins de courage, ils rachètent par ces qualités et ces vertus, la superstition, l'orgueil et la méfiance, souvent bien fondée, qu'on pourroit leur reprocher (1).

La nation Japonoise a constamment dé-

(1) On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le portrait des Japonois, tracé par le jésuite François-Xavier, qui a séjourné assez long-tems dans ces îles. « Les Japonois, autant que j'ai pu en juger, dit-il, » surpassent en vertu et en probité toutes les autres » nations découvertes jusqu'ici. Ils sont d'une humeur » douce, ennemis des fourberies, passionnés pour les » honneurs, et les préfèrent à tout. L'indigence est » très-commune parmi eux, mais nullement déshonorante, quoiqu'ils la supportent avec peine. Les » Grands n'en sont pas moins respectés par le peuple, » et le plus pauvre d'entre eux peut, sans dot, obtenir » en mariage une roturière, tant ils préfèrent les dignités aux richesses. Ils se traitent respectivement avec » beaucoup d'égards; ils estiment infiniment le métier des armes. A peine ont-ils atteint quatorze ans, » qu'on les voit s'exercer à manier l'épée et le poignard. Ils n'endurent aucun geste ni aucun propos » offensans. Tempérés dans le manger, ils le sont moins » pour la boisson. Faute de connoître l'usage du raisin, ils font du vin (du sakki) avec du riz; ils » n'aiment ni les dés, ni aucun jeu intéressé, persuadés qu'il est honteux de prendre des passe-tems » qui nous inspirent des idées de rapacité. Je ne me

ployé dans toutes ses entreprises, beaucoup de fermeté et autant d'intelligence qu'il est possible d'en avoir avec des sciences encore au berceau. D'après la légère esquisse que je viens de tracer; on ne sera pas tenté de les classer parmi les nations sauvages: quant à moi, je ne les croirois point déplacées auprès de bien des nations policées. La forme de leur gouvernement, leur manière de se conduire à l'égard des étrangers, leurs arts, la culture de leurs terres, l'abondance qui règne dans le royaume, enfin mille autres circonstances, prouvent à la fois leur esprit, leur fermeté et leur courage. Ils ne connoissent point cette ridicule coquetterie, si générale parmi les autres nations de l'Asie et celles de l'Afrique. Je n'ai pas retrouvé sur eux les coquilles, les perles de verre et les plaques d'acier poli de mes Hottentots et de mes Caffres, ni toutes les bagatelles d'or et d'argent d'Europe. De bonnes étoffes de leurs manufactures, des habits propres,

---

» rappelle point d'avoir vu dans les pays chrétiens, » ou barbares, aucune nation qui ait autant d'a- » version pour le vol. Voyez *Rerum à societate Jesu in Orient. gestar. ad an. usque 1568 commentarius. Dilingæ, 1574*, p. 65 et 66. *Note du Rédacteur.*

des mets sains et savoureux, des armes excellentes, voilà ce qu'ils recherchent.

Ils ne sont pas même étrangers aux idées de liberté. Je ne prétends point que cette divinité, si chérie et si peu connue, ait fixé chez eux son séjour; mais il me suffira de dire que la justice et la sévérité de leurs loix, les préservent des maux de la licence. Le despotisme même auquel ils sont soumis, n'exclut pas entièrement la justice, et l'on a eu tort de prétendre que la dernière classe du peuple étoit esclave. On pourroit donc en dire autant de nos domestiques et de nos soldats, que l'on traite plus durement que la populace du Japon. La meilleure preuve que l'on puisse donner de l'amour des Japonois pour la liberté, c'est leur horreur pour le commerce des esclaves, dont les prétendus républicains Hollandois tirent un profit si considérable, et qu'ils traitent si indignement. Tous les Japonois sont égaux devant la loi, elle protège le petit comme et même contre le grand. La sévérité des peines et la prompte exécution des arrêts, préviennent bien des crimes.

Quant à leurs relations avec les étrangers, il n'y a pas, dans toute l'Asie, de nation qui les surveille d'aussi près, et qui se soit

aussi sagement préservée de leurs ruses et de leurs violences. A la vérité ils ont pris des mesures dont on ne voit d'exemple nulle part, mais que la conduite des Européens justifie pleinement (1). Il est défendu aux naturels, sous peine de mort, de sortir du royaume, ou de s'écarter des côtes, et aucun étranger, excepté un très-petit nombre de Chinois et de Hollandois que l'on garde encore soigneusement à vue comme des prisonniers d'état, n'a la permission de séjourner au Japon.

L'égalité règne dans le costume, et l'on ne reconnoît chez eux les gens de distinction ou riches que par le nombre de domestiques qui servent dans l'intérieur de la maison, et accompagnent leur maître lorsqu'il sort, pour porter sa canne, ses sou-

(1) Les Hollandois ont sans doute leurs raisons pour se plaindre de ce qu'ils appellent la méfiance des Japonois; mais le petit nombre de voyageurs qui ont fréquenté cette nation, Beniowski, entre autre, déposent en faveur de sa loyauté, de sa générosité et de son hospitalité envers les étrangers. On nous dispensera de transcrire le passage d'un ouvrage qui est entre les mains de tous les amateurs de ce genre de littérature. *Mémoires de Beniowski*, t. I, p. 251. *Note du Rédacteur.*

liers, son parasol, sa lanterne et tout ce dont il a besoin.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire, que les Japonois sentent la dignité de l'homme, et leur croire quelques notions d'égalité ou de liberté. Au contraire, il n'y a peut-être pas de nation sur la terre aussi bien façonnée au joug de ses maîtres, et qui tienne autant à toutes ces vaines formalités de petitesse hiérarchique : on leur inculque dès leur plus tendre enfance les principes de soumission à leurs princes et à leurs parens. L'exemple des aînés sert de guide aux plus jeunes, et cette docilité leur épargne les réprimandes et les châtimens dont nous accablons nos enfans. Les inférieurs témoignent leur respect envers leurs supérieurs par de profondes inclinations ; ils exécutent leurs ordres avec une ponctualité surprenante. Les personnes de même rang se saluent en s'abordant et en se quittant. Ce salut consiste généralement à incliner le corps et la tête en avant, en posant les mains sur les genoux et même sur les os des jambes ou sur les pieds. Ils se baissent en proportion de leur respect pour la personne qu'ils saluent. Quand on leur adresse la parole, ou qu'ils présentent

quelque chose, ils ne manquent jamais d'incliner la tête. Si un homme du peuple rencontre dans la rue une personne de distinction, il s'arrête tout court jusqu'à ce qu'elle soit passée.

Si les deux passans sont d'égale condition, ils s'arrêtent tous deux, s'inclinent et s'en vont tout inclinés chacun de son côté. En entrant dans une maison ils se mettent à genoux, baissent la tête; ils répètent ce même mouvement de tête avant de se lever pour s'en aller.

Cette nation ne le cède, pour la curiosité, à aucune de toutes celles que j'ai visitées. Ils considèrent bien attentivement tout ce que les Européens apportent et ce qu'ils ont sur eux: ils s'informent de tout. Comme le médecin de légation passe pour le plus instruit de tous les Hollandois, il est plus particulièrement exposé à leurs importunes interrogations, soit dans la factorerie de la petite île de Desima, soit pendant le voyage à la cour, ou son séjour à Iédo. C'est pour eux un oracle, de qui ils attendent satisfaction sur tout ce qu'ils lui demandent. Leurs questions roulent particulièrement sur les mathématiques, la géographie, la physique, la pharmacie, la zoologie, la botanique et

la médecine. J'ai déjà parlé de l'attention avec laquelle on nous examina chez l'empereur et les Grands d'Iédo. Chapeaux, épées, habits, boutons, galon, montre, cannes, bagues, &c. &c. ils inventorièrent tout ce que nous portions de la tête aux pieds, et voulurent même avoir des modèles de notre écriture (1).

Ce peuple est peu inventif, et n'exerce son industrie que sur les objets véritablement nécessaires; mais tout ce qui sort de ses mains est d'un fini précieux; rien n'est comparable à l'éclat et à la beauté de ses ouvrages en cuivre ou autre métal, ceux en bois réunissent la délicatesse à la solidité. On n'a pas encore pu égaler la beauté de leurs laques et la bonté de la trempe de leurs sabres.

Il est impossible de se former une idée, à moins d'en avoir été témoin oculaire, de la patience et des soins minutieux avec lesquels les laboureurs cultivent leurs champs.

C'est au Japon sur-tout que j'ai trouvé cette sage et utile économie qu'il ne faut pas confondre avec l'avarice, et à laquelle je ne fais pas difficulté d'accorder le nom

(1) Voyez ci-dessus, p. 129.

de vertu, puisque son contraire est un des vice les plus dégoûtans. Cette vertu, dis-je, est également pratiquée dans le palais de l'empereur, et dans la chaumière du pauvre. Celui-ci sait se contenter du peu qu'il possède; l'homme opulent ne dissipe pas ses trésors en profusions injurieuses pour l'indigence et funestes aux mœurs. Delà l'heureuse ignorance de ces deux fléaux si communs chez nos sages nations européennes, la *disette* et la *cherté*, mots dont on trouve à peine les synonymes dans la langue japonoise.

Parmi les nombreux habitans de cet empire, il est rare de rencontrer un mendiant, et même un indigent (1). Leurs desirs

(1) Le lecteur n'aura pas l'impolitesse de ranger dans cette classe les jeunes importunes de la montagne de Fakonié, et nous n'avons pas encore oublié la différence qu'établissoit la pieuse galanterie française entre les sales moines mendians et les jolies *hirondelles de carême :* or, ces trois jeunes filles étoient des religieuses attachées à un temple des environs. Leur règle leur impose le devoir de pourvoir à tous les besoins des saints bonzes chargés de desservir le temple et qui s'engraissent des aumônes de toutes espèces que leur rapportent leurs jolies pourvoyeuses. *Note du Rédacteur.*

sont aussi bornés que leurs besoins, et ils n'ont aucuns de ces défauts nés de l'extrême misère et qui l'entretiennent: les ivrognes sont aussi rares que les mendians. Ils ne perdent point leur terrain ni leur tems à la culture du tabac, et des plantes auxquelles l'oisiveté et la satiété ont donné quelque valeur. Grace à leur ignorance en chymie, ils ne se sont pas encore avisés d'extraire des breuvages empoisonnés, des grains destinés à leur procurer une nourriture saine et facile.

La propreté est encore une des qualités essentielles de ce peuple. Elle brille sur leurs vêtemens, dans leurs maisons et sur leur table; elle dédommage bien de la frugalité des mets. Ils prennent presque tous les jours des bains chauds que l'on prépare chez eux; les voyageurs en trouvent de tout prêts dans les auberges et à très-bon compte.

J'ai eu souvent occasion d'admirer la patience et la bonté des Japonois, particulièrement envers les marchands européens, qui ne craignoient pas de s'attirer leur mépris ou leur haine par des tromperies honteuses. Malgré sa fierté naturelle, cette nation est pleine de douceur et de bienveillance, sensible aux moindres témoignages

d'amitié, mais inébranlable aux injures et aux menàces.

La justice n'est pas ici un mot vuide de sens; chacun l'observe à l'égard de ses concitoyens, et le despote lui-même n'oseroit y manquer envers ses voisins. Il n'y a point d'exemple qu'un empereur du Japon ait eu la manie des conquêtes (1). Mais en récompense, leur histoire est pleine de traits héroïques qui prouvent avec quel courage les Japonois ont toujours défendu leurs foyers contre les incursions des étrangers. Fidèles aux principes de leurs ancêtres, ils ne sont point tentés d'envahir les domaines de leurs voisins, ni d'adopter des mœurs étrangères. On retrouve dans leurs tribunaux les mêmes principes que nous admirons dans leur conduite politique. Leurs procès sont bientôt terminés, et l'on ne connoît pas ces sollicitations qui influencent si souvent les déci-

(1) Cependant les Japonois ont fait plusieurs incursions en Chine, et sur-tout dans la Corée, qu'ils envahirent même en 1552, et gardèrent jusqu'à la mort de *Ping-sieou-ki* leur roi, en 1564; mais c'étoit uniquement des représailles ou des guerres défensives, comme on peut le voir dans l'*Histoire générale de la Chine*, traduite par le P. Mailla, t. X, p. 322 et suivantes. *Note du Rédacteur.*

sions des juges. Un coupable reconnu pour tel, ne trouve aucun appui; il est jugé et exécuté sans égard pour sa fortune ni pour son rang, et personne ne se hasarderoit à intercéder pour lui.

D'après un caractère aussi prononcé, si les relations des Européens avec les Japonois ont éprouvé tant de variations, ce n'est pas ceux-ci qu'il faut en accuser, et nous devons convenir qu'ils n'ont jamais été les premiers à violer les traités, ni même à y changer un seul mot.

On peut voyager dans toute l'étendue de l'empire avec une parfaite sécurité, on ne connoît pas les voleurs de grands chemins; et les larcins même sont si rares, que les Européens, en allant à la cour, ne s'occupent point beaucoup de veiller sur leurs effets, et n'en perdent cependant aucun. A la vérité, le bas peuple ne se fait pas scrupule de dérober du sucre et du cuivre, quand on transporte ces objets du port aux magasins de la factorerie hollandoise, ou des magasins au port. Mais la duplicité et les tromperies des Européens contribuent à lever les scrupules des Japonois, et justifient leur méfiance et les précautions qu'ils prennent tant envers ceux-ci qu'envers les

Chinois. Leurs troubles intestins et leurs fréquentes guerres civiles (1) ont, sans doute, contribué à renforcer leur caractère naturellement soupçonneux.

La superstition, si universelle parmi les Japonois de tous rangs, et qu'ils portent même au plus haut degré, est un effet naturel du peu de progrès qu'ils ont fait dans les sciences, des principes erronés de leur religion, et sur-tout de la fourberie de leurs prêtres. Ce n'est pas seulement dans leurs vœux et dans des pratiques pieuses que se manifeste leur superstition; elle préside en-

---

(1) Le système politique de ce royaume a naturellement engendré une suite non interrompue de guerres civiles, plus sanglantes les unes que les autres; le Daïri, qui réunissoit autrefois le sceptre et l'encensoir, avoit sans cesse à lutter contre ses généraux; un de ceux-ci s'est enfin érigé en empereur civil, nommé *Koubo*, et le *Daïri* n'est plus qu'un mannequin sacré; mais les princes particuliers qui ressemblent beaucoup à nos anciens barons et seigneurs à donjons, cherchent à secouer le joug du Koubo; tous ces tyrans et tyranneaux se disputent la propriété des hommes au prix de leur sang.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

(*Note du Rédacteur.*)

core à l'administration des remèdes, au choix des jours consacrés à leurs opérations les plus simples, &c. Par une combinaison assez naturelle à l'esprit humain, ils savent allier cette foiblesse avec l'orgueil et la fierté qui constituent la base de leur caractère. Ils prétendent tirer leur origine des dieux. Cette ridicule prétention leur est commune avec plusieurs peuples d'Asie, qui ne font pas le moindre doute de compter le soleil, la lune parmi leurs ancêtres, et d'appeller les planètes, les constellations et les signes du zodiaque leurs frères et sœurs : de-là ce profond mépris pour les Européens, qui ne se sont jamais avisés de s'établir une pareille généalogie. On leur pardonne volontiers leurs fripponneries; on peut même oublier leurs actes d'injustice; mais la plus légère marque d'orgueil ou de dédain de leur part, seroit un crime irrémissible. Le caractère hautain des Portugais a seul causé leur ruine au Japon; le même ridicule anéantiroit également le commerce des Hollandois, qui ne se soutiennent que par une modestie et une patience à toute épreuve.

Le courage invincible de cette nation excuse, à certains égards, sa fierté. Depuis les tems les plus reculés, il n'y a pas d'exem-

ple qu'elle ait été vaincue ni envahie par aucune puissance étrangère. Ouvrons leurs fastes, et nous y verrons des traits de courage qu'on pourroit regarder comme fabuleux, s'ils n'étoient racontés par des hommes dignes de foi, et appuyés sur des autorités incontestables. La première incursion des Tatars dans une partie du Japon eut lieu en 799 de l'ère vulgaire (1). Leur flotte, chargée d'une armée innombrable, périt par la tempête dans une seule nuit; le lendemain, le Général Japonois attaque les débris de cette armée et les extermine complètement; il n'en resta pas un seul pour porter la nouvelle de leur défaite. En 1281, ils remportèrent une victoire, non moins complète que la première, sur deux cent quarante mille Tatars, qui vinrent fondre une seconde fois sur le Japon (2).

(1) C'étoit des descendans de ces deux cent mille Tatars qui, selon le jésuite Couplet, fondirent en 711, sur la partie septentrionale de la Chine, et se retirèrent, emportant avec eux un immense butin. *Note du Rédacteur.*

(2) Cette incursion, qui arriva quinze ans après celle des Tatars en Chine, a été décrite par Marc Paul le Vénitien, qui se trouvoit à cette époque même à la cour de Koublaï-Khan, que les Chinois nomment

Au

Au commencement du dix-septième siècle, à l'époque de l'expulsion des Portu-

---

Tché-Yuen. Nous ne répéterons pas les détails donnés par ce voyageur, dont la relation est entre les mains de tout le monde. On pourra la comparer avec l'histoire de la même expédition, tirée des auteurs Chinois, et consignée dans l'*Histoire des peuples qui sont ou qui ont été tributaires de la Chine*, traduite par le savant Amyot. Manusc. de la Bibl. nation. déjà cité, p. 161.

« La seizième année de *Tché-Yuen* (1279 de l'ère vulgaire), *Ché-Tsou* se trouvant maître de toute la Chine par la réduction de toutes les places qui avoient tenu jusqu'alors pour les *Soung*, pensa sérieusement à tourner ses armes du côté du Japon. Il assembla son conseil et lui proposa son dessein; il dit : « La famille des *Soung* » est éteinte, tout le monde me regarde à présent » comme le seul empereur de la Chine; la plupart des » royaumes tributaires m'ont déjà reconnu pour tel, » et ont envoyé leurs ambassadeurs pour me rendre » hommage; les Japonois n'ont encore fait aucune dé» marche. A en juger par leur conduite, on diroit » qu'ils veulent me braver; il est tems de leur faire » connoître quelle est la puissance des Mongoux ».

« Un des favoris de ce despote imbécille voulut lui faire quelques observations sur le danger et l'inutilité d'une pareille entreprise; mais rien n'étoit capable de modérer l'ambition démesurée de *Ché-Tsou*, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, s'emparer du Japon ».

« Il tenta d'abord la voie de la négociation, et envoya un nommé *Tousi-Tsoung* à la tête de quelques autres,

gais, ils entreprirent d'extirper la religion chrétienne, et ne laissèrent pas la plus lé-

---

pour faire entendre raison aux Japonois. Ceux-ci n'en tinrent compte, et massacrèrent même les envoyés. L'empereur en reçut la nouvelle la seconde lune de l'année suivante, dix-septième de *Tché-Yuen* (1280); il prit son dernier parti, nomma des généraux, assigna soixante-dix mille hommes de troupes réglées, et vouloit les faire partir sans délai, si son conseil ne s'y fût opposé. Tous ceux qui le composoient représentèrent qu'une telle expédition exigeoit de grands préparatifs, et qu'il falloit du tems pour les faire. L'empereur se rendit à leurs raisons, et ordonna qu'on ne négligeât rien pour la faire réussir ».

« A la huitième lune de la même année, le roi de Corée représenta à l'empereur qu'une armée de soixante-dix mille hommes ne suffiroit pas pour la conquête du Japon; elle fut portée à cent mille; elle alla se joindre à celle des Coréens, qui fournirent pour leur part neuf cents vaisseaux de guerre, cent mille boisseaux de grains, dix mille hommes de troupe de ligne, et quinze mille pour la marine. Les Chinois se chargèrent de les armer ».

« La dix-huitième année de *Tché-Yuen* (1281), vers la fin de la huitième lune, on reçut à la Chine la déplorable nouvelle du naufrage de la flotte à l'approche du Japon. « Toutes les troupes, dit l'historien, qui » étoient sous le commandement des généraux *Sang-* » *Ouen-Hou*, *Si-Tou-Houng-Sa-Tsieou*, *Ly-Ting-Tsin-* » *Sang-Tcheng* et autres, furent accueillies d'une fu-

gère trace de son existence. La persécution dura quarante années, pendant lesquelles

---

» rieuse tempête qui les submergea dans les flots. Sur » dix personnes à peine put-il s'en sauver une ou deux; » en conséquence, l'empereur donna un édit par le- » quel il enjoignoit à tous les mandarins qui se trou- » veroient sur les lieux par où devoient passer les infor- » tunés restes de ses troupes, de leur fournir des vivres » et tout ce qui leur étoit nécessaire le long de la » route ».

« Le P. Gaubil place la flotte à la vue des *Ping-hou-ti* (c'est l'île de Firando), lorsque s'éleva cette furieuse tempête qui la submergea; et c'est à la vue des *Ou-Loung-Chan*, dit l'historien chinois. Il peut se faire que *Ou-Loung-Chan* soit le nom que les Chinois donnent à quelques montagnes de l'île de *Ping-Hou* ou *Firando*. Le P. Gaubil fait faire soixante-dix mille Chinois ou Coréens prisonniers par les Japonois, et fait tuer trente mille Mongoux. L'historien que je consulte actuellement dit simplement « que la tem- » pête submergea presque tout, et qu'à peine de dix » personnes il s'en sauva une ou deux ». Ce sont ses expressions. Je profite de cette occasion pour dire que, de l'aveu même du P. Gaubil, *l'Histoire de Gent-chiskan et de toute la dynastie des Mongoux* ses successeurs, imprimée en France sous son nom, n'étoit qu'un ouvrage ébauché, auquel il travailloit encore de tems en tems pour le rendre digne du titre qu'il porte. J'ai entre les mains un exemplaire de l'imprimé, dont presque toutes les marges surchargées

périrent plusieurs milliers d'individus. Au dernier siège on compta trente-sept mille morts. Je pourrois encore citer d'autres exemples plus récens du courage vraiment héroïque des Japonois. En 1630, un de leurs jonques vint pour trafiquer à l'île de Formose, appartenante à la Compagnie hollandoise des Indes. Pierre Nuytz, gouverneur de l'île, reçut très-mal les marchands Japonois, qui ne manquèrent pas de se plaindre en arrivant chez eux. C'étoit un outrage d'autant plus grand à leurs yeux, qu'il venoit d'une nation étrangère, pour laquelle ils ont le plus profond mépris. Cependant le prince ne se sentoit pas en état d'en tirer raison : ses gardes, non moins indignés que lui, vont le trouver, et après lui avoir exprimé combien ils partagent sa juste colère : « Nous ne mériterions pas, » lui disent-ils, de veiller à votre sûreté, si » nous n'étions pas aussi chargés de dé» fendre votre honneur et celui de notre

de corrections et de changemens écrits de la main de l'auteur, sont une preuve évidente que lorsqu'il composa son ouvrage, il n'avoit pas, sur la langue qu'il interprétoit, les lumières qu'il acquit ensuite». *Hist. des peuples tribut. &c.* p. 85 et suiv. du man. de la Biblioth. nation. *Note du Rédacteur.*

» nation. C'est donc à nous à tirer vengeance
» de cet outrage ; nous n'attendons que vos
» ordres pour vous amener le coupable en-
» chaîné ou vous apporter sa tête. Les dan-
» gers de la mer, le nombre de ses gardes
» et les fortifications de sa citadelle, ne
» pourront le soustraire à notre juste cour-
» roux : sept de nous suffisent pour cette
» expédition ». Après avoir obtenu la permission qu'ils demandoient, ils se concertent ensemble, se rendent à Formose et demandent audience. A peine sont-ils admis auprès du gouverneur, que mettant tous à la fois le sabre à la main, ils le font prisonnier et l'emmènent à leur vaisseau. Cette expédition se fit en plein jour à la vue de la garde et de tous les gens de l'hôtel, sans que qui que ce fût osât tenter seulement de délivrer le gouverneur. A la première tentative, ces forcenés lui auroient fendu la tête d'un coup de sabre (1).

Un peuple aussi juste, mais en même tems aussi fier et aussi courageux, doit être implacable envers ceux qui l'ont offensé : en effet, je n'ai jamais vu d'hommes aussi

(1) Voyez l'*Histoire civile et naturelle du Japon*, par Kœmpfer, t. III, p. 320.

haineux et aussi vindicatifs; leur courroux ne s'exhale pas au-dehors, mais ils le concentrent bien profondément, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger; ils ne s'amusent pas à répondre aux insultes ni aux injures, si ce n'est quelquefois par un souris amer et malin, et par un long *œ œ œ;* mais ils conservent une haine profonde, que les excuses ni les tems, ni même les services, ne peuvent détruire. Loin de faire la plus légère impolitesse à leurs ennemis, ils les accueillent avec des dehors de cordialité capables de tromper quiconque ne les connoîtroit pas, et ils saisissent la première occasion de vous nuire ou de vous perdre (1).

---

(1) Ce caractère odieux, qui efface, selon moi, toutes les qualités imaginables, est bien celui d'un peuple opprimé et avili par le despotisme sacerdotal et politique. *Note du Rédacteur.*

CHAPITRE XI.

Noms et costume des Japonois.

ILS ont, comme nous, nom de famille et nom d'individu. Les noms de famille sont immuables, et l'on ne s'en sert que pour signer des écrits, auxquels on appose aussi son cachet; il précède toujours le nom particulier, ce qui est diamétralement opposé à notre usage. C'est ainsi que les botanistes citent le nom générique d'une plante avant son nom spécifique. Le nom individuel est celui par lequel on les interpelle, et ils en changent plusieurs fois dans le cours de leur vie. Le nom que les parens donnent à un enfant au moment de sa naissance, se change aussi-tôt qu'il a atteint l'âge viril; il change celui-ci en prenant une charge quelconque, et réitère ce changement toutes les fois qu'il monte en dignité. On donne à l'empereur et aux princes un nouveau nom après leur mort. Celui qu'ils portent de leur vivant est une espèce de secret d'état.

Les femmes changent plus rarement de noms; elles prennent ceux des plus belles fleurs.

Les hommes qui occupent les premières

dignités de l'empire, reçoivent des titres analogues à ces mêmes dignités. L'empereur ecclésiastique y ajoute des noms d'honneur.

Les Japonois peuvent se flatter d'avoir véritablement un costume national. C'est en effet le même pour toutes les classes de la société, depuis les empereurs jusqu'au dernier de leurs sujets. Il n'est point changé depuis deux mille ans (1), tant pour les hommes que pour les femmes. Il consiste en une ou plusieurs longues robes, de même forme pour tous les états et pour tous les âges. Les riches en ont d'étoffes de soie très-fine ; celles des pauvres sont en toile de coton. Les robes des femmes

(1) Cette assertion ne paroîtra ni incroyable ni même surprenante à ceux qui ont quelques notions sur l'Asie. On sait, par exemple, que les mœurs des Arabes bédouins n'ont pas changé depuis Abraham, qui étoit lui-même un cheykh ou un émyr du désert ; leur hospitalité est toujours la même, et ils n'ont pas réformé l'usage de dépouiller les étrangers, conformément à la mission d'Ismaël, l'un de leurs anciens cheykh, qui doit *dresser ses tentes contre ses frères.* Voyez *Genèse*, chap. XVI, vers. 9, et la préface du *Voyage de d'Arvieux dans l'Arabie heureuse*, p. vj. *Note du Rédacteur.*

leur tombent sur les talons ; les plus élégantes y ajoutent une queue. Celles des hommes leur couvrent le gras de jambe. Les voyageurs, les soldats et les ouvriers la relèvent, ou bien en portent de si courtes qu'elles ne leur viennent qu'aux genoux. Les hommes prennent des étoffes unies ; mais les femmes préfèrent celles à fleurs, tissues en soie ou en or. Les robes d'été n'ont point de doublure, ou n'en ont qu'une très-légère. Celles d'hiver sont chaudement ouattées en soie ou en coton. Les hommes se contentent de porter une seule robe ; les femmes en mettent quelquefois trente, quarante, cinquante et même davantage; mais elles sont si fines et si claires, qu'elles pèsent à peine toutes ensemble quatre ou cinq livres. Celle de dessous tient lieu de chemise ; c'est pourquoi elle est blanche ou bleue. Toutes ces robes s'attachent avec une ceinture large comme la main pour les hommes, et d'une demi-aune pour les femmes, en outre assez longue pour faire deux fois le tour de leur corps et se nouer en rosette avec deux bouts flottans. Les femmes font ce nœud très-grand; sa position indique si celle qui le porte est mariée ou non. Les filles ont ce

nœud derrière le dos, les femmes mariées en devant. Les hommes passent différens objets dans leur ceinture, tel que leur sabre, leur éventail, leur pipe, leur bourse à tabac, celle à médicamens. Les robes n'ont point de collet; elles sont très-échancrées, et le col reste nud, sans cravate ni fichu.

Les manches sont d'une ampleur démesurée ; elles ont au moins une demi-aune de large, et l'entrée est cousue à moitié, ce qui forme un sac dans lequel ils enfoncent leurs mains quand ils ont froid, ou bien ils y serrent du papier et autres objets comme dans une poche. Les manches des jeunes filles sont si larges, qu'elles traînent presqu'à terre.

Le costume des Japonois a l'avantage de ne pas leur faire perdre beaucoup de tems à leur toilette. Ils se déshabillent avec la même célérité ; ils ôtent leurs manches, défont leur ceinture, et leurs robes tombent.

Quoique la robe soit la pièce principale et caractéristique du costume Japonois, ce costume a quelques variations eu égard à l'âge, à la qualité, au sexe, à la profession des personnes. Ainsi, les ouvriers, les pêcheurs et les matelots se déshabillent pour travailler ; tantôt ils sont presque nuds avec

une ceinture qui leur couvre les parties naturelles, passe entre leurs cuisses, et vient s'attacher sur le dos; et tantôt ils se contentent d'ôter leur robe, et de la laisser pendre à leur ceinture.

Les gens riches portent des pantalons et une robe de soie aussi fine que de la gaze, et très-courte par-dessus les autres. Elle ne leur descend pas au-dessous de la taille, et n'est pas arrêtée par une ceinture. Elle se noue avec un ruban par devant et par derrière. Du reste, cette demi-robe, tantôt verte et tantôt noire, est de la même forme que les grandes pour les manches et pour la coupe du collet. En arrivant dans le lieu de leur travail journalier, où il ne se trouve point d'étrangers qui leur soit supérieur, ou en rentrant chez eux, ils ôtent cette robe de dessus, et la plient fort proprement.

Leurs pantalons sont d'une toile fort mince, mais très-serrée, faite avec une espèce de chanvre, et jamais en soie ni en coton. Ils s'attachent au-dessus des hanches et descendent sur la cheville du pied. Ils ressemblent à un jupon de femme; ils sont cousus par le bas entre les jambes, et ouverts des deux côtés dans les deux tiers de

la longueur. Derrière la ceinture de ces pantalons se trouve un petit ais de bois carré d'un quart de long et couvert de la même étoffe. Il est attaché avec des rubans. Ces culottes sont vertes, brunes ou noires. J'en ai vu quelques-unes en *succatas*, étoffe du Bengale.

Les pantalons de dessous ou caleçons, ne servent qu'en voyage, et l'on n'en voit qu'aux personnes qui marchent beaucoup, et aux soldats qui ont des robes écourtées pour être plus agiles.

Il me reste à parler de l'habit de cérémonie ou de *compliment ;* car c'est ainsi que les Japonois appellent l'habit qu'ils mettent dans les fêtes, ou lorsque les inférieurs vont rendre leurs devoirs à leurs supérieurs. Les grands le mettent aussi pour aller à la cour. Cet habit se passe par-dessus la robe qui constitue l'habit national. Il est composé de deux pièces de la même étoffe. La pièce inférieure est le pantalon dont je viens de parler en toile bleue, imprimée en fleurs blanches. La pièce supérieure et la principale, est un gilet peu différent de leurs demi-robes, et plissé sur leurs deux épaules, ce qui leur donne une immense largeur.

Tous ces habits sont, partie en soie, partie en coton ou en lin. Cette dernière matière se tire d'une espèce d'ortie. Les étoffes des gens riches surpassent en finesse et en légéreté toutes celles des Indes et de l'Europe. Mais comme elles n'ont pas une demi-aune de large, elles ne font point partie des articles du commerce des Hollandois. Les gens du peuple portent des étoffes de coton, matière ici très-abondante et à bon compte. Les Japonois font encore une étoffe assez singulière, et même rare parmi eux, avec l'écorce du mûrier à papier (1). Le tissu de cette étoffe res-

(1) *Morus papyrifera*. Cet arbre intéressant par l'utilité de son écorce pour faire du papier ou de la filasse, est fort singulier par le caractère de ses chatons femelles et fructifères, et mérite d'être séparé du genre mûrier, pour être considéré comme un genre particulier, distinct de tous les autres. Depuis longtems, en Europe, l'individu mâle y est seul cultivé et connu. Ce n'est que depuis environ huit ans qu'on s'est procuré à Paris l'individu femelle, qui y fleurit et fructifie chaque année. Les fleurs viennent sur des chatons sphériques, hispides, à-peu-près de la grosseur des chatons du platane; ces chatons, devenus fructifères, offrent un réceptacle commun sphérique, autour duquel on voit des graines arrondies, lenticulaires, jaunes, élevées chacune sur un récep-

semble à celui du papier ; elle est d'une grande finesse et blanche comme de la toile de coton. Les femmes s'en font des robes. On en fabrique avec des fleurs pour les personnes âgées, qui ne les portent qu'en hiver quand elles n'ont point chaud, avec deux ou trois robes.

En général l'habit japonois est ample, chaud et commode. On s'en débarrasse aisément, ne gêne aucun mouvement ; et comme il ne prend pas la taille, la façon n'exige ni art ni travail. Il n'est pas, à la vérité, très-commode pour le voyage, ou quand il fait du vent ou du mauvais tems, ni même pour travailler.

Comme les robes tombent sur les talons, elles tiennent chaud aux cuisses et aux jambes, sans qu'ils aient besoin de bas. Les gens du peuple et les soldats dont les robes sont courtes, enveloppent leurs jambes avec des guêtres en toile de coton. J'en

---

tacle particulier, columniforme, tendre, succulent, long de six ou sept lignes, d'un blanc jaunâtre ou oranger, transparent, échancré à son sommet. C'est dans l'échancrure de ces pivots ou supports succulens, qu'est située la graine, comme dans une pince particulière. *Lam.*

ai vu plusieurs à Nagasaki qui avoient des chaussons de chanvre et des semelles de coton. Ils les portent dans l'hiver pour se garantir du froid. Ils les attachent à la cheville du pied.

Les souliers, ou plutôt les sandales des Japonois sont la plus misérable pièce de leur habillement. Ceux des riches et des pauvres ne varient point pour la forme ; c'est tout simplement une semelle tressée en paille de riz, ou en brins de joncs fendus, sans empeigne ni quartier. Sur le devant de cette semelle est posé en travers un ruban de paille, doublé de toile pour ne pas écorcher la peau. Un autre cordon tout rond, de la grosseur du doigt, est attaché d'un bout à l'extrémité de la pantoufle, et de l'autre au cordon transversal. Il s'engage entre le pouce et le premier orteil du pied pour maintenir la chaussure, qui, faute de quartier, vacille et fait un bruit semblable à celui de nos pantoufles. Leurs sandales de voyage ont trois cordons de paille avec lesquels on les lie au pied et à la jambe. Ils ont soin d'en porter plusieurs paires, pour pouvoir en changer ou remplacer celles qui viennent à s'user. On en trouve aussi à acheter à très-bon compte dans les villages

et les villes situés sur les grandes routes. Pour le peu qu'il pleuve ou qu'il fasse de la boue, les pantoufles sont bientôt percées, et le voyageur a les pieds mouillés. Leur prix est proportionné à leur durée; elles ne coûtent que quelques senis (1). Les chemins, et sur-tout les bords des ruisseaux où ils s'arrêtent pour se laver les pieds, sont jonchés de vieilles chaussures. Quand il fait trop vilain, ils portent de hautes semelles de bois, évuidées par le milieu. En dessous est un cordon ou une courroie qu'on passe entre les doigts du pied, de manière qu'ils peuvent marcher sans se mouiller. Quelques-uns attachent leurs souliers de paille sur des semelles de bois. Au reste, ils se déchaussent tous avant d'entrer dans leurs maisons, et laissent leurs chaussures sur un marche-pied voisin de la porte. Quelquefois un domestique s'en charge. Ils marchent pieds nuds dans les appartemens, pour ne pas salir leurs nattes qui sont très-propres.

Lorsque les Hollandois résidant au Japon, sont obligés de rendre visite aux na-

(1) Le seni est une des plus petites monnoies du Japon; il vaut au plus un sol. *Rédacteur.*

turels,

turels, établis près de la factorerie, dont les appartemens sont garnis de nattes; au lieu de leurs souliers à l'européenne, ils mettent des claques rouges, vertes ou noires, qu'ils peuvent quitter en entrant dans la maison. Ils ont dans ces claques, des souliers de toile de coton avec des boucles. Ces souliers, fabriqués au Japon, peuvent se laver aisément : on en fait en satin noir qui sont moins salissans.

Leur coëffure, c'est-à-dire, l'arrangement de leurs cheveux, est aussi uniforme que leur costume. Les hommes se rasent jusqu'à la nuque, et laissent un rond de cheveux autour du toupet et de la nuque. Ils pommadent bien ces cheveux, les lient sur le sommet de la tête avec un cordon de papier. Ils taillent ensuite l'extrémité des cheveux qui excèdent cette ligature de la longueur du doigt. Ils graissent cette espèce de houppe avec de l'huile, et la laissent flotter sur le sommet de la tête : voilà toute leur frisure. Ils se rasent la tête régulièrement tous les deux jours. Les prêtres et les médecins ne gardent pas du tout de cheveux, et leur tête, complètement tondue, les fait aisément reconnoître. Les garçons ne commencent à se

raser qu'à l'époque où la barbe leur vient.

Les femmes gardent également leurs cheveux, à l'exception de celles qui sont séparées de leur mari. J'en vis une à Iédo qui avoit les cheveux coupés et rasés. Rien n'étoit plus hideux. Elles relèvent ordinairement leurs cheveux autour de leur tête, et les oignent avec de l'huile ou autres matières grasses. Quelques-unes, telles que les filles non mariées et les servantes, les disposent sur les deux côtés de la tête comme des aîles, ou bien elles font des nœuds avec les extrémités, à-peu-près comme les campagnardes suédoises. Elles attachent ce nœud avec un large peigne de bois vernissé ou d'écaille, selon leurs facultés. Quelques-unes entremêlent ce nœud de bagatelles de la même matière, et dispersent quelques fleurs dans leurs cheveux. Ces fleurs remplacent pour elles les perles, les diamans de nos belles Européennes. Elles n'ont pas encore poussé le luxe jusqu'à charger leurs oreilles d'ornemens.

Les Japonois ne se couvrent jamais la tête, soit en hiver, soit en été, à moins qu'ils ne soient en voyage. Alors ils s'attachent avec un ruban, sous le menton, un chapeau de forme conique, tissu en paille.

J'en ai vu aussi de pareils à plusieurs pêcheurs. J'ai rencontré sur les routes des femmes qui avoient un bonnet semblable à une soupière renversée. L'étoffe de ce bonnet étoit d'or, ou brochée en or. Ils se garantissent de la pluie et du soleil par le moyen de leurs parasols.

Outre les guêtres, le pantalon et le chapeau, qui sont uniquement à l'usage des voyageurs, ils ont encore un manteau pour la pluie, sur-tout quand ils vont à pied ou à cheval. Ce manteau ample, mais court et de la même forme que leurs robes, est en gros papier huilé. Les premiers domestiques des gens de qualité portent de ces manteaux ; et nous autres, dans notre voyage à la cour, nous fûmes obligés d'en donner aux nôtres, quand nous passâmes dans les endroits où l'on en fait.

Les Japonois ont soin de faire mettre leurs armes sur quelques-uns de leurs habits, particulièrement sur leurs robes longues ou courtes. On les applique tantôt sur les bras et tantôt entre les deux épaules, pour prévenir les vols ou les trocs qui sont si faciles par la ressemblance des étoffes, des couleurs et de la forme des vêtemens.

Au lieu de mouchoir, ils ont du papier fin à écrire, tant pour se moucher que pour s'essuyer la bouche, les doigts, et les aisselles quand ils suent.

CHAPITRE XII.

Gouvernement du Japon.

Le Japon est composé de trois îles principales, et d'une foule de petites, qui se partagent en sept grandes divisions, ou bien en soixante-huit provinces (1) et six cent quatre juridictions.

---

(1) Le jésuite Froès compte soixante-six royaumes ou provinces au Japon, et le prince *Quabacondon* plus de soixante (*ampliùs sexaginta status vel ditiones*). Voyez *de rebus Japonicis, &c.* p. 165. « Il (le Japon) comprend soixante-six royaumes, dit le Père Pigneyra, dont les uns sont grands, la plupart petits, comme pouvoient être anciennement en Espagne les royaumes de Grenade, de Valence, de Séville, &c. Malgré la multitude de ces royaumes, on y parle toujours la même langue, ce qui est un grand avantage pour la prédication de l'évangile ».

« Les Japonois sont aguerris, braves, courtois, fiers, recherchés dans leurs discours et dans leurs manières; ils sont aussi riches en traités sur la politesse que

Le *Coubo*, ou empereur séculier, est aujourd'hui maître de tout l'empire ; il commet dans chaque province un prince chargé de la gouverner. Les gouverneurs de la première classe se nomment *Daïnio*, ceux d'une classe inférieure *Siomio*. L'empereur se réserve le droit de les déposer et de les punir, s'ils commettent quelques fautes.

---

les Espagnols en romans : leur première attaque est terrible, mais ils ne tardent pas à se ralentir et à s'affoiblir. Ils attachent une grande importance à la beauté et à la bonté de leurs sabres, et sont susceptibles sur le point d'honneur, &c. Les rois ou princes de ces royaumes s'appellent *Tono*, et quelquefois *Yacata*. Ils tirent leurs surnoms de leurs royaumes; ainsi le prince de *Figen* se nomme *Figen dono*. On dit que les Japonois avoient des rois six cents ans avant l'ère vulgaire ».

« Ces *Tono* ont au-dessus d'eux un roi souverain qui leur donne et leur ôte leurs états, selon son bon plaisir. Celui-ci se nomme *Tencadono*, c'est-à-dire, seigneur de la monarchie ou de ce qu'il y a sous le ciel. Celui aujourd'hui régnant (en 1600) se nomme *Yxeyasa* : dès qu'il fut seigneur de tout le Japon, il se fit nommer *Xongoun*, et ensuite *Coubo*, titres particuliers à l'empereur, qui prend encore ceux de *Quambaco*, *Taïco* et *Taïsou*, mots qui signifient dictateur, capitaine, généralissime ; ils y ajoutent encore *Sama* (seigneur), comme *Taïcosama*, *Coubosama* ». *Nouv. Hist. du Japon*, p. 11 de l'Avertissem. (*Rédact.*)

Il les exile dans des îles voisines (1) ; quelquefois même il les condamne à mort. Tous ces gouverneurs sont obligés de venir une fois par an à la cour, où ils séjournent six mois, et d'y laisser leur famille en ôtage.

Outre leur empereur civil, les Japonois craignant, sans doute, de manquer de maître, en ont un ecclésiastique, qui ne

(1) On les relègue dans une île à quarante lieues est de la côte d'Iédo, vers la pleine mer. Cette île, nommée *Faïtsiensima*, a une lieue de circuit. Les côtes sont escarpées ; il n'y a ni anses ni ports ; l'accès en est difficile et dangereux, et des corps-de-garde distribués le long du rivage, empêchent les exilés d'avoir la moindre communication avec les étrangers ou les pêcheurs. Ces soldats sont relevés tous les mois, autant que la saison le permet : on y porte des vivres pour les détenus ; ils consistent en riz, écorces d'arbres et autres alimens peu nourrissans et de dure digestion. Ils logent dans de petites cabanes qui ne les garantissent ni des rigueurs de l'hiver, ni des chaleurs de l'été. Ils sont en outre obligés de recueillir la soie des vers qu'on nourrit dans cette île, de la préparer, de la blanchir, et d'en faire le nombre de pièces d'étoffes auxquelles ils sont imposés. *Notes sur le Japon, par Carron, à la suite du voyage de Hagenaer*, t. V, p. 430 et 431 *des Voyages de la Compagnie des Indes orientales.* (*Note du Rédacteur.*)

s'occupe absolument que des affaires de la religion et du clergé. Ce grand pontife prétend descendre en ligne directe des plus anciens souverains, et se vante d'une généalogie non interrompue depuis plus de deux mille ans. On voit qu'il ne le cède point en noblesse aux meilleures familles d'Allemagne ; et je conseillerois à nos gentilshommes de prendre leurs généalogistes au Japon. Quoi qu'il en soit, il paroît que les premiers habitans avoient un gouvernement patriarchal, et chaque père de famille gouvernoit les siens. Ces chefs se sont ensuite réunis sous un seul.

L'histoire authentique du Japon ne remonte qu'à six cent soixante ans avant notre ère vulgaire, c'est-à-dire, au règne de *Syn-Mou*, dont la famille, dès-lors célèbre, s'appelloit *Ten-sio-Daï-Syn.*

Syn-Mou fut le fondateur de la monarchie japonoise, ou réforma la constitution du pays, promulgua de nouvelles loix, et imagina une manière de compter les années plus juste et plus simple que les précédentes, connue encore aujourd'hui sous le nom de *Nin-O.* Les empereurs de cette race se sont qualifiés pour la plupart de

Daïri, quelques-uns de *Mikaddo*, *Daï*, *Taï*, *Ten-sio* et *Vo* (1).

---

(1) J'ajouterai ici une courte notice sur le gouvernement du Japon avant cette dernière révolution, faite sur les lieux mêmes par un missionnaire. « L'ad» ministration, dit ce jésuite, est divisé en trois par» ties ; le pontife de la religion tient le premier rang : » toutes les affaires ecclé iastiques, publiques et parti» culières, ressortissent de lui. Les nouvelles sectes de » bonzes n'ont de consistance qu'autant qu'il les a sanc» tionnées par un décret authentique ; il confirme les » *Toundos* ou évêques nommés par les princes, il peut » aussi en créer ; il accorde les privilèges et les immu» nités dans l'administration civile. Ce pontife est élu » par le peuple ; les Chinois donnent leur voix au plus » sage et au plus savant, mais c'est la naissance et la » fortune qui détermine le choix des Japonois. Sa » puissance est très-étendue ; il reçoit des impôts con» sidérables, et lutte souvent avec les rois séculiers. » Le reste de l'administration repose sur deux chefs » revêtus d'une grande autorité. Le chef d'hon» neur, nommé *Vo*, est héréditaire et placé au rang » des dieux ; il lui est défendu de mettre le pied à terre, » sous peine de déchéance. Il ne sort jamais de chez lui » et ne se laisse pas voir ; on le porte en litière, ou » il marche sur des échasses de bois. Il se repose » sur une chaise, avec un poignard d'un côté et des » flèches de l'autre. Sa tunique de dessous est noire, » celle de dessus rouge et d'une étoffe extrêmement

On en comptoit cent dix-neuf à l'époque où je vins au Japon. Le pouvoir de ces despotes a beaucoup varié. On peut le diviser en trois époques. Depuis la fondation de leur dynastie jusqu'en 1142 de notre ère, ils exercèrent un pouvoir absolu et sans bornes, qu'ils partagèrent ensuite avec les

» claire. Il porte un bonnet à deux pendans, comme » les mitres de nos évêques; il a sur le front une » marque rouge et blanche, il mange dans des assiettes » de porcelaine; c'est lui seul qui, dans tout le Japon, distribue les titres honorifiques, dont les naturels sont si curieux, et qu'on reconnoît par les » caractères avec lesquels ils signent leurs écrits, et » qu'ils changent en montant en dignité. Tous les » Grands du royaume ont des envoyés auprès du » *Vo*, et n'épargnent pas les présens pour obtenir » ses bonnes graces; de manière que sans revenu fixe » il est prodigieusement riche. Trois causes peuvent » le dégrader : 1°. s'il touche la terre du pied, comme » nous l'avons déjà dit; 2°. s'il commet un meurtre; » 3°. s'il a de l'aversion pour la paresse et l'oisiveté. » Cependant on ne le punit jamais de mort. — Le » chef de la justice, nommé *Quingue*, dont l'autorité est partagée entre deux ministres, nommés » l'un *Enge*, l'autre *Coxou*, juge tous les différends, » décide les guerres qui lui paroissent justes, punit » les factieux, &c. » Voyez *Rerum à societate Jesu in orient. gestar. usque ad ann. 1568*, p. 162 *et sequent.* (*Note du Rédacteur.*)

gouverneurs ou généralissimes. En 1583, ce dernier s'empara de toute l'autorité civile, et ne laissa au Daïri que les affaires ecclésiastiques ; mais sans rien diminuer des égards, je dirai même du culte qu'on lui rend (1) ; car les naturels n'ont pas moins de respect pour lui que pour leurs dieux. Il sort rarement de son palais, afin de ne pas exposer sa personne sacrée aux injures de l'air, ni aux rayons du soleil ; mais dans la crainte sur-tout d'être vu par un homme. Quand il se décide à se promener dans ses jardins, il se fait porter sur les épaules de ses valets, de manière que ses pieds ne touchent pas la terre. On fait un signal pour avertir les étrangers de se retirer ; car personne ne doit l'approcher. On fit un de ces signaux pendant notre séjour à Miaco. Ce vice-dieu imbécille naît, vit, ou plutôt végète et meurt dans l'intérieur de son palais, d'où il ne sort pas une seule fois dans sa vie. Ses cheveux, sa barbe et ses ongles sont des objets sacrés,

---

(1) On me dispensera de répéter, pour l'éclaircissement du texte de notre auteur, les détails qui se trouvent dans les *Histoires du Japon*, *de Kœmpfer et de Charlevoix :* ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde. *Rédacteur.*

que l'on n'ose nettoyer ni tailler pendant le jour. On saisit le moment de son sommeil pour faire sa toilette pendant la nuit et à la dérobée. Sa sainteté ne mange jamais deux fois dans la même assiette, et l'on casse tous les vases dont elle s'est servi, de peur qu'ils ne tombent entre des mains impures. Cette étrange manière de laver sa vaisselle, oblige de n'employer sur sa table que de la porcelaine très-commune. Il ne porte pas non plus deux fois le même habit; mais on les donne aux gens de sa maison. Il n'y a guère que les habitués de sa cour qui sachent son nom de son vivant, et on ne le publie que long-tems après sa mort. Sa cour est composée, en grande partie, de ses parens qui ont des dignités, ou obtiennent des bénéfices et des abbayes. Il a douze femmes, parmi lesquelles se trouve une impératrice. L'intérieur du palais offre un luxe éblouissant, mais qui n'est pas encore comparable à celui qu'il étaloit avant de perdre son autorité civile. Ses finances sont réduites aujourd'hui au produit de la ville de Miaco et de son territoire, et de quelques droits sur le trésor du Coubo, sans oublier cependant les sommes qu'on lui paye pour les titres qu'il distribue. Ce droit lui

appartient encore, et forme la plus riche partie de son revenu, qui n'est pas toujours suffisant pour les dépenses de sa cour.

Le Coubo et le prince héréditaire reçoivent de lui leurs titres honorifiques, et en obtiennent pour les principaux officiers de leur cour.

Les ecclésiastiques en dignités, se distinguent à la cour et dans les temples par un habit qui indique leur rang. Je rencontrai auprès d'un couvent situé dans les environs de Nagasaki, un de ces prélats qui portoit un pantalon qui lui tomboit sur les talons, et un large manteau à queue traînante. Ce personnage, d'ailleurs très-aimable, s'entretint long-tems avec moi par le moyen des interprètes. Sa conversation m'auroit paru plus intéressante sans les plantes dispersées autour de son temple, et qui me donnoient continuellement des distractions.

Le Daïri avoit autrefois la liberté de transférer sa cour par-tout où bon lui sembloit, dans toute l'étendue du royaume. Maintenant elle est fixée à Miaco, ville considérable, environnée de murs, de fossés, de bastions et de portes. Au milieu de cette ville est situé le palais du Daïri, flanqué de hautes tours et édifices pour loger

les gens de sa maison, et tous ses officiers supérieurs et inférieurs. L'empereur civil y entretient un gouverneur en son nom et une garde, autant pour sa propre tranquillité que pour la sûreté du Daïri. Il confie ordinairement ce poste important à un vieillard d'une expérience et d'une sagesse reconnues.

Ce gouverneur, loin d'amasser de la fortune, dépense une grande partie de la sienne, et finit souvent par se ruiner. C'est le seul séculier de toute la cour du Daïri; il entre dans tous les détails de l'administration intérieure du palais et des affaires ecclésiastiques, expédie les passeports pour l'intérieur du royaume, jusqu'à la cour du Coubo. Il nous donna audience à notre passage à Miaco. Enfin, on peut regarder cet officier comme le mentor du Daïri, qui n'est plus que le mannequin de l'empereur civil. Sa cour est l'asyle des sciences et des arts: c'est l'unique université du royaume où l'on forme et l'on entretienne les élèves; on leur enseigne particulièrement la poésie, l'histoire du Japon, les mathématiques, &c. Ils se livrent aussi à la musique, que les femmes aiment passionnément. Tous les almanachs se font

ici et s'impriment à Isie (1). Quoique le Daïri ait perdu toute influence dans les affaires civiles, cependant il jouit encore d'une telle considération, que le Coubo étoit obligé chaque année, ou à une certaine époque, de lui rendre ses devoirs en personne, ou de lui envoyer une ambassade qui lui offroit, selon l'usage, des présens considérables.

Ioritomo et plusieurs de ses successeurs, remplirent eux-mêmes cette formalité; mais les derniers souverains l'ont négligée au point de la laisser entièrement tomber en désuétude. Maintenant les princes du pays et les Hollandois eux-mêmes, en allant à Iédo, ne demandent plus d'audience au Daïri.

On comptoit soixante-seize empereurs de cette dynastie en 1142; à cette époque éclatèrent des dissensions intestines entre les princes du pays. Pour réduire les mutins et rétablir la paix, il fallut confier le commandement de l'armée à un généralissime plein de courage et d'intelligence. Ioritomo, c'étoit le nom de cet officier, parvint en effet à tout appaiser; mais il retint aussi pour lui-même et pour ses successeurs une partie du pouvoir suprême,

(1) Voyez ci-dessus la descript. de Miaco, p. 147 et suiv.

qui se trouva divisé entre le Daïri et ses généraux. Les choses subsistèrent dans cet état plus long-tems qu'on ne croiroit, car ce ne fut qu'en 1585 que s'effectua la division complète des pouvoirs (1). Taïco-Sama, fils d'un paysan, s'étoit élevé, par son mérite personnel, au grade de général. Après avoir

---

(2) L'histoire de cette révolution mémorable se trouve consignée dans un de ces recueils des lettres des Jésuites, d'où j'ai déjà tiré plusieurs notes. Ce précieux morceau historique, intitulé *De initio et origine discordiæ inter Taciosamam et Quabacondoneum ejus nepetem*, contient dix-sept pages *in*-8°. Ne pouvant en donner la traduction, j'en extrairai le passage le plus utile pour l'histoire. « L'unique but de Taïcosama étoit d'assurer l'empire du Japon à sa postérité : mais n'ayant pas d'enfant, il adopta trois neveux et leur distribua un certain nombre de provinces. La mort enleva rapidement les deux premiers; le troisième, doué de grandes et excellentes qualités, selon les missionnaires, et même assez bien disposé pour le christianisme, avoit le goût, ou plutôt la fureur de verser le sang humain; son plus agréable passe-tems étoit de remplir les fonctions de bourreau. Son oncle, après avoir long-tems hésité, fut obligé de lui ordonner de se fendre le ventre, et il termina lui-même sa carrière très-tristement». *De rebus Japonicis*, p. 263. Voyez aussi *De Christianis apud Japonios triumphis*, à P. Trigaultio, p. 372 et seq. cap. XVI, *belli ozacensis eventus*. (*Rédacteur.*)

réduit sous son obéissance tous les princes du pays, il enleva au Daïri la portion d'autorité civile qu'il avoit jusqu'alors conservée.

Depuis Ioritomo, premier souverain laïc, jusqu'à Iévaron, qui régnoit lors de mon séjour au Japon, l'on comptoit quarante-un *Coubo*, qui avoient tous résidé à Iédo. Ces souverains ne gouvernent pas entièrement par eux-mêmes et d'après leur seul et bon plaisir. Ils ont six conseillers, personnages âgés et expérimentés. Outre les présens considérables en productions de sa province, que chaque prince est obligé de porter à la cour, le Coubo tire encore des revenus considérables de ce qu'on appelle *domaines de la couronne*, qui consistent en cinq provinces impériales et villes, qui ont les mêmes titres et sont gouvernées par des *Bougios*. Les impôts se perçoivent en nature; chaque province donne une partie de ses productions. Le prince est obligé d'entretenir, avec les impôts qu'on lui paie, tous les officiers de sa cour, ses troupes, les grands chemins, de faire à ses frais, chaque année, un voyage à la cour d'Iédo.

Les cinq domaines impériaux produisent cent quarante-huit *man* douze cents *kokf* de riz, ce qui fait environ quarante-quatre milliards

milliards quatre cents millions de sacs de vingt livres.

En 1692, époque du séjour de Kœmpfer au Japon, le Daïri régnant se nommoit *Kinseokvo-Tei;* il étoit monté sur le trône, ou, ce qui est plus vrai, il avoit été revêtu du vain titre de souverain en 1687.

Voici les noms de ceux qui lui ont succédé jusqu'à présent :

Naka-no-Mikaddo-no-In, monta sur le trône en . . . . 1709, mourut en 1735.
Sakoura-Matié-no-In, 1735, — 1746.
Momo-Zou-no-In, . . . 1747, — 1761.
Zeutoo-go sio, ... 1762, — 1769.
Figasi-Jamma-no In, 1770,
régnoit encore en . . . . . 1776.

Depuis le retour de Kœmpfer en 1693 jusqu'à mon arrivée, on comptoit six Coubo ou empereurs civils, savoir :

Coubo-Tchinayos, qui étoit alors âgé de quarante-trois ans, et qui en avoit régné déjà douze ou treize; son règne entier fut de vingt-neuf.

Ye-Nob-koo lui succéda en . . . . 1709, mourut en 1712.
Ye-Tsou-Kou-koo, . . 1713, — 1716.
Yosi-Moune-koo, . . . 1717, — 1751.
Ye-Syege-koo, ... 1752, — 1761.

Mina-Moto-Ye-Far-Koo monta sur le trône en 1761, et l'occupoit encore au moment de mon départ en 1776 (1). Il a reçu du

---

(1) Voici la même liste, tirée des *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap der Konsten en wetenschappen*. (Mémoires de la société de Batavia), 2 deel. p. 149 et 150.

Empereurs ecclésiastiques et civils du Japon, depuis le voyage de Kœmpfer.

Les empereurs ecclésiastiques se nomment *Dario*, *Tenno* ou *Mikado*. Le dernier dont parle Kœmpfer, étoit le cent quatorzième, et se nommoit,

	Années japonois.	Ere vulgaire.
114 *Vigasi-Tamano-In*, régnoit en .	2347	1687
115 *Nakano-Mikadono-In*, ...	2369	1709
116 *Sakoura Ma'ino-In*, ...	2395	1735
117 *Momo-Zomo-In*, ...	2407	1747
118 *Zinto-Yosio*, ...	2422	1762
119 *Kinseo - Quotey*, ...	2430	1770

Les empereurs civils depuis le Coubosama, qui régnoit du tems de Kœmpfer, sont,

	Années japonois.	Ere vulgaire
36 *Tsaïna-Josi-Koo*, qui régnoit en	2340	1680
37 *Yenob-Koo*, ...	2369	1709
38 *Yet-Soukoo-Koo*, ...	2373	1713
39 *Yosi-Moune-Koo*, ...	2376	1716
40 *Yesi-Gou-Koo*, ...	2405	1745
41 *Yeval-Koo.*	2422	1762

(*Note du Rédacteur.*)

Daïri, qui seul a le droit de conférer les titres, celui de *Djo-Ji-Tsi-ji-nay-Day-sin-Souje-no-Tay-Sio-Zei-Ji-Tay-Siogoun. Mina-Moto* est son nom de famille, *Ye-Farou* son nom particulier, *Koo* un titre qui répond à celui de sieur ou seigneur, et qu'on ne donne qu'aux personnes de la plus haute distinction. Le prince héréditaire, qui pouvoit avoir alors douze ans, se nomme *Mina-Moto-no-Ye Moto-Koo.* Le Daïri lui a donné le titre de *Sou-Nieji Day-nagou.*

Ces notes, uniquement utiles aux chronologistes, ne vaudront pas aux yeux de bien des lecteurs, le prix qu'elles m'ont coûté. On ne peut se les procurer que dans la ville même d'Iédo, où il m'a fallu employer les bons offices de plusieurs amis.

Chaque province est administrée par un prince qui y réside, et qui est responsable de sa gestion au Coubo. Les revenus de son gouvernement lui appartiennent, à condition qu'il entretiendra les routes, qu'il soldera une armée, &c. Il est obligé en outre, comme nous l'avons observé, de faire chaque année un voyage à la cour d'Iédo, avec une suite et des présens proportionnés à l'importance de son gouvernement. Il faut aussi qu'il soutienne sa fa-

mille auprès de la cour, où on la garde comme ôtage de sa fidélité. Ces princes ou gouverneurs établissent leur résidence dans de grandes villes situées au bord de la mer, ou de quelque grande rivière, et environnées de murailles et de fossés. Le château du gouverneur est ordinairement bâti à une extrémité de la ville; il a une grande étendue; ses murailles, ses fossés, ses tours et ses portes lui donnent beaucoup de ressemblance avec celui du Coubo. Il est composé de trois corps-de-logis bien solidement fortifiés. Le prince occupe l'édifice intérieur; les Grands de sa cour logent dans le second; le troisième, ou le corps-de-logis extérieur, sert à caserner les officiers et les soldats.

Non-seulement le système du gouvernement est conçu de manière à rendre le peuple heureux, conformément à ses préjugés et à sa manière d'être, mais c'est encore le but de tous les gens en place. Ils travaillent sans cesse à maintenir l'ordre, et à protéger le foible contre le fort (1).

---

(1) Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques obserservations de l'auteur de l'*Esprit des Loix*, sur le gouvernement Japonois; elles contredisent un peu l'opi-

Les villages sont situés communément le long des grandes routes. Ils ne diffèrent des

---

nion de notre voyageur, que je soupçonne, d'après ses propres écrits, d'un peu de prévention en faveur d'une nation dont il n'a reçu, à la vérité, que les témoignages d'estime dus à ses qualités et à ses talens. Mais revenons à Montesquieu. « Le peuple Japonois, » dit-il, a un caractère si atroce, que ses législateurs » et ses magistrats n'ont pu avoir aucune confiance » en lui; ils ne lui ont mis devant les yeux que des » juges, des menaces et des châtimens; ils l'ont soumis » pour chaque démarche à l'inquisition de la police. » Ces loix qui, sur cinq chefs de familles, en établis- » sent un comme magistrat sur les quatre autres; ces » loix qui, pour un seul crime, punissent toute une fa- » mille ou tout un quartier; ces loix qui ne trouvent » point d'innocens là où il peut y avoir un cou- » pable, sont faites pour que tous les hommes se mé- » fient les uns des autres, pour que chacun recherche » la conduite de chacun, pour qu'il en soit l'inspec- » teur et le juge ». En effet, on croiroit volontiers que nos comités révolutionnaires ont été imaginés au Japon. Le même auteur attribue la rigueur des loix de cet empire et la cruauté des châtimens, au matérialisme qui y domine, la religion dominante n'offrant aucun avenir au-delà de cette vie. En outre, la sévérité de ces loix en empêche l'exécution. « Il est vrai, ajoute » le même auteur, que le caractère étonnant de ce » peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, » qui brave tous les périls et tous les malheurs, semble

villes, qu'en ce qu'ils n'ont qu'une seule rue, et qu'ils ne sont pas environnés de murailles. Ils couvrent en longueur l'espace d'un demi-mille, et quelquefois d'un mille.

Les rues des villes ont des portes qui se ferment et s'ouvrent à une certaine heure ; elles peuvent avoir de vingt à soixante brasses de long. Il y a dans chacune un commissaire (*ottona*), des officiers de police, un corps-de-garde, des ustensiles pour les incendies.

A la distance de deux, ou tout au plus de quatre heures de chemin, on trouve des postes bien montées en chevaux et autres bêtes de somme, avec des hommes qui se chargent de vous conduire, moyen-

» à la première vue absoudre ses législateurs de l'atrocité de leurs loix. Mais des gens qui naturellement » méprisent la mort, et qui s'ouvrent le ventre pour la » moindre fantaisie, sont-ils corrigés ou arrêtés par la » vue continuelle des supplices, et ne s'y familiarisent-» ils pas? Un législateur sage auroit cherché à ramener » les esprits par un juste tempérament de peines et de » récompenses, par des maximes de philosophie, de » morale, &c. &c. Mais le despotisme ne connoît pas » ces ressorts, il ne mène pas par ces voies ; il peut » abuser de lui, mais c'est tout ce qu'il peut faire. Au » Japon il a fait un effort, il est devenu plus cruel que » lui-même ». *De l'Esprit des Loix*, tom. I, II et III *passim. Note du Rédacteur.*

nant un prix très-raisonnable. Les chemins sont larges et bien entretenus, ce qui est d'autant plus facile, que l'on ne connoît point ici nos voitures à roues, et que les voyageurs se font porter dans des litières par des hommes, ou vont à pied.

Comme il y a au Japon plusieurs rivières considérables, sur lesquelles il est impossible de construire des ponts, le gouvernement a soin d'y entretenir des bateaux et des hommes qui passent les voyageurs à bras. Les moindres villages ont plusieurs petites auberges, où l'on trouve toujours du thé et d'autres boissons toutes prêtes.

CHAPITRE XIII.

De la Religion du Japon. — Des différentes Sectes de ce royaume. — Description de leurs Temples. — Etablissement, progrès et extirpation du Christianisme au Japon. — Partisans de Con-fou-tsée.

Le même système religieux règne dans toutes les îles du Japon; mais il se divise en une multitude de sectes (1), qui se tolèrent réciproquement avec beaucoup d'indulgence. Il subsiste même entre elles une sorte d'union et d'harmonie. Elles ont un chef commun qui est le *Daïri* (2). Son pouvoir

(1) Ces sectes se réduisent à deux principales, comme on va le voir. Elles ont pour base le lamisme ou chamanisme, d'où sont également dérivées les religions des Hindoux, des anciens Egyptiens, des Hébreux, des Chrétiens, &c. *Note du Rédacteur.*

(2) *Dairi*, seigneur; il a encore le titre de *Vo* ou *Codai* (race élevée), *Tenca* (prince céleste), *Taï-Ten-Siu* (fils du ciel), *Mikaddo* (prince), *Dao* (grand). Après leur mort on les met au rang des *camis* ou demi-dieux, à-peu-près comme on canonisoit les anciens papes. Les saints de l'église catholique correspondent parfaitement aux camis des Japonois et à tous

et ses fonctions ressemblent assez à celles du pape. Chaque secte a ses temples et ses idoles qui sont très-nombreuses, et pour la plupart hideuses. Il y a des dieux pour toutes les professions, à-peu-près comme chez les Grecs et les Romains. Conséquemment on trouve ici des dieux de tout étage. Au milieu de ce fatras d'absurdités et de superstitions, les Japonois ont encore conservé une idée, bien confuse à la vérité, de l'Être suprème. Ils me semblent avoir essayé de le représenter d'une manière imposante, ou au moins gigantesque dans deux temples. Je remarquai dans l'un une statue de bois si colossale, que le creux de sa main pou-

---

ces demi-dieux de l'Inde, du Tibet, &c. Je terminerai cette note par un aveu bien piquant du jésuite Charlevoix, t. I, p. 262 de son *Histoire du Japon*. « Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de ce » chaos informe de religion, on apperçoit tant de traces » du christianisme, que *nous n'avons presque pas un* » *mystère, pas un dogme, ni-même une pratique de* » *piété, dont il semble que les Japonois n'aient eu quel-* » *que connoissance* ». Pour expliquer cette conformité, le docte jésuite n'est pas avare de conjectures. Je me réserve d'étendre, dans une de mes notes, son observation sur les principaux peuples de l'Asie, et je proposerai une solution moins orthodoxe, mais peut-être plus vraisemblable. *Note du Rédacteur.*

voit contenir six hommes assis à la mode du pays. Les épaules avoient cinq brasses de large.

L'autre idole étoit environnée de trente-trois mille trois cent trente-trois dieux inférieurs, pour indiquer, sans doute, la multitude de ses attributs et de ses pouvoirs (1).

Les temples sont ordinairement bâtis hors l'enceinte des villes, sur des éminences et dans les plus beaux sites. Ils sont très-nombreux; des chemins bordés de cyprès y conduisent; chacun de ces temples est desservi par une multitude de prêtres, dont les fonctions se bornent à entretenir la propreté dans le lieu saint, allumer les lampes et les bougies, et à renouveller l'encens et les fleurs qu'on sait être les plus agréables à l'idole.

---

(1) Les anciens dieux de l'Inde sont aussi entourés d'une multitude innombrable de dieux subalternes. Les géans sculptés dans les caves de Salcette, d'Eléphanta et dans le voisinage, sont appuyés sur des nains et entourés de personnages d'une taille médiocre, et qu'on peut regarder comme des demi-dieux. Voyez la *Description de ces cavernes artificielles et des sculptures qu'elles renferment*, pages 59 et suiv. de la *Description du Pégou*, trad. de l'angl. de W. Hunter. *Rédacteur.*

Ils ne font pas d'office, et ne chantent aucun hymne. Les portes du temple restent ouvertes toute la journée; les dévots peuvent y entrer à toute heure pour y faire leurs prières, ou bien déposer leurs aumônes. L'accès n'en est défendu à aucun étranger, pas même aux Hollandois, que l'on y loge quand les auberges se trouvent pleines; comme cela nous arriva pendant notre voyage à la cour.

Quoique l'on ne reconnoisse point de secte dominante, il y en a deux infiniment plus répandues que les autres, celles de *Sinto* et de *Boudsdo;* le culte du premier est originaire du pays, et le plus ancien; mais il a maintenant peu de partisans. Le second a été apporté du continent de l'Asie; sa nouveauté lui a donné une grande vogue.

La religion de Sinto (1) étoit très-simple

(1) La religion des *Sin* ou des *Camis:* ces deux mots sont synonymes et signifient *habitans des cieux.* Les *Camis* sont les sept esprits célestes qui composent la première dynastie des souverains Japonois, et les cinq demi-dieux de la seconde dynastie, qui ont régné plusieurs milliers d'années. On sait que les Péruviens, les Hindoux et les Egyptiens admettoient aussi des dynasties célestes antérieures à leurs rois mortels. La religion de Sinto est établie au Japon depuis un tems immémorial; suivant une tradition vulgaire, elle y fut

avant que l'on y introduisît une foule de pratiques et de cérémonies étrangères. Son origine se perd dans la nuit des tems, et il y a tout lieu de présumer que les idées simples et pures de son fondateur ont été obscurcies, et à-peu-près dénaturées par ses successeurs. Cependant ils reconnoissent encore aujourd'hui un Être suprême, qui a fixé son séjour au plus haut des cieux. C'est en son nom qu'ils prononcent les sermens les plus sacrés; mais ils ne lui rendent aucun culte; ils le croient trop au-dessus d'eux pour avoir besoin de leurs hommages et de leurs adorations. Ils s'adressent à une multitude de dieux inférieurs qu'ils disent être chargés de présider à la terre, à l'eau, à l'air, &c. et de la volonté desquels dépend le sort des mortels. Ils n'ont que des idées bien vagues et bien incertaines de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des châtimens qui l'attendent après

---

apportée d'un pays occidental très-éloigné. Cette tradition, jointe au système d'après lequel cette religion est conçue, nous porte à croire qu'elle est venue de l'Inde ou du Tibet. La facilité avec laquelle elle s'est, pour ainsi dire, fondue dans celle de *Foé* ou *Bouddo*, prouve l'identité de leur origine. *Note du Rédacteur.*

la destruction de son enveloppe mortelle. Ils présument cependant que les ames des gens de bien ont un séjour particulier sous le ciel ; que celles des méchans errent de tous côtés en punition de leurs crimes. Ainsi, l'on voit qu'ils n'admettent pas le dogme de la métempsycose. Le but de leur doctrine est de rendre les hommes vertueux pour cette vie, et tous les sectateurs travaillent à conserver la pureté de l'ame, et une conscience irréprochable, à cultiver la vertu, et obéir aux loix du pays qu'ils habitent. Ils ne mangent pas de viande ; ils ont de la répugnance à verser le sang (1), et évitent l'attouchement d'un cadavre. En violant un de ces trois points de discipline, on se rend impur pour un tems plus ou moins long. Je crois reconnoître sur ce point une coïncidence parfaite entre la loi de *Sinto* et celle de *Moyse*. Mais voici une idée qui n'est, sans doute, venue que d'après coup à quelques imbé-

(1) Par une conséquence de leur aversion pour le sang, ils s'abstiennent de lait, persuadés que le lait est aussi du sang blanc. (*Pensano che il latte sia sangue dell animale seben di colore bianco.*) Voyez *Relatione della venuta degli ambasciatori Giaponesi a Roma*, da Gualtieri, p. 3. *Note du Rédacteur.*

cilles ; c'est de prétendre que les ames des renards deviennent des démons, et ils n'en reconnoissent pas d'autres. A la vérité ces animaux sont très-dangereux, et commettent de grands dégâts (1).

Les sectateurs de cette religion sont profondément persuadés que leurs dieux connoissent et voient tout, et qu'il est inutile de leur faire quelques demandes. Ils leur construisent cependant des temples, observent des jours de fêtes. Ces dieux se nomment *Sin*, ou *Kami* (2).

---

(1) « Quand le démon s'est emparé d'un homme, dit un missionnaire, les Japonois prétendent que le renard l'a assailli, car ils donnent au démon le nom de cette bête. Parmi les nombreuses formules aussi ridicules que superstitieuses qu'ils emploient pour chasser les démons, je me contenterai d'en citer une dont je fus témoin. Une princesse d'Osakka prétendoit être possédée du démon ; on tua tous les chiens de la ville, pour effrayer, disoit-on, le renard enfermé dans son ventre. On imagine bien que cette boucherie de chiens ne fut pas plus efficace contre l'épilepsie de la princesse, que le dévouement de plusieurs Iammabos et autres Bouzes, qui s'étoient immolés pour elle au démon ». Voyez *Historica relatio de rebus a societ J. gest.* p. 451. *Note du Rédacteur.*

(2) Dieux ou esprits. Le savant P. Georgi trouve beaucoup de ressemblance entre les *Kamis* des Japonois et

Les *mia* (1) ou temples sont distribués en plusieurs compartimens, avec des galeries, des fenêtres et des portes, qu'on peut ôter et changer selon l'usage du pays. Des nattes de paille recouvrent le plancher; et le toit excède les murs de l'édifice, de manière à former tout autour une galerie très-élevée, sous laquelle on se promène.

Les temples des sectateurs de Sinto, ne renferment aucune image visible de la divinité. On voit seulement dans quelques-uns une petite figure renfermée dans une boîte, et qui représente le dieu subalterne à qui le temple est dédié. Au milieu du temple est ordinairement placé un grand miroir de métal fondu et poli, pour indiquer aux hommes que les dieux découvrent les souillures cachées de leur cœur, aussi

---

les trois Καμῆφις, *Camephis*, dieux tutélaires des anciens Egyptiens. Je le répète, les dieux pénates ne sont pas les seuls objets de ressemblance qui existent entre les Chamans et les anciens Egyptiens, les Grecs, les Chrétiens, &c. *Note du Rédacteur.*

(1) *Demeures des ames vivantes.* Kœmpfer prétend qu'on en compte vingt-sept mille sept cents au Japon, en y comprenant sans doute les chapelles dépendantes des temples principaux. *Note du Rédacteur.*

distinctement qu'eux-mêmes apperçoivent dans ce miroir les taches de leur visage.

Je fus frappé plus d'une fois du recueillement avec lequel les Sintoïstes approchent de ces temples dans tous les tems ; ils n'osent pas y entrer quand ils se croient souillés, mais alors ils commencent par bien se laver, mettent leurs plus beaux habits, se lavent encore auprès de la porte en dehors du temple. Ils entrent avec beaucoup de gravité, se placent devant le grand miroir, baissent la tête respectueusement jusqu'à terre, se tournent de nouveau devant le miroir, font leur prière, et présentent quelque don. Après ces cérémonies ils sonnent une petite cloche (1) pendue dans le temple et se retirent. Le reste du jour est consacré à la joie et au plaisir. Les desservans de ces temples se partagent en deux classes : quant à ceux qui veillent à la garde et à l'entretien du temple, ce sont des laïcs ignorans et que l'on choisit tels, pour qu'ils ne soient pas même tentés

(1) On voit aussi une sonnette dans le temple de *Chaca* au Tibet, et les moines de sa secte se rassemblent au son d'une cloche à deux battans, pour faire la prière. *Alphabet. Tibetan.* p. 405 et 446. *Note du Rédacteur.*

de

de pénétrer les mystères et de les divulguer. Ils se rasent la barbe, laissent croître leurs cheveux, qu'ils couvrent d'un chapeau vernis, garni de cordons de soie flottans, et portent une vaste robe (1). Les clercs initiés dans les mystères de la religion, exigent d'eux le serment de ne rien divulguer.

Depuis l'introduction de la secte de Boudsdo au Japon, celle de Sinto a admis différens dogmes et pratiques qui lui étoient absolument étrangers. Malgré ces innovations, c'est encore aujourd'hui la moins déraisonnable de tout l'empire. C'est la religion du *Coubo*, qui est obligé d'aller une fois par an en personne, ou bien d'envoyer un ambassadeur à quelque temple, pour assister au service divin, et offrir de riches présens.

La doctrine de *Boud* (2) a été apportée au

(1) Ce costume ressemble beaucoup à la barrette et aux vêtemens des cardinaux ; il suffit de jetter un coup-d'œil sur les gravures de l'*Alphabetum Tibetanum* du *P. Georgi*, pour être frappé de la ressemblance du costume des lamas avec celui des prêtres catholiques. *Note du Rédacteur.*

(2) *Boud*, *Boudsdo*, *Chaca* ou *Foé*, sont le même personnage, comme on le verra ci-après, page 261.

Japon des côtes occidentales de l'Inde, c'est-à-dire, de Coromandel, de Malabar, et de

---

Toutes les nations chez lesquelles il est connu, et elles sont très-nombreuses, s'accordent à lui donner une origine céleste, et le font naître d'une mère vierge. *Chacá Boutta iit*, en tibétain, signifie *fils unique*, *premier-né*. *Boud*, en persan et en sanskrit, désigne une *idole*. On nous dispensera de raconter toutes les fables fabriquées sur ce personnage. Mais nous ajouterons de nouveaux détails à ceux que donne notre voyageur sur la secte des Boudsoïstes ou Foïstes, et c'est d'après les idées de ceux-ci que nous tracerons une courte notice sur la vie de leur fondateur.

Nous n'essaierons pas de fixer l'époque de l'introduction de cette religion au Japon; il paroît qu'elle y a été apportée de la Chine par la presqu'île de Corée. Quoique les sectateurs se nomment *Boudzo*, le nom de *Foé* ou de *Boudzo* qu'ils donnent à leur législateur, indique assez leur origine chinoise.

Cette religion, telle qu'elle existe maintenant à la Chine et au Japon, se divise en *extérieure* et en *intérieure*. Elle admet l'immortalité et la transmigration de l'ame, des lieux de châtimens et de récompenses. *Foé* est une divinité descendue sur la terre pour le bonheur du genre humain. Un juge des enfers prononce sur le sort des ames, à-peu-près comme l'Yam-Rajah des *Hindoux*. Ces ames sont retenues aux enfers suivant leur conduite passée, et retournent ensuite animer des corps d'hommes ou de bêtes.

On prétend que la religion a été long-tems cachée au

Ceylan. Boudha, qui est incontestablement le même que Boudsdo, passe pour un an-

---

vulgaire. On ne l'enseignoit aux étudians qu'à proportion de leurs progrès et de leur sagesse. Les initiés assurent que *Foé* ou *Chaca*, sur le point de quitter ce monde, avoua en confidence à ses disciples favoris, que jusqu'alors il n'avoit fait que leur enseigner une religion enveloppée de métaphores et de symboles adaptés à l'entendement de la multitude, mais que toute la science se réduisoit à ce point-ci : « Tout vient de » l'espace dans lequel tout doit se confondre. Les » choses diffèrent entre elles pour la forme et non » pour les particules de matière qui les composent. » La masse générale sert indifféremment à former un » lion, un homme ou un autre animal ; après avoir » perdu leur figure par la dissolution, ils sont mê- » lés et confondus. Ainsi toutes les créatures animées » ou inanimées viennent du même principe, qui n'est » sujet à aucun changement ».

Les sectateurs de la *doctrine intérieure* ne se prosternent point devant des idoles, et ne croient pas à la métempsycose. Quelques missionnaires l'ont appellée la doctrine du *néant* ou de la *non-existence*, et ont traité ses partisans d'*athées ;* mais je lui trouve plutôt une étonnante ressemblance avec le culte *nerghenni* ou de l'être invisible des Hindoux. Il semble fondé sur l'opinion d'une cause universelle, d'un principe généralement répandu. Les uns prétendent que ce *premier principe* n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté, ni forme, mais que c'est l'essence qui donne la vie

cien prophète des Brahmanes, né dans l'île de Ceylan, mille ans environ avant

à tout ce que nous voyons, et que de son union avec la matière ou de sa séparation résulte la vie ou la mort; que la cause première est seule immortelle, et que le plus grand bonheur dont puissent jouir les hommes est l'entière distraction de toutes les choses mondaines, même de leur propre existence. Après un certain nombre d'années, l'univers doit tomber dans le chaos et se reformer ensuite; ces dissolutions et reproductions successives n'ont pas eu de commencement, et se continueront durant toute l'éternité.

D'autres, comme *Goutama*, ancien prophète Hindou, et auteur d'un traité de métaphysique, donnent deux ames à l'espèce humaine; l'une subtile, constitue le principe intellectuel, l'autre, plus grossière, préside aux sens.

Les partisans de la *doctrine intérieure* se nomment *Chenchus* au Japon. Ce sont, pour la plupart, des personnes de la première distinction, qui ont aussi la plus grande admiration pour la doctrine de Confucius.

Les *tiras* ou temples de *Foé*, sont très-nombreux au Japon, situés sur des hauteurs et renfermant une multitude d'idoles et de figures en bas-relief. Celle à laquelle s'adressent ordinairement les hommages, représente trois personnes en une; c'est une imitation de la Trinité des Hindoux, *Brimha*, *Vichnou* et *Chiva*.

Je doute fort que *Foé* soit l'auteur de cette religion; il est possible qu'il l'ait apportée de l'Inde ou du Tibet à la Chine. Nous ne révoquons pas en doute son

Jésus-Christ ; on le regarde comme le fondateur de cette secte, qui s'est insensi-

---

existence, comme l'ont fait quelques savans, mais nous nous bornerons à rapporter le témoignage des auteurs les plus dignes de foi.

Fo ou *Foé* naquit d'un prince de l'Inde douze cents ans avant l'ère vulgaire. Il se nomma d'abord *Checa* ou *Chaca*, et se fit appeller *Foé* à l'âge de trente ans. Sa doctrine ne pénétra dans la Chine que vers l'an 60 de l'ère vulgaire, sous le règne de l'empereur *Ming*, qui, d'après un songe, envoya des ambassadeurs dans l'Inde pour étudier sous les Brahmanes, et ils rapportèrent la religion de *Foé*, qui fit de grands progrès vers l'an 420. Les incarnations de Foé suffiroient pour prouver son origine indienne, quand elle ne seroit point attestée par l'histoire. Les temples de la Chine sont remplis d'images qui représentent ses diverses métamorphoses. Sans vouloir nous engager dans des discussions chronologiques aussi incertaines que superflues, nous nous croyons autorisés, d'après les fragmens originaux, conservés dans plusieurs anciennes langues asiatiques, à retrouver le même législateur dans le *Boutta* des anciens gymnosophistes, le *Sammana Kantama* des Pégouans, le *Samana-Condom* des Siamois, le *Foé* des Chinois, l'ancien *Boudso* ou *Chaca* des Japonois, le *Vichnou* des Hindoux dans une de ses incarnations, le *Lama* des Tibétains, le *Baouth* des Chingulais, le *Thic-ca* des Tunquinois, le *Thoth* des Egyptiens, le *Boa* des Tunguses, le *Torus* des Lapons, l'*Ouden* ou *Woden* des nations gothiques, auquel

blement répandue dans toutes les Indes orientales et presqu'aux dernières extré-

le mercredi est encore consacré sous le nom de *Woden tag*, *Wednesday* en anglais (*Boud-var* en Sanskrit), *Mercurii dies;* Mercure, Hermès, Thoth et Boudh n'étoient que le même personnage.

La comparaison des livres ou des fragmens originaux qui nous restent de ces différens législateurs, vient encore à l'appui de l'identité que je veux établir, et c'est au Tibet qu'il faut chercher le prototype original. Le Lama est le souverain pontife, le père spirituel des Chinois, des Tatars et de l'Asie septentrionale. C'est au temple de Lhassa que les prêtres de ces contrées vont étudier la théologie et le tibétain, qui est la langue sacrée de ces différentes nations ou hordes tatares.

En reconnoissant le Tibet ou le plateau de la Tatarie pour le berceau des sciences, et cette supposition n'est pas totalement dénuée de fondement, on explique très-naturellement une foule d'identités frappantes qui se trouvent entre les plus anciens peuples, et qui ont donné lieu à des suppositions ridicules. On n'a pas besoin, par exemple, d'envoyer une colonie d'Egyptiens pour peupler la Chine, qui devoit être habitée longtems avant qu'on songeât aux moyens de rendre l'Egypte habitable. Nos missionnaires, convaincus de la ressemblance qui existe entre la religion de Brahma et celle de Moyse et de Jésus, n'auroient pas imaginé gratuitement des apôtres prêchant dans les Indes une religion dont les Brahmes connoissoient mieux qu'eux toutes les bases. Tout s'explique naturellement, en ad-

mités de l'Asie. Elle ne réussit à la Chine que long-tems après y avoir été introduite. Elle passa en Corée, et enfin chez les Japonois, qui la reçurent avec enthousiasme, et l'amalgamèrent avec celle de Sinto. Elle a enfanté plusieurs superstitions mons-

---

mettant cet ancien peuple savant, si heureusement imaginé, ou plutôt retrouvé par l'ingénieux, le savant et trop infortuné *Bailly*. On voit les sciences et les arts descendre de la Tatarie dans la Chine, dans l'Inde et dans l'Egypte, et passer de-là dans des contrées plus éloignées, qui conservent encore les idées théologiques, lithurgiques et cosmogoniques du lamisme. Elles se trouvent, par exemple, dans le Pentateuque, qui n'est qu'un extrait d'anciens livres égyptiens anéantis, dans les cinq Vedes, dans les cinq Kings. Je n'entreprendrai pas de développer ces idées dans une note; il me suffira, pour le moment, d'indiquer les ouvrages que doivent consulter ceux qui voudront les méditer et les approfondir. *Alphabetum Tibetanum*, autore P. Georgio, anno 1771, *passim;* Crawford's *Sketches chiefly relating to the history, religion, laws, learning, and manners of the Hindoos, &c.* seconde édition, 1792, t. II, p. 136—164. *Historia de la provincia de Philipinas*, por el Padre Rod. Murillo. *Ayeen Akbery or the institutes of the emperor Akber*, translated from the Persian, by Gladwin, t. III, p. 157, chap. of the doctrine of *Bood. Litteræ annuæ PP. Societ. Jesu.* Les ouvrages de *Duhalde*, de *Kœmpfer*, de *Charlevoix*, de *Mailla*, &c. &c. *Note du Rédacteur.*

trueuses. En voici les principaux dogmes.

1°. L'ame de tout être animé est immortelle.

2°. Elle est susceptible de récompense et de punition après l'extinction de la vie.

3°. Il y a différens degrés de béatitude et de damnation.

4. Les ames des méchans vont habiter le corps des animaux pendant un certain tems, à l'expiration duquel elles sont corrigées et purifiées ; alors elles reviennent animer des corps humains.

Ils appellent l'Être suprême, Amida (1) ; et le diable, Iemma.

---

(1) Le P. Georgi prétend, avec assez de vraisemblance, que l'*Amida* des Japonois est l'*Anubis* des Egyptiens. En effet, il a une tête de chien comme Anubis, et tient à la main un cercle d'or qu'il mord ; cet instrument ressemble beaucoup au cercle égyptien qui représentoit le Tems. On le nomme aussi *Ometo*, et on le représente indifféremment sous les deux sexes, tantôt comme un jeune homme nud, et tantôt avec le visage d'une femme qui a les oreilles percées. On lui élève des statues auprès du rivage de la mer, sur des rochers escarpés, et des dévôts, accompagnés d'une nombreuse musique, viennent danser devant l'idole et se précipitent dans la mer avec des poids attachés aux mains et aux pieds. On retrouve la même frené-

Les temples sont ouverts tous les jours, pendant toute l'année, et très-fréquentés, sur-tout les jours de fêtes, par des gens qui sortent des villes pour s'amuser.

Les principales fêtes sont d'abord le premier de chaque mois; ces jours là les personnes en place se parent pour rendre visite à leurs supérieurs et à leurs amis, et les féliciter du renouvellement de la lune. C'est un usage généralement observé dans tout le Japon depuis un tems immémorial. Le premier jour de la pleine lune, c'est-à-dire, le 15 du mois, est encore une fête. Le peuple la célèbre avec plus de dévotion que la première, car ce jour-là il y a plus d'affluence dans les temples qu'au commencement du mois. La troisième fête est la moins importante; elle arrive le 28, c'est-à-dire, la veille de la nouvelle lune.

Outre ces fêtes des mois, il y en a cinq

---

sie chez les Hindoux, qui se noient dans le Gange en l'honneur d'*Issouren* et de *Vichnou*. Le même dieu se nomme encore *Qouanon* ou *Qouamvon*, et c'est alors le *Moutch aoutar* ou *Vichnou* incarné en poisson. Il a aussi beaucoup de ressemblance avec le *Canopus* des Egyptiens, divinité hydraulique, qui présidoit à la mer et aux fleuves. *Alphabet. Tibetan. pars prim.* p. 133 et 134. *Jablonski pantheon Ægyptiac. pars. I. Rédacteur.*

autres grandes dans le cours de l'année.

La première est le jour même de la nouvelle année; chacun met son plus bel habit, sort de très-bon matin pour faire son compliment à ses supérieurs, à ses parens et à ses amis; le reste de la journée se passe en plaisirs et en repas. On va même visiter les temples. Quelques-uns se font des présens de peu d'importance. L'ancien de la famille donne à souper. A cette époque il y a un mouvement universel qui dure trois jours : tout le mois se passe en fêtes et en repas.

La seconde fête arrive le trois du troisième mois.

La troisième, le cinq du cinquième mois.

La quatrième, le sept du septième mois.

La cinquième, le neuf du neuvième mois.

Ces jours et ces mois étant du nombre impair, on les regarde comme malheureux. Les Japonois croient anéantir leur funeste influence, en suspendant toute espèce de travail, pour les consacrer uniquement aux plaisirs, aux visites, au service divin, qui n'est pas à la vérité bien long. Ils remettent ordinairement leurs noces, leurs festins, et toutes leurs parties

de plaisir à ces jours là, persuadés qu'il n'y a pas de plus grandes jouissances pour les dieux, que de voir les hommes se divertir. Voilà des dieux de bonne compagnie, et d'un caractère plus aimable que le nôtre, qui recommande des privations de toute espèce.

Certains temples sont infiniment plus célèbres que d'autres; on y va en pélerinage de toutes les parties du royaume, avec autant d'empressement que les Musulmans en témoignent pour visiter le temple de la Mekke. Celui d'Isie, sur-tout consacré à *Tensio-daï-Sin* (1), le plus ancien et le plus grand des dieux de l'empire, attire une affluence prodigieuse de pélerins. C'est peut-être l'un des plus vieux, et en même tems l'un des plus petits temples du Japon. Il est près de tomber de vétusté, malgré

---

(1) Ce *Tensio-Daï-Syn* est le souverain des dieux terrestres, le père des monarques ecclésiastiques du Japon, et des Japonois mêmes. Son nom signifie *un grand esprit*, répandant les rayons célestes, la vie, l'ame, la lumière, et il tient parmi les demi-dieux la même place que l'*Horus* des Egyptiens : on peut le confondre aussi avec *Amida*, qui a quelquefois la tête environnée d'une auréole. *Alphab. Tibetan*. p. 150. *Note du Rédacteur.*

les soins qu'on prend pour l'étayer. Il ne contient qu'un miroir; des morceaux de papier blanc sont suspendus aux murailles, pour indiquer que personne d'impur ne doit en approcher, ni ne peut plaire à dieu, et que son œil voit tout. L'empereur ne pouvant se rendre en personne à ce temple, ne manque pas d'y envoyer un représentant en ambassade chaque année. C'est un pélerinage que les personnes des deux sexes doivent faire une fois en leur vie, n'importe à quel âge. Beaucoup de dévots le font tous les ans (1). On y voit rarement les Grands, car ils savent ici, comme par-tout ailleurs, s'affranchir des devoirs qui les gênent ou ne s'accordent pas avec leurs plaisirs. Quoiqu'il n'y ait pas de saison affectée pour ce pélerinage, la plus favorable est le printems. L'un des principaux avantages qu'il procure, est l'indulgence plénière pour toute l'année. Nous rencontrâmes des mil-

---

(1) Il est aisé de reconnoître la ressemblance de ce pélerinage avec celui des Chamans au temple de Lhassa; des Hindoux au temple de Jagrenat; des Arabes à la *Kéabeh* ou maison quarrée de la Mekke, bien long-tems même avant Mohhammed; des Juifs au temple de Jérusalem. *Note du Rédacteur.*

liers de pélerins en allant à la cour; la plupart avoient l'air pauvre et l'étoient en effet, car ils ne subsistoient que d'aumônes sur la route. Ils portoient, selon l'usage du pays, leurs lits, qui n'étoient qu'une simple natte de paille attachée sur leur dos. Plusieurs avoient un gobelet de bois pour boire, et recevoir les aumônes qu'on leur donnoit. Le nom du maître étoit ordinairement écrit sur son gobelet, pour qu'on pût le reconnoître dans le cas où il viendroit à mourir en route. Arrivés à Isie, les pieux pélerins sont conduits au temple par un prêtre, à qui ils font un petit présent; celui-ci qui ne veut pas rester en arrière à leur égard, a la générosité de leur accorder une boëte d'indulgences plénières pour toute l'année; ce sont de petites lames d'étain très-minces renfermées dans une boëte oblongue. Ils font leur prière avec recueillement et humilité, et se retirent.

Outre les prêtres attachés aux églises, il y a encore différens ordres de religieux plus ou moins révérés; l'ordre des aveugles, est peut-être un des plus originaux qui existe, puisqu'il n'est composé que d'aveugles, et se trouve disséminé dans tout l'empire.

L'ordre des *Jammabos* (1), ou moines des montagnes, mérite aussi quelqu'attention. Sa fondation remonte à plus de douze cens ans. Le général qui réside à Miaco, distribue les dignités aux moines selon le mérite qu'il leur reconnoît. Ces marques de distinction consistent en un cordon attaché au col et orné de franges d'une longueur proportionnée à leur dignité. Ils portent un sabre au côté gauche, et à la main une canne à pomme de cuivre, avec une coquille (2) qui leur sert de trompette. Ils sont coëffés d'un bonnet, portent sur le dos un sac ou une gibecière, et une paire de souliers, qu'ils ne mettent que pour gravir sur les montagnes; ils ont dans l'autre main

(1) *Soldats des vallées (miles convallium)*. Selon le jésuite Gaspard Villela, ces imposteurs, pour s'acquérir une réputation de sainteté, se tourmentent cruellement, courent, veillent, mangent peu, pratiquent en un mot toutes les stupides et effroyables mortifications des Bonzes de la Chine, des Brahmanes de l'Inde, &c. *Rédacteur.*

(2) *Murex tritonis.* Le P. Georgi l'appelle *concha marina*, et dit qu'un homme à longue queue s'élève hors de cette coquille pour prier *Qouamvon*. Elle est aussi sacrée chez les Tibétains que chez les Japonois. *Alphabet. Tibetan.* p. 143, 145. *Rédacteur.*

un chapelet. Ces moines mènent une vie pénible et cruelle. Ils sont obligés de traverser une fois par an des forêts très-dangereuses, et de monter sur le sommet des plus hautes montagnes. La pureté du corps est pour eux un devoir sacré, c'est ce qui les oblige de se baigner souvent dans l'eau froide. Ils ne vivent que de racines et d'herbes ramassées sur les montagnes. Ils marchent presque toujours pieds nuds, et se mêlent, comme nos Bohémiens du Nord (1), de guérir beaucoup de maladies, de faire recouvrer les objets volés, de dire la bonne aventure, &c.

Les vœux sont encore un genre de superstition aussi commun parmi les Japonois que chez nous. Un de nos meilleurs interprètes, avoit fait celui de ne porter jamais de souliers; il fit avec nous dans l'hiver de 1776, le voyage d'Iédo, et resta les pieds nuds pendant les plus grands froids sans être incommodé.

Il y a plus de mille ans qu'il existe des monastères de femmes au Japon (1); mais ils

(1) Connu sous le nom de *Zigènes*, en latin *Cingari*. *Rédacteur*.

(2) Ces religieuses se nomment *Hamacata*; elles sont du même ordre que les Bonzes *Leguixil*. *Redacteur*.

ne sont pas, à beaucoup près, aussi nombreux que ceux des états catholiques de l'Europe.

Le général de chaque ordre réside à Miaco; les communautés des prêtres attachés au service des églises et des monastères ont un supérieur; les ordres monastiques ont aussi leur procureur à Iédo auprès de l'empereur laïc, pour décider les affaires temporelles qui concernent le clergé, ou pour juger ceux qui sont accusés de quelque crime. Mais avant de mettre le coupable à mort, il faut que l'arrêt soit signé par le général de l'ordre. Ainsi dans l'antre même du despotisme, les prêtres trouvent encore le moyen de se soustraire à l'autorité du despote.

La religion chrétienne s'introduisit au Japon peu de tems après que les Portugais en eurent fait la découverte. L'arrivée des premiers jésuites dans la province de Bungo, remonte à l'année 1549 (1). Ils se répan-

(1) François Xavier arriva dans cette province le 5 août 1549. La guerre civile entre le Daïri et son premier officier, qui venoit de le dépouiller de toute l'autorité civile, n'étoit pas encore éteinte. Pour diminuer l'influence du Daïri et de ses prêtres, l'usurpateur

dirent

dirent dans tout le royaume par le moyen des renseignemens que leur donna un jeune Japonois, qui vint exprès se faire baptiser à Goa. Ce néophyte indiqua aussi aux Portugais tous les avantages qu'ils trouveroient à venir commercer dans sa patrie. Ceux-ci avoient alors la liberté de trafiquer, de prêcher dans les Indes, et même par-tout où bon leur sembloit. L'entreprise réussit au-delà de leurs espérances, sur-tout pour le spirituel. Plusieurs princes Japonois, tels que ceux d'Arima, de Boungo, d'Omoura et plusieurs autres, embrassèrent le christianisme. Des Portugais épousèrent des naturelles, et s'établirent dans le pays. Enfin les missionnaires acquirent une telle consistance, qu'ils envoyèrent une ambassade de Japonois au pape Grégoire XIII avec de riches présens (1). Ces succès et les im-

accueillit les chrétiens: ces encouragemens et le zèle des missionnaires firent bientôt un nombre de prosélytes capables d'inquiéter le nouvel empereur. La conduite audacieuse des prélats et même des simples prêtres n'étoit pas faite pour le rassurer. A sa mort, arrivée en 1598, on comptoit au Japon un million huit cent mille chrétiens. Voyez les *Litteræ annuæ PP. societatis Jesu*, &c. *Note du Rédacteur.*

(1) Cette ambassade a donné lieu à deux ouvrages

menses richesses que leur produisoit le commerce, enflèrent tellement l'orgueil des Portugais, qu'ils ne tardèrent pas à se rendre odieux à leurs hôtes. Dès 1589, des ordres rigoureux pour exterminer tous les chrétiens (1), furent promulgués et exécutés

---

très-curieux sur le Japon, l'un en italien, intitulé, *Relationi della venuta degli ambasciatori Giaponesi a Roma, &c. raccolta da Guido Gualtieri, 1586, Roma, in-8°.* un vol. L'autre, *De missione Legatorum Japonensium ad Romanam curiam, rebusque in Europâ ac toto itinere animadversis dialogus ex ephemeride ipsorum legatorum collectus ac in linguam latinam conversus ab Eduardo de Sande, Macao, 1590, in-4°.* japonois-latin. Ce dernier ouvrage est extrêmement rare et curieux. Je n'ai pu me le procurer dans les bibliothèques publiques de Paris, quelques recherches que j'aie faites. Nous apprenons par le premier, que trois princes Japonois ayant embrassé le christianisme, voulurent profiter du retour d'un visiteur des Jésuites en Europe pour envoyer une ambassade au vicaire de Jésus-Christ. Ils partirent du Japon avant le 1er février 1582, et le 13 avril 1586 ils se rembarquèrent à Lisbonne pour retourner au Japon. Ils essuyèrent des dangers, des fatigues incroyables. *Fecero vela in alto*, dit Gualtieri, *dove andando essi tuttavia come s'ha da credere combattendo con l'onde e borasche di quel grande Oceano*, p. 156. *Note du Rédacteur.*

(1) Cet édit portoit : « Non que la religion soit mau-

avec tant d'activité, que dans le cours de l'année suivante, il y eut plus de vingt mille personnes mises à mort. Ces persécutions n'empêchoient pas les conversions, car elles montèrent à plus de douze cents en 1591 et 1592; le Coubo lui-même nommé *Fide-Iori*, ainsi que sa cour et son armée, avoient embrassé le christianisme; il ne tenoit donc qu'aux Portugais de se maintenir parmi des hommes si favorablement disposés à leur égard. Avec de la prudence ils auroient évité la persécution et l'anathême dont ils furent frappés. Mais la conduite insolente d'un de leurs évêques envers un prince Japonois, aigrit encore les esprits. Le différend eut lieu sur la route d'Iédo; l'offensé se plaignit au Coubo en arrivant à la cour, et l'on vit en 1597 les persécutions recommencer avec plus de violence que jamais. Toute espèce de prédication fut sévérement interdite, et la plus grande partie du clergé

» vaise en elle-même, mais parce qu'elle prescrit des » choses positivement contraires à celles déjà reçues » qu'elle refuse même de tolérer; l'exercice de deux re- » ligions si opposées, peut occasionner des troubles, » qu'il est de notre devoir de prévenir». *Note du Rédacteur.*

chassée. On relégua les négocians dans l'île de Desima. Sur ces entrefaites les Portugais ne méditoient rien moins que de détrôner l'empereur : cette conspiration fut découverte par les Hollandois qui étoient alors en guerre avec eux : dans un vaisseau qu'ils leur prirent, se trouva une lettre d'un officier Japonois nommé *Moro*, adressée au roi de Portugal, pour l'instruire du complot. D'autres lettres du même *Moro* à Macao, et sur le même objet, confirmèrent le contenu de la première. Le gouvernement ordonna que tous les chrétiens qui ne voudroient pas abjurer, seroient chassés ou mis à mort. Cette persécution dura quarante années sans se ralentir, et ne finit qu'après l'anéantissement radical du christianisme au Japon, et la destruction du commerce des Portugais dans ces îles. Trente-sept mille chrétiens réduits au désespoir, s'étoient refugiés dans la forteresse de Simmabara. Après y avoir été assiégés et forcés, on les massacra tous en un même jour. On peut juger de la conduite des Portugais par un préjugé que les Japonois ont long-tems conservé, et dont ils ne se sont peut-être pas encore entièrement défaits. Ils croyoient les vices des chrétiens absolument inséparables

de leurs opinions religieuses. Il faut convenir que certains dogmes exclusifs et même atroces contribuent beaucoup à entretenir chez les catholiques l'orgueil et l'intolérance. Ils prirent les mesures les plus fortes pour prévenir le rétablissement de cette religion et écarter les Portugais. Aucun vaisseau de cette nation n'est reçu dans leurs ports, et ils s'assurent tous les ans par la cérémonie de *l'Ifoumi* (1), qu'il ne subsiste plus parmi eux un seul papiste.

Les philosophes et les moralistes sont autant révérés que les ministres de la religion, et les sectes philosophiques rivalisent les sectes religieuses. Les auteurs des premières n'ont pas moins d'adhérens que les fondateurs de celles-ci. Parmi ces philosophes ou moralistes, le plus suivi et le plus estimé est *Spito* ou *Koosi*, connu en Europe sous le nom de Confucius. Tout le monde sait que ce philosophe est Chinois. Il naquit quatre cents ans après Boudsdo. Quoique ses sectateurs ne reconnoissent pas proprement d'Être suprême, ils n'en font pas moins consister le bonheur dans une vie irréprochable, admettent les récompenses et les peines, mais pour ce

(1) Voyez ci-dessus, p. 57 et suiv.

S 3

monde-ci seulement. Ils reconnoissent une ame ou une intelligence universelle qui anime l'univers ; mais ils n'admettent aucune espèce de divinité, et n'ont point conséquemment de culte. Les principaux points de leur doctrine consistent :

1°. A pratiquer la vertu ;

2°. A rendre à chacun ce qui lui appartient ;

3°. A observer les règles de la politesse envers tout le monde ;

4°. A bien administrer ;

5°. A agir et parler avec franchise (1).

Ils ne brûlent point les morts à la manière des sectes religieuses, mais ils les mettent dans un cercueil pour les enterrer, comme nous faisons en Europe (2). Non-seulement le suicide est permis, mais il

---

(1) Notre voyageur oublie le culte des ancêtres, qui prouve contre l'athéisme et le matérialisme dont il croit avoir convaincu les sectateurs de Confoutsée. *Rédact.*

(2) Les Chinois enterrent toujours leurs morts, et c'est parmi eux un acte de dévotion ou de prévoyance de préparer leur bière lorsqu'ils sont en bonne santé ; ils ont leur dernière demeure plusieurs années avant d'y entrer, ils y font des changemens ou des embellissemens, suivant leur fantaisie et leurs moyens. *Rédacteur.*

passe même pour un acte d'héroïsme.

Au reste, les dogmes religieux et moraux des Japonois modernes, ne sont pas, à beaucoup près, tels qu'ils les ont reçus de leurs ancêtres. On y reconnoît une foule d'inventions nouvelles, qui en rendent l'origine presque méconnoissable; tandis que dans les anciens dogmes on trouvoit des vestiges irrécusables de la divine loi de Moyse (1).

---

(1) Je n'ai pas cru devoir dénaturer les idées orthodoxes de notre auteur; elles viennent à l'appui des miennes. A la vérité, nous ne sommes pas tout-à-fait d'accord sur la chronologie, car il semble croire que la *divine loi de Moyse* est antérieure, et a servi même de fondement aux dogmes dont il parle. Pour moi, je suis persuadé qu'elle leur est postérieure, et que le législateur hébreu, quel qu'il soit, a tout simplement traduit les livres des Egyptiens, qui les avoient reçus eux-mêmes des Indiens. Cette explication, à la vérité, est trop simple, trop vraisemblable, et n'offre rien de comparable à l'histoire merveilleuse d'une poignée de fugitifs, ignorans autant qu'ignorés, cependant auteurs et possesseurs exclusifs d'un livre que des nations cent fois plus nombreuses et plus anciennement civilisées qu'eux, ont été trop heureuses de copier, et assez ignorantes pour le dénaturer et oublier même son origine. Malheureusement cette histoire n'est pas très-conforme aux annales de l'antiquité, d'après lesquelles j'ai conçu mon sytsême; mais, en récompense, elle est fondée sur

CHAPITRE XIV.

De la langue japonoise. — Règles grammaticales de cette langue. — Vocabulaire japonois. — Notice de quelques ouvrages.

Le Japonois est à-peu-près inconnu en Europe. Sa dissemblance avec toutes les langues de notre continent, nous le rend très-difficile. On l'écrit perpendiculairement comme le Chinois (1), mais les caractères ne sont pas les mêmes ; et les deux langues

---

la révélation, qui, comme l'observe *Voltaire*, n'a rien de commun avec la raison. *Note du Rédacteur.*

(1) Les anciens Syriens ou Chaldéens écrivoient aussi perpendiculairement, comme nous l'apprenons par ce vers latin :

E cœlo ad stomachum religit Chaldæa lituras.

C'est ce que le scholiaste de Denis de Thrace et Eustathe de Thessalonique appellent [illegible].

Diodore de Sicile nous apprend que les habitans d'une île située entre les tropiques, celle de Taprobane, que l'on croit être aujourd'hui Ceylan, écrivoient aussi de haut en bas ; les Oighours, différentes hordes Mongoles et Tatares, particulièrement les Mantchoux, ont

diffèrent tellement, malgré la proximité des peuples qui les parlent, qu'ils ont besoin d'interprètes pour s'entendre. Au reste, le Chinois passe ici pour une langue savante, que l'on cultive comme beaucoup de sciences qui viennent aussi de la Chine.

Je ne me laissai pas rebuter par les difficultés de l'idiôme, et j'etudiai pendant l'automne avec mes bons amis les interprètes, qui m'apprirent non-seulement à parler, mais encore à écrire. Leur sûreté et la mienne exigeoient qu'ils me donnassent leurs leçons en secret. Pendant mon voyage à la cour, j'avois l'attention de noter tous les mots que j'entendois : ce recueil, joint au dictionnaire dont j'ai parlé, me forma un vocabulaire assez étendu. Je comptois d'abord beaucoup sur les secours de mes compagnons Hollandois, qui, selon moi, devoient avoir journellement besoin de demander une foule d'objets dans cette langue. Mais il n'y en avoit pas un seul parmi eux qui eût songé à se former seulement

---

conservé la disposition et la forme de l'ancien chaldéen ou stranghélo. Voyez mon *Alphabet tatar-mantchou*, placé à la tête du premier volume du *Dictionnaire mantchou-français. Note du Rédacteur.*

un vocabulaire de mots usuels ; à plus forte raison n'avoient-ils aucune idée du génie même de cette langue.

Depuis deux cents ans que les Hollandois ont des relations suivies avec les Japonois, ils auroient pu former un ample dictionnaire des deux idiômes, infiniment utile pour leurs agens et leurs résidans à Désima, quand ils n'auroient pas même voulu travailler pour les savans : mais l'ignorance, la paresse et l'avidité mal entendue, ne leur ont jamais permis d'entreprendre un travail aussi avantageux pour le commerce que pour la littérature.

A force de recherches je parvins à déterrer un vieux vocabulaire latin, portugais et japonois, rédigé d'après le *Dictionnarium Calepini*, par les moines Portugais. Comme le titre manquoit, je ne pus savoir en quelle année il avoit été imprimé ; mais l'avant-propos m'apprit que la société des freres Européens et Japonois (1), y avoit

---

(1) *Societas Fratrum Europæos simul et Japoni rum.*

Nota La première édition du Dictionnaire de Calepin parut en 1503. Le P. Collado publia à Rome une grammaire et un petit vocabulaire japonois-italien, avec une instruction pour la confession ; mais

travaillé de concert au Japon. Ce volume *in-4°*, imprimé sur papier du pays, contenoit neuf cent six pages, sans compter le titre et le dernier feuillet où se trouvoit l'*errata*. Il étoit très-usé, et avoit été endommagé par le feu à l'un des coins. Il appartenoit au plus ancien des interprètes, qui l'avoit hérité de ses pères, et qui attachoit tant de prix à cet ouvrage, que ni le chef Hollandois ni moi, ne pûmes le déterminer à nous le céder, quelque somme et quelqu'objet que nous ayons pu lui offrir en échange.

---

le japonois est écrit en caractères latins : en outre, l'ouvrage, qui ne forme qu'un petit volume *in-4°*. très-mince, a été composé en Italie plusieurs années après que l'auteur fut de retour du Japon. Le P. Charlevoix regrette que de tous les ouvrages composés sur la langue japonoise par les anciens missionnaires, après un long séjour dans le pays, aucun ne soit parvenu jusqu'à nous. J'ai été assez heureux pour en découvrir un dans les dépôts provisoires de la République; c'est une grammaire japonoise, composée en portugais par le P. Rodriguez, missionnaire zélé et savant, dont il est fait souvent mention dans les *Litteræ annuæ*, et autres ouvrrages relatifs à l'église du Japon.

On trouve aussi un petit vocabulaire dans le t. II des *Verhandelingen van het Bataviaasch*, *&c.* (Mém. de la société de Batavia.) *Note du Rédacteur.*

Dans mes travaux secrets avec les interprètes, je suis parvenu à rassembler les principales règles de la langue et un vocabulaire assez étendu. En le rédigeant suivant l'ordre alphabétique, j'ai tâché, autant qu'il a été possible, de rassembler les dérivés auprès de leurs racines, et de placer les mots suivant le rapport qu'ils ont entre eux; j'ai eu soin en outre de les réunir par le moyen d'une accolade. Mais je crois devoir faire précéder le *vocabulaire* de quelques règles grammaticales.

Les Japonois n'ont pas les diphtongues qui se trouvent dans les langues européennes, ni même les voyelles e, è, u; ils manquent aussi des lettres L, (du moins celle-ci a la même prononciation que l'R,) P et CH. Peu de mots commencent par une voyelle, et aucuns ne commencent par E.

Ils ont beaucoup de prononciations qu'on ne peut pas exactement marquer ou exprimer avec les caractères des langues de l'Europe; on écrit la même lettre de plusieurs manières. Par exemple, *bossou*, *fossou*, *hossou*, *tousi*, *tsousi*, *tchousi*, *fisa*, *fidja*, *sourou*, *tsourou*, *sorou*, *sorrou*, *dsi*, *dji*, *tsi*, *fa*, *ha*, *farra*, *varri*, *gue*, *ke*, *jovi*, *sovi*,

ioka, *ioukka*, *kamo*, *game*, *je*, *ji*, *odosou*, *ososso u*, *skni*, *tsikni*, &c.

C'est pourquoi l'on confond ces lettres, en écrivant aussi-bien qu'en parlant, ou l'on se sert de l'une au lieu de l'autre, beaucoup plus souvent que dans aucune autre langue; cela se fait principalement avec l'R, l'L, l'F et l'H, &c. Par exemple :

R et *L*.	Farrou,	Fallou.
	Salou,	Sarou.
H et *F*.	Hamma,	Famma,
	Fanna,	Hanna.
	Fagourou,	Hagourou.
	Fajimarou,	Hajimarou.
	Fakama,	Hakama.
B et *K*.	Toriaguibaba,	Toriaguikaka.
B et *M*.	Fitomosi,	Fitobosi.
K et *G*.	Kourouma,	Gourouma.
F et *B*.	Fas,	Bas.
P et *F*.	Nipon,	Nifon.
K et *F*.	Fourogui,	Kourogui.
	Krombo,	Forombo.
D et *T*.	Metori,	Mendori.

Beaucoup de mots ont la même prononciation, et different pour la signification;

on les écrit aussi avec différentes lettres. Par exemple :

Fas, *bord, fourchette, pont, huit.*
Fongui, *dessus, genièvre.*
Fanna, *fleur, nez.*
Kava, *ruisseau, peau.*
Tchi, *terre, sang, lait, mammelle, dedans.*
Tamma, *boule, balle, goutte.*

Beaucoup de mots ont plusieurs formes. On en trouve assez d'exemples dans les vocabulaires. Voyez, entre autres, *Fara.*

Il s'y trouve aussi des exemples de plusieurs mots synonymes ou tout-à-fait différens pour exprimer la même idée.

Les voyelles dans le corps des mots ne se prononcent pas. Par exemple :

Aboura, *lisez* abra.
Kokora, kokra.
Foukaï, f'kaï.
Foukaka, f'kaka.

A la fin de la plupart des mots, les voyelles *i* et *ou* ne se prononcent pas du tout, ou très-peu et foiblement. Exemple :

Semekou, Torou, } *prononcez* { semekv. torr'.

Tchakou, Sori, Abramoussi,	*prononcez*	tchakf. sorr'. abramouss.

Les infinitifs des verbes se terminent ordinairement en *ou, ourou*; ou *orou*, et en *f* ou *v*, après quelques consonnes. Par exemple :

Sourou, *faire*.
Okourou, *offrir*.
Jafourou, *lier, bander*.
Sikou, *contraindre*.
Sasitou, *éveiller*.
Ansourou, *considérer*.
Isamou, *gâter*.
Nagakv, *gratter*.
Iakf, *brûler*, *cuire*.
Nitourou, *dormir*.
Atsourou, *présumer*.
Nagourou, *coucher*.
Akinevou, *faire trafic*.
Nakou, *pleurer*.
Nomikomou, *engloutir*.
Assjivarou, *fouetter*.
Migakf, *frotter*.

Mais *ou* à la fin de l'infinitif ne se pro-

nonce que rarement ou très-foiblement. Exemple :

Je dorou,		je dor'.
Makou,		makv.
Koutagou,		koutag'.
Tsomourou,		tsoumour.
Vakou,		vakv.
Kakarou,	*prononcez*.	kakar'.
Samkesoukou,		samkesoukf.
Fourou,		four'.
Nosomou,		nosom'.
Navassou,		navass'.
Tobou,		tob'.

Un très-grand nombre de verbes se forment par la composition du substantif ou de l'adjectif qui marque l'objet, avec le verbe *sourou*, faire. Exemple :

Ogamor sourou, *prier Dieu.*
To do kourou, *indiquer.*
Tchakf torr, *mesurer.*
Ni sourou, *imiter.*
Fousi sourou, *raccommoder* (littéralement, *faire un lambeau ;* fousi, *lambeau.*)
Song sourou, *perdre.*
Sorin sourou, *ensevelir.*
Oumakoutchi sourou, *baiser* (littéralement, *donner une bouche douce*).

Simegui

Simegui sourou, *coller.*
Fki bouko, *respirer.*
Karoukou sourou, *faciliter.*
Mitsouki sourou, *seringuer, pomper.*
Tsouguin sourou, *raconter.*
Fento sourou, *répondre.*
Sivo sourou, *sauter.*
Sosoun sourou, *habiller.*
Kimono tchaks sourou, *refroidir.*
Sounso sourou, *compter*
Siras sourou, *indiquer, faire connoître.*
Motchi sourou, *se servir.*
Katou sourou, *rapporter, raconter.*
Fato sourou, *défendre* (vetare).
Rinkin sourou, *dorer.*
Skono sourou, *diminuer.*
Fvo tsourou, *pécher.*
Suodat sourou, *augmenter.*
Jasouri sourou, *limer.*
Jantsouri sourou, *voyager.*
Iso sourou, *masquer.*
Konne sourou, *marier.*
Sakai sourou, *confiner, être apparenté.*
Kase sourou, *aider.*
Kouskve sourou, *peigner.*
Fisatat sourou, *tomber à genoux.*
Keso sourou, *farder.*
Roui sourou, *discerner.*

Soubakki hakvo, *saliver.*
Tchan nourou, *gaudronner*, *poisser.*
Tsouo sourou, *échauffer.*
Kake sourou, *demander* (poscere).
Matsiga sourou, *séparer.*
Tsouben sourou, *déclarer.*
Kabi sourou, *moisir.*

On trouve dans le vocabulaire, la plupart desdits substantifs et adjectifs qui forment ces verbes composés. Par exemple : *mitsouke*, pompe, seringue; *song*, perte, dommage ; *kvoussi*, peigne. Si l'on veut les comparer avec ces verbes, on verra de quelle façon ceux-ci sont composés. Exemple : *song sourou*, faire une perte ; *avoir*, dommage, (perdre); *kvoutsi sourou*, faire avec le peigne, peigner.

Le parfait se termine en *ta ;* par exemple,

Damassan, *tromper.*	Damasta, *j'ai trompé.*
Soumenirou, *songer.*	Soumenita.
Motchi sourou, *user.*	Motchi ita.
Vassourou, *oublier.*	Vassoureta.
Song sourou, *perdre.*	Song sita.
Makourou, *gâter.*	Maketa.
Jaksakou, *promettre.*	Jakso sita.
Kakourou, *pâlir.*	Kono fanna vakareta, *ta fleur se fane.*

Le participe et les autres adjectifs dérivés des verbes, ont aussi la terminaison en *ta*; ainsi on forme du verbe

Farourou, *s'enfler*, le PARTICIPE	Farreta, *enflé*, *gonflé*
Kemoura sourou, *fumer*.	Kemota, *fumé*.
Jabourou, *casser*.	Jaboureta, *cassé*.
Kirou, *trancher*, *couper*.	Kitta, *tranché*, *coupé*.
Vatsourou, *infecter*.	Vatsouta, *infecté*.
Asisourou, *suer*.	Assista, *suant*.
Kokorobirou, *fendre*.	Kokorobita, *fendu*.
Kasouiourou, *compter*.	Kasoiouta, *compté*.
Stomourou, *mériter*.	Stometa, *mérité*.
Kavarou, Tchiagan, } *changer*.	Kavota, Tchigota, } *changé*.
Midskourou, *trouver*.	Mitskita, *trouvé*.
Motchi ourou, *user*.	Motchi ita, *usé*.
Vakourou, *pâlir*.	Vakareta, *pâle*.
Ousourourou, *effrayer*.	Osoroutska, *effrayé*.
Sinnorou, *mourir*.	Sinta, *mort*.
Kase foukv, *refroidir*.	Kase finta, *refroidi*.
Jassou, *maigrir*.	Jassita, *maigri*.
Skoksourou, *habiller*.	Soukouksta, *habillé*.

Beaucoup de substantifs et d'adjectifs se forment du verbe avec les mots *mono*, homme, chose, ou *koto*, chose. Par exemple :

Atsouraje mono, *chose* ou *marchandise dont on est convenu du prix*, *ou qu'on a accordée*.

Ogamou soure mono, *adorateur; celui qui prie ou demande.*
Fodo kouro mono, *accusateur.*
Sasisou mono, *qui contraint ou qui pousse.*
Itami mono, } *malade.*
Jamai mono, }
Nosoumi mono, *choses dérobées.*
Damas koto, *tromperie.*
Jaka koui mono, *viande qui sent le brûlé.*
Makie mono, *choses lacquées.*
Hanna koto, *durable.*
Iro mono, *coquet.*
Kourou monoje, *araignée.*
Ire mono, *boîte.*

Lorsque deux substantifs sont placés de suite, le génitif précède, et le nominatif y est joint moyennant la particule *no*. Les substantifs composés se forment de la même manière. Par exemple :

Tori no sou, *nid d'oiseau.*
Tori no sejorou, *chant d'oiseau.*
Ous no ni kou, *viande de bœuf.*
Kvouno no je, *araignée.*
Kousira no kava, *graisse de baleine, huile de baleine.*
Memi no itami, *douleur d'oreille.*
Tori no kabilou, *crête de coq.*
Souvo no firou, *flux de la mer.*

Fisa no sarra, *genou.*
Jakima no ninjo, *figure de porcelaine.*
Mougui no ka, *farine de froment.*
Hanna no mis, *eau de roses.*
Mis no karakouri, *eau jaillissante.*
Ous no ko, *veau* (*le petit de la vache*).
Kousera no foung, *ambre.*
Ski no semekf, *respiration difficile.*
Te no goi, *essuie-main*, *mouchoir.*
Te no ki, *gand.*
Ken no ki, *pince à arracher les poils de la barbe.*
Tamago no karra, *coque d'œuf.*
Me no tamma, *prunelle de l'œil.*
Onago no titi, *couleur de lait.*
Tippo no tamma, *balle à fusil.*
Sitsouguets no joko, *rayon du soleil.*
Sanfi no ito, *corde d'un instrument de musique.*
Naka no varka, *mauvais ami.*
Naka no joukka, *d'un caractère honnête.*
Meganne no je, *étui à lunettes.*
Kougui no ki, *tenailles.*
Ki no kava, *corde, cable.*
Naka no jaka, *bon ami.*
Kousira no figue, *côte de baleine.*

Les pronoms sont :
Vatakos, *je, moi.*

Omai, *tu*, *toi*.
Ano fito, *il*, *lui*, *elle*.
Ore, *à moi*.
Vatsks domo, même, *nous*.
Omagaita, *vous*.
Ano fitats, ano fito tatchi, *eux*, *elles*.
Miskara, sibong, *moi-même*.
Onasikv, onaskoto, *lui-même, le même*.
Kore, *ce*, *celui*, *cette*, *celle*.
Kore va, *celui-là*.
Dare, *qui*.
Dare ga somotska, *le livre duquel* (cujus liber).
Koriva nannika, *cela est*.
Fito, *quelqu'un*.
Foko, bets, *un autre*.
Stotsò soutsou, *chacun*.
Dare monai, *personne, aucun*.
Vataks fito no, *mon*.
Ano fito no, *son* (ejus, maris).
Ano fito tatsa, *son* (ejus, feminæ).
Sokomotto, hannata, *votre*.
Kannajamma, *mes*.
(Okatsa, niobo, *femme*.)
Vataki niobo, *ma femme*.
Omai no okatsa, *ta femme*.
Ano fito no fotcho, } *son couteau*.
Ano fito no haka, }

Il faut observer qu'on se sert de mots tous différens, pour dire *tu* et *vous*, à mesure que celui à qui on parle est plus ou moins qualifié, ou de plus basse condition. On dit :

Omai, quand on parle à ses égaux et à ses amis.

Vari, à des gens de moindre qualité que soi.

Neous, à des gens encore plus inférieurs.

Niguiats, à des gens de la plus basse condition.

Kojats, est très-impoli.

Sàmma; c'est le mot dont on se sert envers ses supérieurs, ou des personnes de plus haute qualité ou condition que nous-mêmes, et il tient à-peu-près lieu de *seigneur* et *monsieur*.

Hannata. C'est un autre mot dont on se sert envers les gens de plus haute qualité, et envers ceux qu'on veut honorer.

Sakomotto, se dit au singulier.

Omaigata, pluriel.

Il en est de même des pronoms *il* et *elle*. *Ano fito*, se dit communément ; mais *anno vari*, seulement quand on parle à des gens de basse condition.

La même observation a aussi lieu concer-

nant le verbe *donner;* en certains cas on dit *fourerou*, en d'autres *fourou*. Lorsqu'on veut dire donne ou donnez, on dit ordinairement *ose tsouke jare*, et *jarre;* mais lorsqu'on veut parler avec politesse et respect, on dit *kouoda fare.*

Ce qui suit peut servir d'exemple d'adverbes, de prépositions, et d'autres particules.

Daiboung, oka, kaikoto, taksan, *beaucoup.*
Jouki, housoumi, misomi, *plus.*
Skounai, *moins.*
Soubong, *assez.*
Ioke inni, *tout-à-fait assez.*
Amali, *trop.*
Amali okina, *trop grand.*
Amali komaka, *trop petit.*
Kokoro josi, joukka, *bien.*
Asi no joukka, *cela est d'un bon goût.*
Varika, varikoto, *mauvais.*
Sougouren, *plus mauvais, pis.*
Karoukou, karouka, *facilement.*
Sevastine, *à peine.*
Ine, inne, jaija, *non.*
Naka, is, ine, *ne, ne pas, pas.*
Vataks, *rien.*
Nanni mo naka, *rien du tout.*

Hai, ai, hei, *oui.*
Do, *comme, comment.*
Ka, *concernant.*
Ka no koto, *concernant la chose, à cet égard.*
Sotai, *tout ensemble.*
Sougoureta, *excepté.*
Damare, tomagui, *tranquillement.*
Oioso, okata, *à-peu-près.*
Onatik'ou, atsoume, atsoumourou, *ensemble.*
Hamma., *en longueur.*
Tchi, naka, outsi, *au-dedans.*
Oki, *au-dehors.*
Massougourni, *tout droit.*
Oka, *loin, de loin.*
Oka, toka, *loin de, il s'en faut autant.*
Motoni, *près, proche.*
Motoni, tongari, *le plus proche.*
Dokou, *où* (ubi).
Koko, *ici.*
Koro kara Nagasaki mode, *d'ici à Nagasaki.*
Miteraii ini, *à Mitéraï.*
Fisen saste Siguiseni, *de Fisen à Siguisen.*
Assoko, *là.*
Sote, *par-tout.*
Dokke, *nulle part.*
Oumi vattam, *par mer, par eau.*
Kentou ni, *dans le voisinage.*

Matta, *de nouveau*, *derechef*.
Matta koui, *reviens*.
Sitta, timmo, *sous*, *dessous*.
Sougui, ove, *sur*, *dessus*.
Ni, *après*.
Ousiro, oura, *derrière*.
Moiji, *avant*.
Moukav, *contre*.
Motoni, *auprès*.
Tourou, *par*.
Made, *à*, *en*, *dans*.
No, *de*.
Tata, *outre*.
Atai, *entre*.
Derou, *de* (ex).
Mavari, *pour*.
So, ko, korriganni, *quand*, *si*.
Nasę, natcheni, *pour cela*.
Nassi, nassii nareva, *puisque*, *car*.
Matta, ava, *ou* (aut, sive).
No, *et*.
Faredornos arvatenkasa, *mais*.

Les noms des nombres sont :

1 *Fitots*, *its*.	5 *Itouts*, *go*.
2 *Fitats*, *ni*.	6 *Mots*, *rok*.
3 *Mits*, *san*.	7 *Nanats*, *sits*.
4 *Iots*, *fi*.	8 *Iaats*, *gnat*, *fats*.

9	*Kokonots, kjou, kvou.*	25	*Nijougo.*
10	*Tovo, jou.*	30	*Sanjou.*
11	*Jouits.*	40	*Sijou.*
12	*Jouni.*	50	*Gojou.*
13	*Jousan.*	60	*Rogjou.*
14	*Jousi.*	70	*Sitsijou.*
15	*Jougo.*	80	*Gaatchou, fatsijoū.*
16	*Jourok.*		
17	*Jousits.*	90	*Koutchou.*
18	*Joufats.*	100	*Tchako, fjak.*
19	*Joukjou.*	1000	*Ikvang, ten.*
20	*Nitchou.*	10000	*Mang.*
21	*Nijouits.*	100000	*Ogo.*

Fang, fan, fambang, *demi.*
Hambong, *la moitié.*
Stootsfang, *un et demi.*
Sigaitchi, *un quart.*
Kire, *une partie* (pars).
Fito, fire, *petit morceau.*
Soui, *paire.*
Itsin, *une paire.*
Tcho, tchosan, *deux à deux.*
Fang, *impair.*
Tchoka fanka, *pair et impair.*
Rioso, *tous les deux.*
Sakki itcho, *une tasse de sakki.*
Rosoko itcho, *une chandelle.*

Ippio, *un sac de sucre;* nifio, *deux sacs de sucre;* sanpio, *trois;* sifio, *quatre,* &c.
Ikvang me, *mille maas* ou *cent thaëls.*
Hasima, *premièrement.*
Softe kara, *tantôt l'un, tantôt l'autre.*

ADVERBES DE TEMS.

Konjits, konisi, kjo, *aujourd'hui.*
Kesa, *ce matin.*
Souguita, senjets, sakkousits, kinno, *hier.*
Ototoi, ikakousits, *avant-hier.*
Mionits, asta, ass, *demain.*
Osa, *matin.*
Firou, *midi.*
Firou mai, *avant midi.*
Firou sougi, *après-midi.*
Jou, joserri, *soir.*
Konjo, kombang, *ce soir.*
Jasin, *hier au soir.*
Jonaka, *minuit.*
Kara, *depuis.*
Kinno kara, *depuis hier.*
Toso, joni, *toujours.*
Tabibati, sessets, *souvent.*
Itchido, *une fois.*
Tsouine, *jamais.*
Mada, *encore.*

Madanai, *pas encore.*

Aida, jone, tskitetsora, aritoukiva, *quelquefois.*

Tamma tamma, *rarement.*

Keto, itoke, *il n'y a guère.*

Itou, *si*, *quand.*

Otski, *peu à peu.*

Hajaks, fajakv, faiso, *vîte.*

Imma, ositsouki, atsko, otska, *d'abord, tout-à-l'heure.*

Sosteko, sostekara, *aussi-tôt que.*

Osouka, *tard.*

Joube jori osonatto, *plus tard.*

Osonatta, *il est tard.*

Nandoki? *quelle heure est-il?*

Senk jo, *enfin.*

Hajai, haje, fajakou, *de bonne heure.*

Fito toki, *une heure.*

Fita toki, *deux heures.*

Nan doki go, *à quelle heure.*

Kokonots toke, *midi* (*à douze heures*).

Guats, guets, tsouka, *mois.*

Konguits, *dans ce mois.*

Reiguits, *dans le mois prochain.*

Kono tsi tassini, *le premier de ce mois.*

Nanka no outsini, *dans sept jours.*

Kjannin, *il y a un an.*

Miaganin, *il y a deux ans.*

Les couleurs s'appellent ainsi :

Siro, *blanc.*
Fouro, kouro, *noir.*
Ki, *jaune.*
Akai, *rouge.*
Tcha iro, *brun* (*couleur de thé*).
Avo, avokei, fanna oro, *bleu.*
Fai iro, nesoumiro, *gris.*
Majogui, *verd.*
Mojogui, *verdâtre.*
Mouruusakki, *couleur de pourpre.*

Plusieurs objets que les Japonois ont reçus des étrangers, ou que les étrangers leur ont fait connoître, ont conservé leurs noms hollandois ou portugais, comme :

Tabako, *tabac.*
Portugal abra, *huile d'olive.*
Bir, *bière.*
Unicorn, *unicorne.*
Boter, *beurre.*
Karta, *carte.*
Lancetta, *lancette.*
Pang, *pain.*
Savon, *savon.*
Flasco, *flacon.*
Diamant, *diamant.*

Saffran, *safran.*

Baso, *plat.*

Ducaton, *ducat.*

Gans, *oie.*

Kakami biduro, *glace* (c'est-à-dire, *vitre à miroir*).

Aderlaten, *seigner.*

Skerbekken, *bassin dont les barbiers se servent quand ils rasent la barbe.*

Fork, *fourchette.*

Kananor isi, *sanguine*, *hématite* (parce que les Portugais ont été les premiers qui l'ont apportée au Japon de Cananor, ville des Indes orientales).

Tabacco ore, *tabatière.*

Tinta, *vin d'Espagne.*

Boter no kas, *beurre et fromage.*

Kapitein, *capitaine.*

Krokodil, *crocodile.*

Pokk, *le mal vénérien.*

Fige savon, *savon pour la barbe.*

Banco, *banque.*

Faka, *couteau.*

Biduro, *miroir.*

Kopp, *coupe*, *tasse.*

Teriak, *thériaque.*

Vein, *vin.*

Il faut ajouter encore quelques exemples de la conjugaison, de la construction et de l'usage des verbes, de la construction des phrases et des façons de parler.

Jarro, jarou, *donnez.*
Vataks jarou, *je donne.*
Vataks jatta, kavasta, *j'ai donné.*
Vataks mionitchi jarri marou, *je donnai hier.*
Vataks jarritai, skavastai, *je donnerai.*
Anofito kakarimas, *il écrit.*
Anofito kakarimasta, *il a écrit.*
Vatakoutidomo kakimassita, *nous avons écrit.*
Anofito kakarimassou, *il écrira.*
Vatakousi domo kakimassou, *nous écrirons.*
Anofitotats kakasimatsourou, *ils écriront.*
Ano fito souko ode gouserimas kakakoto, *il veut écrire.*
Ano fito hollanda moisi kakarimas, *il écrit hollandois.*
Ano fitotats jomarimass, *ils lisent.*
Ano fitotats somats jomari nassi ta, *ils ont lu le livre.*
Ano fitotats ima jomarimassourou, *ils liront bientôt.*
Ano fitotats jokomoto skanimasting, *ils ne liront pas.*

Vataks

Vataks tasen gouserimass, *je me porte bien.*

Omai ſoksai ni gouserimass? *vous portez-vous bien?*

Anosto gokiguin jo gouserrimass, *il se porte bien.*

Anoſh soksai ni gouserrimass, *elle se porte bien.*

Gokiguin jo gouserrimaska? *comment te porte-tu?*

Jo gouserimassour, *je me porte bien.*

Mada jagassou gouserrimaska? *se porte-t-il bien?*

Anoſto okassan jo serrimas, *sa femme se porte bien.*

Kinoso samma konits ikagava vatarinassourou? *comment se porte M. Kinoso aujourd'hui?*

Sibon gososo noserrimasse, *je souhaite que vous vous portiez bien.*

Itami, *malade, maladie.*

Vatakvs itami massita, *je suis malade.*

Kinno ova omai iva itamsida nasserrimassinka? *as-tu été malade hier?*

Omai no itami de gouserrimaska? *quelle maladie as-tu?*

Vatakos jakſso itasta sita, *je l'ai promis.*

Kono fanna vakareta, *la fleur est flétrie.*

Vataksnanni itasimasourka? *que dois-je faire?*

Omai jouva konits nanni nasserrimos? *que fais-tu aujourd'hui?*
Omai je nenaserrimassita? *ne dors-tu pas?*
Vataks nejemassin, *je ne peux pas dormir.*
Omai fimosouva gouserrimassinka? *as-tu faim?*
Vataks tatemassou, *je veux manger.*
Ma kara dora tosa gouserrika? *jusqu'à quel endroit avons-nous voyagé?*
Miteraji ini, *jusqu'à Miterai.*
Tonin va okai iri naserrimaska? *partiras-tu dans cette année?*
Me guin mo oidinaserrimaska? *retourneras-tu l'année prochaine?*
Nassini osoki vidinaserrimakas ta? *pourquoi es-tu retourné si tard?*
Ko kini itou ortoki naserrimastaka? *quand es-tu venu ici?*
Iahsin, *hier au soir.*
Osakka its olassi naserimastakæ? *quand es-tu parti d'Osakka?*
Koni tsi tastini, *le premier de ce mois.*
Fajo gotchaks naserrimasta, *tu es retourné ici bien vîte.*
Nanka no outsini, *dans sept jours.*
Na nimo fousio na koto vagourrimassinka? *n'as-tu pas eu de malheurs?*
Inne, *non.*

Koki nanni sini oide naserrimasta ? *qu'as-tu à faire ici ?*

Kouni vo mini kimasta, *je vais voir le pays.*

Nagasaki va do gouserrimasta ? *que dis-tu de Nagasaki ?*

Kakkono tokoro degouserrimassoro, *c'est un endroit agréable.*

Anata va kokoni fisassou torri na serrimassinka ? *resteras-tu quelque tems ici ?*

Lai guits mado torio itassimajou, *je resterai ici jusqu'au mois prochain.*

Soste kara doki dide naserrimassourka ? *où iras-tu alors ?*

Fisen sasse Siguiseni, *à Fisen, et de-là à Siguisen.*

Nando ki gouserrika ? *quelle heure est-il ?*

Kokonots toke, *douze heures* (*midi*).

Kase va joukka, *il fait du vent favorable.*

Seti matta hassemka ? *quand ferons-nous voile ?*

Fir sougui ni, sivo no jonerri sidaini, *après-midi, au retour du flux.*

Mis souga kitso soura ka, *cette eau est toute noire.*

Kokava soundo foukai, *ici l'eau est profonde.*

Vatakousi imo omoinass, *je le crois bien.*

Omai je assoko nanni naserrimatour ? *qu'as-tu là ?*

Vataks assoko kanni no gouserrimas, *j'ai ici de l'argent.*

Omai guin gouserrimasourou? *tu as de la monnoie d'argent?*

Vataks nanni gouserrimas? *qu'ai-je?*

Nanni mo naka, *rien du tout.*

Nanni no ono sami, degoserrimatka? *que veux-tu avoir?*

Kadeski, no gouserrimas, *je te remercie, je ne veux rien avoir.*

Nanni no ire kanaserretaka? *qu'achètes-tu?*

Vataks kavannou, *je n'achète rien.*

Anofso kavarrimasta, *il achète.*

Omai nanni kainaserrou? *que veux-tu acheter?*

Vatats domo nanni kaimassou? *que voulons-nous acheter?*

Omaigata nanni kainasata? *qu'ont-ils acheté?*

Makiemono va takai, *lés choses laquées coûtent cher.*

Toko osodatta, *elles ont coûté plus cher.*

Vataks faraimass, *je paie.*

Anofso faraimasta, *il paie.*

Vataks niobo faraimaita, *ma femme paie.*

Omainookatsanfaraimassour, *ta femme paie.*

Vataks smai imo sourou, *je suis prêt depuis long-tems.*

Kotoba atsoume, *conversation, entretien.*

Matousiro samma no ie o ooite kadassari, *montrez-moi la maison de M. Matousiro, s'il vous plaît.*

Aska no torrari de gouserrimassou, *c'est la maison prochaine.*

Kadeski no gouserrimassou, *je te remercie de ce que tu me l'as montrée.*

Matousiro samma it de gousarrimassoukou? *M. Matousiro est-il au logis?*

Tata ima dererrimasta, *il vient de sortir.*

Doki osi de naserrimastoukou? *où est-il allé?*

Kensjo ni, *dans le voisinage.*

Fajo okajiri na jerrimassourka, nasarrimouosourirou? *reviendra-t-il bientôt?*

Vataks no so omemassourou, *je le crois bien.*

Matousiro samma de gouserrimaska? *est-il chez M. Matousiro?*

Anata de gouserrimassa, *c'est lui.*

Ano oimba jo minoseri? *vois-tu ces échelles-là?*

Ai, jo gouserrimassou, *oui, je les vois bien.*

Osouvari na serrimassinka? *vous plaît-il de vous asseoir?*

Nando ni videnaserrimasse, *oui, dans la chambre intérieure.*

Ana to ni kota souguika gouserrimassou, *j'ai quelque chose à te demander.*

Dari kara de gouserrimaska? *au nom de qui?*
Anatano Osakka no faborikara, *au nom d'un de tes amis à Osakka.*
Navado mousmaska? *comments'appelle-t-il?*
Gorobe to mosimoussou, *il s'appelle Gorobe.*
Konotsio ni kaite gouserrimassourou, *cette lettre te le dira.*

VOCABULAIRE JAPONOIS,

Rédigé par ordre alphabétique et suivant l'étymologie des mots.

A

Abramoussi, *punaise.*
Abounaka, *danger.*
Abounaikoto, *dangereux.*
Aboumi, *étrier.*
Aboura, *huile.*
Tomosi abouri, *huile qu'on brûle dans les lampes.*
Aboura simorou, *pressoir pour presser l'huile.*
Abra no kava, *huile de baleine.*
Afirou, *cane privée ou domestique.*
Afo, *fou.*
Agaganni, akaganni, *cuivre.*

{ Agourou, *se lever.*
{ Fi no agourou, *le soleil se lève.*

Agarouts, *souliers de paille.*

Agourou, iajagourou, okourou, nedo, askourou, *offrir.*

Agourou, tokourou, kiourou, *fondre, liquéfier.*

Agui iva, *poisson rôti.*

Aida, *examiner, faire l'essai.*

Aijoki, *angoises.*

Aioubou, *courir.*

Aijoumi, *pas* (passus, gressus).

Kanjo aiou, sanjo, ajou, *faire son compte avec quelqu'un.*

Akfta, *saleté, souillure.*

Aki, *cheval.*

{ Aki, *vuide.*
{ Akvorou, *vuider.*

Akibonou, jo no aki, *il fait jour, le jour commence.*

Aksingou, *éternuer.*

{ Akourou, *ouvert.*
{ Akerou, *ouvrir.*
{ Akoubi, *la bouche ouverte.*
{ Akoubou, *bayer, béer, regarder.*

Amai, amaka, *doux* (dulcis).

Amarou, *courageux, brave.*

Amar, itame, *fort douloureux, très-pénible.*

Ama sakki, *lie de sakkï.*
{ Ame, *pluie.*
{ Ame no fiourou, *il pleut.*
Andon, *lampe.*
{ Ane, *sœur aînée.*
{ Ani, *frère aîné.*
{ Anna, ana, *trou.*
{ Kagui ana, *forure.*
Annesa, *guide.*
Ansourou, *considérer.*
Arai, areka, *grossier.*
Arare, *grêle.*
Arassou, *flot, onde.*
Aratarnou, *visiter.*
Araou, *laver.*
Aravarourou, *faire savoir.*
Sosa arme, *impossible.*
Arou, alou, *avoir.*
Arouka, *de long, en longueur.*
As, *roseau, canne.*
Asa, *tache.*
{ Asi, *sueur.*
{ Asi sourou, *suer.*
Asi, *goût.*
Asivou, *goûter.*
Ajivan, *épreuve, essai.*
Assai, assaka, *bas* (en parlant de l'eau, *non profondus*).

Assegaro , *vîte.*
Assi , *pied.*
Assoubi , *plaisir.*
Assoubia , assoubiso , *bordel.*
Atarassi , *nouveau , frais , crud.*
Aterou , *toucher.*
Atska , *chaud.*
Atsourourou , *chauffer , échauffer.*
Atsoumarou , *assembler.*
Kotabouvatsoume , *conversation , discours , entretien.*
Atsourou , *deviner.*
Atsourajou , *commander , ordonner.*
Atsouraje mono , *chose commandée , par exemple , chez un ouvrier.*
Atsousa , atsoumi , *gros.*
Attamanna , *douleur de tête.*
Aou , *être juste , s'accorder.*
Ava , *écume.*
Ava tatsourou , *jetter de l'écume , mousser.*
Ava torou , *écumer , ôter l'écume.*
Avasirou , *hier.*
Avosoumi , *amidon.*

B

Babo , *frère aîné.*
Babo , bakka , baka , *fou , enragé.*
Baibai , *faire trafic.*

Bakari, *seul.*

Bakkemono, *spectre, fantôme.*

Bakkoutji, bakkoutsi, *cartes, dés.*

Bakkoutjiousou, bakoutsou, *jouer aux cartes, aux dés.*

Bang, ban, *garde, guet, patrouille.*

Bansourou, *être de garde, être en faction, patrouiller.*

Banjo, *corps-de-garde.*

O ban, *garde de l'empereur.*

Jo bang, *guet.*

Bannin, *soldat.*

Bas, fas, *pont.*

Bas, fas, *bord.*

Bas, fas, *petit bâton dont les Japonois se servent au lieu de fourchette.*

Bea, fea, *chambre, poële, cahute.*

Beko, bekko, bekogame, *tortue, écaille de tortue.*

Beooso, *paravent, écran.*

Biakdan, *sandale.*

Biki, *maladie.*

Biki mono, *malade.*

Biosa, *mal-sain.*

Birodo, *velours.*

Bo, *nud, dénué.*

Bobo, *parties honteuses des femmes.*

Bo, *tronc, souche.*

Boos, *prêtre.*

{ Bosi, *bonnet.*
{ Bossi, *oreiller.*

Bossou, fossou, hossou, *sec*, *sécher.*

{ Botan, *bouton.*
{ Botan gane, *boutonnière.*

Boudo, *raisin.*

Bouginsa, *riche.*

Bougou, *ouate.*

Bougoukoura, *arsenal.*

Boumavassou, *compas.*

Bourei, boule, *incivil, impoli.*

D

Daikou, *charpentier.*

Daimio, *gouverneur d'une province*, *séna teur du royaume.*

Dai nagou famma, *prince royal.*

Daivo, *rhubarbe.*

Dakka, *haut.*

{ Damassou, *tromper.*
{ Damas koto, *tromperie.*

Damateorou, *se taire.*

Damo, *cavale.*

Dare monai; *aucun, personne*, (nullus, nemo).

Debakotcho, *hachoir.*

Di, dijoung, *gain.*

Ding sourou, *jaloux.*
Djijokf, *entier.*
Dobine, *vaisselle de porcelaine.*
{Dokou, *venin.*
{Dookou, *empoisonner.*
Dombouri, *jatte.*
Domense, *riz fin, pour en faire des soupes ou potages.*
Donna, *stupide.*
Dons, *damas.*
Don teng, *brouillard.*
Dote, *rempart.*
{Dsi, tsi, dji, *terre.*
{Djisin, *tremblement de terre.*
{Dsima, *isle.*
Doutsai, *exilé.*
Doutso, *mal de tête.*

F

{Fa, *feuille.*
{Torino no fa, *plume.*
{Toobou fanne, *aîlé.*
{Fa, ha, *dent.*
{Faguis, hano, tami, *mal de dents.*
{Hanigaki, *dentifrice.*
Fagane, hagane, *acier.*
Faguirou, *bouillir, faire bouillir.*
{Fagourou, hagourou, *nud, dénué.*
{Fagourou, *écorcher.*

Fagueta, *usé.*

Faisouki, *crachoir.*

{Faijo, faijaki, *vîte.*
Faijakou, *progrès.*

{Faisourou, *adorer.*
Faisourou mono, *adorateur.*

Fajai, ajai, hajakv, sajakv, *protéger, défendre.*

{Faka, haka, *couteau.*
Orifaka, *couteau de poche.*

Fisasi, *parasol.*

Fakaro, *guerre.*

{Fako, hako, hago, *coffre, caisse.*
Fokomots hako, *coffre pour y mettre la munition de bouche.*

Fakka, f'ka, *cimetière.*

Fakko, fouffigo, *escalier.*

Fam, *de plusieurs couleurs, bigarré.*

Fandai, *table.*

Fankou, *presser, serrer.*

Fang, hang, *sceau.*

{Fanna, hanna, *fleur.*
Fanna sako, *fleurir.*
Fanna iki, fanna tsouba, *bouquetier.*
Hanna no mis, *eau rose.*
Fannab hataki, *jardin de fleurs, parterre.*

Fannajomi, *épouse* (sponsa).
Fannamoko, *époux* (sponsus).
Fanna, *coin*, *angle*.

Fanna, fana, hana, *nez* (nasus).
Fanna nosou, *narines.*
Fanna torou, *moucher le nez.*
Fannagami, fannaganni, *mouchoir.*

Fanna tabaco, *prendre du tabac.*
Fanna tabaco ire, *tabatière.*

Fanna meganni, *lunettes.*
Fannou, *ruer*, (*comme un cheval*, &c.).

Fara obi, *cordon du nombril.*
Faravatta, *entrailles.*

Farai, faraou, *payer.*

Fara, faradate, faratats, farika, varri, varika, varouka, farakaki, varikakouse, kouse no varika, innovari, *mauvais*, *méchant*, *malin*, *contraire.*
Farikakatsourou, varoukakatsourou, *se fâcher*, *se mettre en colère.*
Fandatsourou, *être fâché*, *être en colère.*
Varoukakotosourou, *faire du mal.*
Mone no varika, *avoir dégoût.*
Faratate sosourou, *fâcher*, *faire tort.*
Varika koto jou, *médire.*
Varri fiourou, *mauvais tems.*
Nako no varka, *mauvais ami.*

Fari, bari, *aiguille.*
Fisifari, tomebari, tenefari, *épingle.*
Fari sasa, *pelote.*
Fari ire, *aiguillier.*
Fari no mimiso, *trou d'aiguille.*

Farourou, *s'enfler.*
Farami, *grosse* (gravida).

Farou, fallou, *pâter.*
Fake, *grand pinceau à pâter.*
Simeji fasamou, *coller.*

Fasa, kasa, *mère.*

Fajime, *commencement.*

Fasogami, *grand papier pour envelopper des présens.*

Fassami, faſſami, *ciseaux.*
Fassami kirou, *couper avec des ciseaux.*

Fassigo, *échelle.*
Fakko fassigo, *escalier.*

Fasi, hasi, fosi, *honte*, *pudeur.*
Fassirou, *avoir honte.*
Fatskassikou, kaajassou, *honteux*, *pudique.*

Fassimourou, *conseiller*, *exhorter.*

Fassoura, *pieu.*

Fatahi, *champ*, *terre labourable* (ager).

Fato, *pigeon.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Jamma fato, *pigeon ramier.*

Fato, *interdit*, *prohibition*.
Fato sourou, *interdire*, *défendre*.
Fats miets, *miel*.
Fatsnar mono, *doux*.
Fataorou, *tramer*, *faire de la toile*.
Faou, *ramper*.
Febasi, *tenaille*, *pincette*.
Feko, momosiki, *caleçons*.
Fakami, hakami, *culottes*.
Fento, fensi, *réponse*.
Fento sourou, *répondre*.
Fi, *soleil*.
Fi no agourou, fi no de, *le soleil se lève*.
Fi no iri, *le soleil se couche*.
Fisasi, *parasol*.
Fitoke, *cadran solaire*.
Fi, finoko, *feu* (ignis).
Fibatsi, *réchaud*.
Finava, *mèche*.
Fitobousou fitomousou, *allumer*.
Kosokfnifits kourou, *allumer la chandelle*.
Fiakkouje, *cerveau*.
Fias, *affront*, *honte*.
Fidda, *pli*, *flexion*.
Figasi, *orient*.
Figue, *barbe*.
Kousira no figue, *côte de baleine*.
Figuesouri, *galoches de bois*.

Figui,

Figui, *partial.*
Fii, *estomac.*
Fiko, *oindre.*
Fiko, *tirer*, *filer*, *remorquer.*
Nomen fiko, *filer du coton.*
Fiko fune, *canot à remorquer.*
Tsimba fiko, *boiter.*
Fiki doussi, *cassette*, *écritoire.*
Fikou, *rompre*, *déchirer.*
Fikiagourou, *guinder en haut.*
Fikisako, *rompre*, *casser.*
Fiki kouri kaajasa mahou, fihikourouka-jassou, *tourner.*
Fikni, *bas*, (humilis).
Fimma, *plaisir*, *envie.*
Fimmo, *nœud.*
Fimose, *faim.*
Fing, *pauvre.*
Finong, *mendiant.*
Fio, *coffre.*
Fiogou, *parchemin.*
Fioko, *poulet.*
Fioko no komourou, *couver.*
Ito fioma, *ficelle.*
Fira, fisattai, *plat*, *plaine*, *surface.*
Firataka, *plat*, *uni*, *plein.*
Firosa, firoi, firoke, *large*, *largeur.*
Habanna firoke, *ample*, *spacieux.*

{ Finoi, finosi, *fer à repasser, carreau.*
{ Fino fisourou, repasser.

Firakourou, *se fendre, crever.*
Fionassi, fionako mono, *paresseux.*
Fire, iohofiri, *nageoire.*
Firio, *dragon.*
Firombo, fiombo, korombo, *esclave.*
Firosourou, *noter.*
Firoui, *sec.*
Fouvo no firou, *flux* (fluxus maris).

{ Fisa, fisa no sarra, *genou.*
{ Fisa tatsoure, *se mettre à genoux, être*
{ *à genoux.*

Fisagourou, *briser.*
Fisi fari, *aiguille.*
Fisa, fissja, *écrivain, notaire, secrétaire.*
Fisie sou, *conter.*
Fito, no to kourou, *entrer.*
Joukki fito, *honnête homme.*
Tonari fito, *voisin.*
Nagousami fito, *il me fâche.*
Fuusaivai no fito, *malheureux.*
Soukouguin ota fito, *débiteur, endetté.*
Kimono fitouka, *courageux.*
Me no fitome, *prunelle de l'œil.*
Fito, firo, *toise.*
Fitsoki, *incendiaire.*

Fitousi, fitsousi, tsitsouse, *brebis.*
Fitsousinotki, *agneau.*
Osoko fitojousi, *bélier.*
Fiouri, *tems* (tempestas).
Joui fiouri, *beau tems.*
Joukka fiouri, *beau tems.*
Varri fiouri, *mauvais tems.*
Kitsi fiouri, *tempête.*
Ame no fiouro, *il pleut.*
Inki no fiouro, *il neige.*
Fiva, *libre.*
Fjakso, *paysan, laboureur.*
Fojoutji, *amorce.*
Fo, *joué.*
Fogueta, hogueta, *soufflet.*
Fobari, hobari, *index, répertoire, liste.*
Fodatsourou, *séparer.*
Fodokossou, *aumônes.*
Foi iourou, *gronder.*
Fojou, *injure, outrage.*
Foki, fousi, *balai, houpe.*
Fomerou, *louer, donner des louanges.*
Fone, *jambe, os.*
Fono, *flamme.*
Fono no tsouga, *tendon.*
Fong, foung, fouso, *boue, merde.*
Kousera no foung, *ambre* (littéralement, *merde de baleine.*

Fori, folou, *fosse.*
Forin., *creuser*, *fouiller*, *fouer.*
Faka, *fosse à l'eau.*

Fosi, *etoile.*
Fossimi, *astronome.*

Fosi, *borne.*
Fosso, felo, *nombril.*
Foso, *petite vérole.*
Fossi, *bourguemestre*, *maire.*
Fotcho, *couteau.*
Fta, *serrure.*
Ftong, *couverture*, *tapis*, *couverture de lit.*
Ftookai, *ami.*
Fouda, *plume*, *pinceau.*
Fouiking, *torchon.*
Foujou, *hiver.*
Foukai, *profond.*

Foukf, fiohf, *venter*, *souffler.*
Foukose, *vent.*
Foukonose no foukf, *le vent se lève.*
Foukokefs, *éteindre en soufflant.*
Foujigo, *soufflet.*
Tjammera fouki, *trompette.*
Fukitsirassou, *s'envoler.*

Foukouro, fougoure, *sac*, *bourse.*
Jtamma fougoure, *les bourses.*
Kame foukouro, *bourse à argent.*

Foundo, *poids.*

{Founo, fne, *vaisseau.*
{Kara fne, *vaisseau vuide.*

Founin jou, *mal de mer.*

Founson, *auberge, hôtellerie.*

Fourerou, *donner, rendre.*

Fouro, *cuve.*

Fouroganni, *fer.*

Fourou, fourourou, *trembler.*

Fourouje, fourouje, *vieux, âgé.*

Fourou, *baigner.*

{Fourou, sourou, *sonner.*
{Sourigannou, *cloche.*

Fourou, *cribler.*

Fous, *membre.*

{Fousai vai, *malheur.*
{Fousai vai no fito, *malheureux.*

Fouse, *lambeau, guenille.*

Fousi sòurou, *raccoutrer, rapiéceter.*

{Fouse, *chanson.*
{Outa no fousi, *chanter.*

Fousina, *histoire, accident, aventure.*

Fousiouna, *incommode.*

Fouška, *volonté.*

Fousoko, *manquer.*

Foubago, *jumeaux.*

G

Gaïo, *majesté.*

Gateng, *esprit, raison.*

Ganne, *écrevisse.*
Gaskoi, *vite, prompt, adroit.*
Gataisen, *qui n'est pas marié.*
Gatting sourou, *cligner.*
{Gue, ke, *vue.*
{Joui ke, *belle vue.*
Guetta, *soulier de bois.*
{Vaka guimi, *prince.*
{Vaka guimi gatta, *princesse.*
Gogo, *fille.*
Te no gri, *mouchoir, essuie-main.*
{Goko, *rayon.*
{Setfouguets no goko, *rayon du soleil.*
{Gokourako, *séjour des bienheureux.*
Gonokoubo, *cou, nuque, chignon.*
Goso, *jeune camarade.*
Gosagoumma, *charrette.*
Gotai, *corps mort.*
Gouanjako, *pillule.*
Gouansits, *jour du nouvel an.*
Gounjo, *émail.*
Gouva, *amer de bœuf.*

H

Habanna firoka, *ample, spacieux.*
Hai, fai, finohai, *cendre.*
Iegoura soum, *suie, noir de fumée.*

Hai, *mouche.*
Hainoso, *poumons.*
{Hakari, *petites balances.*
{Hakarou, koukarou, *peser.*
{Hanassi, *histoire, accident, aventure.*
{Iksanno hanassibo, *livre qui contient des aventures et des actions héroïques.*
Hanna koto, *durable.*
Harafoss, *à jeun.*
Hari saimoks, *poutre, solive.*
Hassi, *mauvais, misérable.*
Hassika, *cuivre jaune, laiton.*
Hassirou, *faire voile.*
Hato fato, *pavillon, bannière.*
Hatasoo, fatasouo, *épars, bâton de pavillon.*
Havari, *manteau.*
Hebi, *serpent.*
Hei, *planche*
{Hibiki, *son, ton,* (sonus, tonus).
{Fibika, *écho.*
Hobasi, *mât.*
Honni, honnio, koto, *durable.*
Honoo, *ventre.*
Honou, *planter.*
Hoo, *voile.*
{Hongourou, homakou, *hausser les voiles.*
{Hogoroussou, *baisser les voiles.*

Horano hai, *coquilles*, *limasse.*
Houngohf, *patrie.*

I (voyelle).

Moi, ibi, *flamme.*
Ibibikako, *ronfler.*
Ibiganni, *anneau*, *anneau d'or.*
Idorou, *s'asseoir*, *être assis sur des nattes à la japonoise.*
Ië, ie, *maison.*
Ie fato, *pigeon domestique.*
Iedoga, *hôtellerie*, *auberge*, *logis.*
Ienousi, *louage*, *loyer* (*des maisons*, *du logis*).
Iens, *nid* (*des oiseaux*).
Meganne no gue, *étui à lunettes.*
Mano ie, kourou mone ie, *toile d'araignée.*
Omosiri ifito, *content.*
Igava, *puits.*
Igue, *aiguillon*, *épine.*
Igoko, *remuer.*
Ijon, *se quereller*, *disputer.*
Ikari, *ancre.*
Ikakarou, *ancrer.*
Ikarou, *être fâché*, *être en colère.*
Ike, *étang*, *vivier.*
Ikedor, *supplément*, appendice.

Iki, *haleine.*
Iki tsoukv, *respirer.*
Iki no semekv, *courte haleine.*
Iktorou, *vivant.*
Fanna iki, *bouquetier.*
Ikkin, *aune.*
Ikoubakv, *uni*, *d'accord.*
Ikousa, *guerre.*
Iksanno, hanna sibo, *relation ou récit d'exploits de guerre.*
Inasouma, inahikanni, *éclair.*
Inno, itammou, kintamma, *testicule.*
Inotchi, *vivre.*
Inou, in, *chien.*
Inou, *sauvage*, *farouche.*
Iquang, *mille.*
Irēmono, *boîte.*
Fari ire, *aiguillier.*
Tabako ire, *tabatière.*
Irio, *golfe*, *baie.*
Irio, *nécessaire.*
Irio, *frais*, *dépens.*
Ire, *rentes*, *intérêts.*
Iro, *couleur.*
Irotskourou, *teindre.*
Iro iro, *divers*, *différent*, *plusieurs.*
Iro mono, *coquet.*

Irou, *tirer*, (jaculari).
Irou, *rôtir*.

Iro, ourourou, *se coucher*.
Fi no iri, *le soleil se couche*.

Isa, *médecin*.

Isi, iva, *pierre*.
Isnomi, *tailleur de pierre*.
Kade isi, *caillou*.

Isi no vari, *mauvais*, *méchant*.
Issou, *revenger*, *se venger*.
Isjoudbi, *baudrier*, *ceinturon*.
Iso, *éternel*.
Iso, *rivage*.
Iso sourou, *déguiser*, *masquer*.
Issibio, *canon*.
Ogui isou, *rossignol*.
Isoumi, *bain*.
Ita, *aller*, *marcher*.
Ita, *ais*, *planche*.
Ita dakka, *cerveau*.

Itamou, *perdre*, *corrompre*.
Itami, *douleur*, *maladie*.
Itami mono, *malade*.
Itamose, *douloureux*, *pénible*.
Amar itame, *très-douloureux*.
Itama, *douleur de tête*.
Memi no itami, *douleur des oreilles*.

Itas , *fait* , *expédié*, *achevé*.
Itasouro , *paresseux*.
Itjimaï , *feuille* (*de papier*).
Itjiri , *lieue*.
{ Ito , *fil* , *filet* , *cordon* , *corde*,
{ Ito fioma , *ficelle*.
{ Samsi no ito , *corde à violine*.
{ Itoma , *congé*.
{ Itomagoi , *congédier* , *déplacer*.
Itoigo , *fraise*.
Ivan , *de bonne humeur* , *plaisant* , *allègre*.
{ Ivo , *poisson*.
{ Ivo tsourou , *pécher*.
{ Agui ivo , *poisson rôti*.
Ivo , *soufre*.

J (consonne).

Ja , *dard*.
Jatsousou , *carquois*.
Jabourou jako , *rompre* , *casser*.
Jagamou , *oblique* , *de travers*.
Jagui , *bouc*.
Ouki , jai nikni , *faire de son mieux*.
Jakima no ninjo , *figures de porcelaine*.
Jokohaba , *largeur* , *latitude*.
{ Jaksakou , *promettre*.
{ Jaksoksta , *promesse*.
Jako , *servir* , *meriter*,

Jakounin, *charge, emploi, office.*
Jakourio, *salaire, appointement, paiement.*

Jakv, *brûler, cuire, boulanger.*
Pan jako, *cuire du pain.*
Skoui jakv, *cuire de la chaux.*
Kvassi, *feu, ce qui est cuit, pâtisserie.*
Jakvang, *chaudière, chauderon.*
Jetcha kvang, *chauderon de cuivre.*

Jamai mono, *malade.*
Oufsouri jamai, *maladie contagieuse.*

Jamarou, *dissuader.*

Jamma, *mont.*
Jamma fouto, *pigeon sauvage.*

Jammome, *veuve.*
Otokogammome, *veuf.*

Janne, *toft.*

Jarite, *servante.*

Jarri, *pique.*

Jarou, *donner.*

Jassinaou, *augmenter, agrandir.*

Jassita, *maigre.*
Jassou, *devenir maigre.*

Jassoumou, *tranquillité, repos.*
Jassoumou, jassou d'orn, *se reposer.*

Jassourou, *ongle.*

Jasouri, *lime.*
Jasouri fourou, jasouri kakourou, *limer.*

Jantsiri fourou, *changer de lieu.*

Jassara, kana, *bon*, *doux*, *traitable.*

Je, *image*, *tableau*, *portrait.*
Jesou, *dessiner*, *peindre.*
Jesourou, jedorou, *faire un portrait.*
Jekako, *peintre qui fait des portraits.*

Je, i, *ours.*

Jeda, *branche.*

Jeikf, *faire l'enivré.*
Jeikfsari, *être enivré.*

Jenotsouki, *heureux.*

Jenso, *poudre à tirer.*
Jensoja, *magasin à poudre.*

Jeta, *guérir*,

Jetski, itskourou, *commander*, *ordonner.*

Jing, *espion.*

Jino, *grand-père.*
Jitsofo, *beau-père.*
Jitsoubo, anofasa, *belle-mère.*
Joutsjousi, *beau-fils.*

Jo, sjo, jouka, *béte*, *bétail.*

Jobou, *crier*, *appeller.*

Jogorou, *pleurer.*

Jogore, *sale*, *salope.*
Jogara, *souiller.*

Jois, *vif*, *allègre*, *qui a de l'esprit.*
Jogogarou, *lent*, *tardif.*
Jokabara, *côte* (costa).
Jokofiri, *nageoire*, *aîleron.*
Jokita, jo oidena naserimmasta, *soyez le bien-venu.*
Jome, sjome, *cheval de selle.*
Jomego, *femme, épouse* (uxor).
Jomou, *lire.*
Jonaka, *cela ne vaut pas.*
Jongo, *à travers.*
Joniro, *secrétaire.*
Joosi, joussinaiko, *fils adoptif.*
Josourou, *corriger.*
Joisou, *correction.*

Jori, sori, sorri, *rasoir.*
Sorou, jorou, *raser.*
Jorisi, *bourguemestre*, *maire.*
Jorjoukf, fito no to kourou joukf, *entrer.*
Jorosi, jouso, *putain*, *fille de joie.*
Jorousia, *bordel.*
Jos, *canne*, *roseau.*
Josari, jorou, *nuit.*
Jobang, jabang, *guet.*
Jodossi, *coucher*, *passer la nuit.*
Josi, *faire ses nécessités.* (On le dit aussi des animaux).

Josi, *se laver.*
Josi, *lave-main.*
Josourou, *joindre, combiner.*
Jotsassi, *quadrupède.*
Jounin jon, *qui a le mal de mer.*
Jovai, jovaka, *foible.*
Jou, *lire, parler.*
Mono jou, *aborder, parler à quelqu'un.*
Jouaki, jouno aki, *il fait jour.*
Joubi, *doigt.*
Joui, joukka, joka, *bon, beau.*
Joui fiouri, jousoukafiouri, joui teng, *beau tems.*
Joui ke, *belle vue.*
Joukou fito, *honnête homme.*
Naka no joka, naka josi, *bon ami.*
Kami joui, *barbier ou coëffeur.*
Jouka, *planche, pavé.*
Jouki, *neige.*
Jouki no fiourou, *neiger.*
Jouksouri, *riche.*
Joume, joumemirou, *songe.*
Joumi, *arc.*
Joumi, *deuil.*
Nai joura, *paralysie, affoiblissement.*
Notchi joura, *se servir, user.*
Joure, *fantôme.*

Jsoukamo jouro, *addition, supplément.*
Jourosikkou, *agréable.*
Jouroujoujakv, *onguent, baume.*
Jourou jorijaji, *assembler.*
Karou, jourou, *raconter.*
{Jourousi, *permettre.*
{Jourous, *permis.*
{Fiourousse, *permission, pardon.*
Joussougou, *rincer, laver.*

K

Ka, *moucheron.*
{Ka, *froment.*
{Mougui no ka, mouguiko, *farine de froment.*
Kabe, *mur, muraille.*
{Kabi, moosessoure, *chancissure.*
{Kabi sourou, *moisir, chancir.*
{Kabirou, *pourrir, se carrier.*
Kabouto, kabito, fouri, no kabito, *créte, touffe de plumes.*
{Kagui, *clef.*
{Kagui anou, *trou de la serrure.*
Kagui, *ombre.*
{Kagui, *tabac en poudre.*
{Kagou, *prendre du tabac.*
Kagoumou, *mouette.*

Kai,

{Kai, *coquille.*
{Horano kai, *escargot*, *limaçon.*
{Kainotamma, *perle.*
Kaika, *piquer*, *démanger.*
Kaiki, *sorte d'étoffe de soie.*
Kairou, *s'en aller*, *sortir.*
Kaja, katche, *rideau*, *tour-de-lit.*
Taka, *lit.*
Kajerou, kajourou, *tourner*, *changer.*
Kajesskou, *casser.*
Kajir, *dégoût.*
Kajossou, *rendre.*
Kajoujourou, kasoujoura, *raconter*, *conter.*
Kakarou, *toucher.*
{Kakarou, *afficher*, *accrocher.*
{Kakkiganne, *croc.*
Kake, *goutte.*
Kake soura, *gager.*
Kakifi, *canal.*
Kaksou, *cacher.*
{Kakourou, *coller*, *attacher.*
{Jasouri kakourou, *limer.*
Kakourou, *flétrir.*
Kakv, *écrire.*
Kakv, *corne.*
Kakva, *safran.*
Kaman, *toucher.*

Kambang, *enseigne, marché, foire, vente publique, folle enchère.*

{Kame, *tortue.*
{Bekko game, *carlet.*

Kami, *dieu.*

{Kami, *cheveu.*
{Kami ini, *barbier, coëffeur.*
{Kami, *rasoir.*
{Katsoura, *perruque.*

{Kami gami, *papier, papier à écrire.*
{Minokami, mitogami, miso katchigami, *papier à faire des chassis qui tiennent lieu de vitres.*
{Kara kami, *papier peint ou de plusieurs couleurs pour faire des tapis.*
{Kinkara kami, *papier doré.*
{Faso gami, *grand papier pour envelopper et orner les présens.*
{Taunogami, *papier à faire des mouchoirs.*

Kaminari, *tonnerre.*

Kamkousourou, *rendre facile, faciliter.*

{Kamadou, *cuisine.*
{Kammaboku, *fricadelles.*

Jamaro kana, *bon, doux, traitable, paisible.*

Kanagò, *garniture.*

{Kane, kame, *argent, monnoie* (pecunia).
{Kane ſoukouro, *bourse* (*à argent*).

{Kang, *froid.*
{Kasa fuoko, foukasi, *refroidir*, *rafraîchir.*
Kanosis, *cerf.*

{Kajou, *compter* (numerare).
{Kansjo, agiou, *faire son compte avec quelqu'un.*

Kanso, *réglisse.*
Kapto, *harnois*, *cuirasse.*
Kara f'ne, *vaisseau vuide.*
Karaganne, *métal.*
Kara kami, *papier pour faire des tapis.*
Mis no katakouri, *eau de source.*
Karas, *moutarde.*
Karasou, *corneille.*
Katasse no karassou, *ingrat.*
Kari, *chasser.*
Tamago no karra, *coque.*

{Kavara, *sec.*
{Karrourou, *sécher.*

Karou, *prêter*, *emprunter.*
Karidassou, *prêter.*

{Karta, *carte.*
{Karta outsou, *jouer aux cartes.*

Kasa, *chapeau.*

{Kasannou, kasannorou, *doubler*, *redoubler.*
{Kasannarou, *double.*

Kase, *vent.*
Mokaô kase, *vent contraire.*

Kasca, *maréchal, forgeur.*
Kanasiki, *forge.*
Kanasoutchi, *marteau.*

Kasirou, kousera, *baleine.*
Kasira no fige, *côte de baleine.*
Abra no kava, kasiro no kava, *lard de baleine, huile de baleine.*
Kousera no soung, *ambre.*

Kassa, *galle.*

Kassei, *aide.*
Kasse sourou, *aider.*

Kata, katsou, *gagner.*

Kata, *épaule.*
Katabon, *paleron.*

Katagosakv, *emplâtre.*

Kata ki, *ennemi.*

Katamourou, *tirer, traîner.*

Katanna, *sabre.*

Kâtaskenai, *merci, grace.*
Katasike no gosarimasou, *remercier.*

Karassou, *ingrat.*

Katats, *figure.*

Katsou, *vaincre.*

Katsoujetosi, *faim.*

Kava, *rivière.*

Kava, *peau.*

Ki no kava, *corde.*
Kavarra, *tuile.*
Kavarou, *relever*, *descendre* (*la garde*).
Kavatta, *joli.*
Kavoutou, *changer.*
Kavonso, *loutre.*
{Kavou, kao, kato, *acheter.*
Akibito, *marchand.*
Aki varou, *trafiquer*, *faire négoce.*
Kedamono, okami, *marchandise.*}
Kedamono, *animal*, *bête.*
{Kega, *blessure.*
Kekvairo, *chirurgien.*}
Kekejoroo, *château*, *citadelle.*
Kemono, *dent.*
Kemono, *laine.*
{Kemori, *fumer*, *parfumer.*
Kemoura sourou, *fumer* (*de la viande*, &c.)
Kemota, *fumé.*
Kemourou, *suie*, *noir de fumée.*}
Ken, *épée.*
Ken no ki, *pincettes.*
Kerai, *serviteur*, *valet.*
{Fouko kess, *venter*, *souffler.*
Kase no fouko, *il fait du vent.*}
Keseja, *bordel.*
Kesourou, *racler*, *gratter*, *frotter.*

Ketta, *chapitre, section, compte.*
Ketsou masoko, *chopper, broncher.*
{Ki, *tenaille.*
{Kougui no ki, *tenaille.*
Ki no kava, *corde.*
Ki, gui, *marcher, marcher dessus.*
Te ne ki, *gant.*
Kiassou, *éteindre.*
Kibis, *talon.*
{Kiekou, *apprendre* (discere).
{Kekv, *apprentif, écolier.*
Kiking, *famine.*
Kikkona, *beau.*
Kikv, *entendre, écouter.*
Kimeona, *miracle.*
Kisoutsakourou, *admirer, être surpris.*
Kimmo, *foie.*
{Kimona, *habit, vêtement.*
{Kimono tjakv sourou, *s'habiller.*
{Kimono kirou, *être habillé.*
Kimono fitika, *courageux.*
Kimousme, komousme, *fille, pucelle.*
{Kin, *or* (aurum).
{Kinsing, *monnoie d'or.*
{Kin kinsourou, *dorer.*
{Kinfako, *ce qui est doré.*
{Kin karakami, *papier doré à faire des tapis.*

So king, *drap*, *toile*, *mouchoir.*
Foui king, *torchon.*
Kingo, *adieu.*
Kinkisti ousi, *bœuf.*
Kinno, *soie.*
Kinno, *hier.*
Kinno doko, *triste.*
Kinnou kioudas, *flocon*, *fleuret.*
Kiodai, *frère.*
Kire, *panneau.*
{ Kirou, kourou, *couper*, *trancher.*
Tsami kourou, *couper avec les ciseaux.*
Koubi kirou, *couper la tête.*
Kirou, *ruer*, *regimber.*
Fito no to kirou joukv, *entrer.*
{ Kireina, *pur.*
Kisane, *impur,*
Kisannai, *laid*, *vilain.*
Kiserou, *pipe.*
Kisi, *faisan.*
Kijou, *confisquer.*
Kitchijai, kitchisai, *enragé*, *qui radote.*
Kitsi fiouri, *tempête.*
{ Kitska, *fort*, *robuste.*
Kitska, *peine*, *effort.*
Kitsne, *renard.*
Kitta, *nord*, *vent du nord.*
Kiyatta, *coton.*

Kiets, tchi, dsi, *sang*, *hémorroïdes*.

Kiajomi, komai, komaina, komohanna, *fourche*, *fourchette*.

Ko, komaka, *petit*, *mignon*, *fin*.
Koguirou, *accourcir*, *rendre plus petit*.

Ko no, ous no ko, *veau*.
Fio ko, *poulet*.
Fitsounino ki, *agneau*.

Kodomo, *enfant*.

Ko, *poudre*.

Koaka, kovai, kovatka, *dur*.
Kodo isi, *caillou*.

Kobossou, koborourou, *détruire*.

Kogotamma, *canif*.

Kogousourou, *geler*.

Kouri, *glace*.

Koja, kooja, kago, *nid*, *cabaret*, *taverne*.

Koje, *fiente*, *fumier*.

Kojekari, koui no kari, kakarou, *enroué*.

Kojourou, kojerou, *gras*.
Kojesto orou, *il est gras*.
Tokoura, *lard*.

Koki, *mousse*.

Kokf, *terre*, *pays*.
Koks fi, *gouverneur d'une province*.

Omini koki masse, *voilà ce que je vais montrer*.

Kokoroubirou, *se fendre, crever.*

Koksing, *porte de ville.*
Koksing banjo, *corps-de-garde à la porte d'une ville.*

Kokourrou, *cœur.*

Kokourou, *essayer, tâcher.*

Kome, *riz.*
Skikome, *riz battu.*
Matchigome, *riz blanc.*
Komougui, *froment.*

Tchousi komo, *charger (un vaisseau).*

Fioko no komourou, *couver, faire éclore.*

Konisoumi, *souris.*

Konogano, *tel.*

Konogotoko, *comprendre.*

Kono kousa, *herbe connue.*

Konogorou, *présent* (præsens).

Konomou, *vouloir.*
Konomou, *envie.*
Konoman, *qui n'a pas envie.*

Konoserou, *hareng.*

Konotoi, *cigogne.*

Konrei, *mariage.*
Konresourou, *se marier.*
Konreisi, *noce.*

Kooke, *plat* (patina).

Kooroussou, *allaiter.*

Korri satto, *sucre.*

{Korossou, *tuer.*
Toto koroussou, *massacrer.*
Kosakou, katagasako, *emplâtre.*
Kosi, *teigne.*
Koski, *mendiant.*
Kossou, *étendre*, *répandre.*
Kossouto, kojouto, *beau-frère.*
Ko sosi, *truchement.*
Kotcho, *poivre.*
{Kotoba, gotoba, *parole*, *discours.*
Kotai, *réponse.*
Kotai sourou, *répondre.*
Tattose kotoba, *proverbe.*
Kotobe atsoume, *discours*, *conversation.*
Varika kotojou, *médire.*
Kotskai, *messager*, *exprès.*
Koto, *chose.*
Damas koto, *tromperie.*
Hanna koto, *durable.*
Kovake, *ambre jaune*, *succin.*
{Koubi, *tête.*
Koubi kirou, *couper la tête.*
Konokoubo, *nuque*, *chignon.*
Kou amono, *gageure.*
{Koubion avasourou, *combiner*, *joindre.*
Koubiroo, *alliance*, *contrat.*
Koudamono, *gageure.*
Koudari, *voyager.*

Koudassou, *purgation.*
Kouguiou no ki, *tenailler.*
Kouimono, kousmos, soukomots, *viande, mets, vivres.*
Kouisakf, *égrener, être aigu.*
Koujamo, *triste.*
Koukouri, *coussin.*
Kouma, *étalon.*
Koungui kiri, *clou.*
Kouni, kouno, kirouno, *pays, royaume.*
Koura, koutoura, *magasin.*
Bougou koura, *arsenal.*
Kourou, *venir.*
Kourouma, gourouma, *roue, charriot, charrette, moulin.*
Momen kourouma, *rouet à filer.*
Kouroubakas, *rouet, rouleau, tour.*
Fiki kourou ajassou, *tourner.*
Kasok misits kourou, *allumer la chandelle.*
Kourousa kousa, kvousa, *herbe.*
Kousagou, *emporter en raclant.*
Nogokousou, *sciure.*
Kousai, *mauvaise odeur.*
Kousai, *puer, sentir mauvais.*
Kousva no abra, *huile de baleine.*
Kousamou, *sentir* (odorari).
Kousame sourou, *refroidir.*

Kouse, kouse no vartika, *mauvais.*
Kousigui, *miracle.*
Kousokſ, *paon.*

Kousougourouſ, *chatouiller.*
Kousounrika, *chatouilleux.*

Kousou, *crible.*

Kouts, kvoutcho, *bouche.*
Kvoutchi sou, ama koutchi, *baiser.*
Koutchi bassi, *bec.*

Koutchi mava, *serpent.*
Kouttona, *joli.*
Koundas, *diarrhée.*
Kvanin, *dévotion.*
Kvang, *anse*, *oreille*, *manche.*
Kvanosi, *coffre*, *cercueil.*
Tetcha vang, *chaudron de cuivre.*
Kviamaski, *plaindre.*
Kvoubi, *cou.*

Kinno kvoudas, *velu*, *cotonné.*
Kvoumo, *araignée.*
Kvoumo no je, *araignee.*

Kvoura, *selle.*
Kvoura soukouri, *sellier.*

Kourasou, *passe-tems.*
Kvousari, *chaîne.*

Kvoussi, *peigne.*
Kvoaske sourou, *peigner.*
Kvousouri guesouri, *médecine.*
Kvoutsou, kouts, *soulier.*
Kvoutsou, tskoukouri, *cordonnier.*

M (1).

Ma vatta, *ouatte.*
Madossou, *casser.*
Magourou, *courbé.*
Makou, *rouler, entortiller, envelopper, lier ensemble, tourner.*
Makou, *rouleau, rouet.*
Mani, *rond.*
Mavarou, *autour.*
Mavarou, *tournoyer, aller çà et là.*
Makido, *poulie.*
Maki mome, *étroit.*
Maki mome, *bande, écharpe.*
Marou, *cercle.*
Makoura, *coussin.*
Makie sourou, *lacquer.*
Makie mono, *choses lacquées.*

---

(1) On a déjà observé, page 284, que les Japonois confondent la prononciation de l'L avec celle de l'R. *Rédacteur.*

Makoto, *vérité.*

{ Makato naramou, *qui n'est pas sûr, dangereux.*
{ Makourou, *perdre* (*en jouant*).

Makourou, *accorder, faire prix.*
Makouts, *foyer, forge.*
Mame, *fève.*
Manakou, *cligner, faire signe de la tête, de la main.*
Mangots, *pleine lune.*
Manje tsoumou, *charger.*
Mannabou, *exercer.*
Manriki, *grue.*
Mara, *les parties honteuses de l'homme.*
Omini koki massi, *je vais faire voir.*
Vataks kousioutchi okouri masso, *je vais accompagner quelqu'un à la porte.*
Masourou, *mêler.*

{ Matchi, *rue.*
{ Matchi sotomatchi, *ville.*

Matchijai, *faute, défaut.*
Matchijai, *différence.*
Matchijai, *en arrière.*
Matchi jome, *riz blanc.*
Matchiou kourou, matche, *attendre.*
Matsesari, *résine.*
Mayarou, *peindre.*

Me, *œil.*
Meagui, *sourcil.*
Matakakou, *coup-d'œil.*
Me no tamma, me no fitome, *prunelle de l'œil.*
Meganni, fanna meganni, *lunettes.*
Meganno no je, *étui à lunettes.*
Mosi meganne, *microscope.*
Io meganne, *télescope.*
Mekvoura, memokf, *aveugle.*
Mei, *tout, tous.*
Mei fits, *tous les jours.*
Mei bang, *toutes les nuits.*
Mes, *riz cuit* (oriza cocta).
Mesirasi, *joli.*
Messoudo, *meurtrier.*
Metchou, *charpie.*
Metorou, *époux.*
Mi, *serpent.*
Mi, miko, *chair, viande.*
Ous no miko, *de la viande de bœuf.*
Miague, *don.*
Miako, *cour de l'empereur.*
Miako, *pouls.*
Miako tollou, *tâter le pouls à quelqu'un.*
Midassou, mitassou, miskedassou, mikke-dassou, mioskourou, *trouver.*

Fats miets, *miel.*
Nogoks mifits kourou, *allumer la chandelle.*
Migakf, *écurer.*
Migui, *côté droit.*
Mikatsoki, *nouvelle lune.*
Makimi, *ligne, raie.*
Mime, *visite.*
Mime, *obscur, sombre.*
Mimi, *oreille.*
Mimi no itami, *douleur d'oreille.*
Fari no mimi so, *trou d'aiguille.*
Mimotchi, *enceinte, grosse.*
Minamo, *sud.*
Minassigo, *orphelin.*
Minato, *baie, port.*
Min mente, *visage.*
Minoganni, mosokatchiganni, *papier à fenêtres.*
Mio, *chat.*
Mioban, *alun.*
Mirou, *voir, regarder.*
Mirou, *vue.*
Mirou, *montrer.*
Kokourou mirou, *essayer.*
Sousi mirou, *prédire, pronostiquer.*
Miavassourou, *regarder.*
Midassou, *avoir la figure de.*

Mis,

Mis, *eau.*
Mis no karakouri, *eau de sources.*
Sivo mis, *eau de mer.*
Hanna no mis, *eau de rose.*
Mise, *boutique.*
Misi, massou, *je montrerai.*
Masimai, *dame parée.*
Misirou, *connoître.*
Miste oiha, *connu.*
Miste ourba, *herbe connue.*
Miskanne, *vif.*
Mistsouki, mitsouki, *pompe, seringue.*
Mistsouki sourou, mitsouki soukosourou, *pomper, seringuer.*
Mits, *chemin.*
Mitsouki mono, *revenue.*
Mitskouri, *empaqueter, emballer.*
Modor, *dégoût, aversion.*
Modorou, *s'en aller.*
Modossou, *se retirer.*
Mogo, *valet d'écurie.*
Mogo, *marqué de la petite vérole.*
Moi ibi, *flamme.*
Moisi, monsi, *lettre.*
Mojossou, mojourou, *brûler.*
Mojo, *tache.*
Makao kouse, *vent contraire.*

Dare monai, *personne* (nemo), *aucun, nul.*
Mome, *mesure.*
Mokimome, *étroit, épais.*

Momen fikv, *filer du coton.*
Nibassimourou, *filer de la soie.*
Momen kourouma, *rouet à filer.*
Monsje, *araignée.*

Momo, *hanche.*
Momo, sotomomo, *rein, reins.*
Momo fiko, *caleçons.*
Momou, *délivrer.*
Mone, *poitrine.*
Mong, *porte de la maison.*
Mono, *homme, personne, chose, effets.*

Nota. On trouve aussi ce mot-là très-souvent composé avec d'autres; alors il forme plusieurs sortes de substantifs et d'adjectifs. Par exemple : *faisoura mono*, adorateur; *makie mono*, choses lacquées; *itami mono*, malade, &c.

Mono jou, moosourou, mousmesou, *parler à quelqu'un.*
Moran, *mendier.*
Nisou, monassou, *altérer, corrompre.*
Mone no varika, *avoir dégoût.*
Mori, *forêt, bois.*

{ Morou, *qui coule, qui fait eau.*
{ Morou, *couler, faire eau.*
Mosagourou; *plaindre.*
Mosi meganne, *microscope.*
Moolsi, *fouet.*
Motcha, *hâter.*
Motchi, agourou, *élever.*
Motchi joura, *se servir, user.*
Tori motchi vanna, *glu.*
{ Mootsou, *tirer, traîner.*
{ Mootsou, motte, *enlever, emporter.*
Tamago mootsou, *pondre.*
Motamerou, *empêcher.*
Mosomourou, *faire la guerre.*
{ Mouggui, mougui, omouggui, *bled.*
{ Mouguiko, mougui no ke, *farine, farine de froment.*
Mouko, *peler, écaler, écailler.*
Moura, *contraindre.*
Miori, *tort, injustice.*
Miorou skrimourou, *crépir, blanchir.*
Mousme, *fille, sœur.*

N

Na, *nom.*
Tsouna, no na, *corde.*
Naats, *printems.*
Nabakv, *champ, campagne.*
Naga, *baie, golfe.*

{Nagai, *long.*
{Nagasan, *longueur.*
Nagakv, *racler, ratisser, raper.*
Nagomotchi, *coffre.*
Nagari, *ruisseau.*
Naguisa, *côte* (litus, ripa).
Nagoari, nagadaki, *noce.*
Noko, nakv, *miauler.*
Nemoutaka, nemoutakai, *assoupi, paresseux.*
Neran, *attraper, atteindre.*
Nerava, *vallée.*
Neriakv, *onguent.*
{Nesi, *vis* (cochlea, epitonium).
{Nesirou, *tourner, travailler au tour* (tornare).
Nesoukou sourou, *emballer, empaqueter.*
Nesoumi, *pincer.*
Nets, *fièvre.*
{Netamni, *envie, jalousie.*
{Netarami, netamo, *envieux, jaloux.*
{Niakv sourou, *charger.*
{Niakv tsoumou, *charger un vaisseau.*
Niassou, *cuire.*
Niguir, *têtu, revêche.*
Niguiri, *desireux, convoiteux, avide.*
Nigai, nigaka, *amer.*
Nigoserrou, *adieu.*

Nikai, *galetas.*
Nikaai, *logis, étage.*
Nikke, *cannelle, cinnamome.*
Ouki ja nikni, *faire tout ce qu'on peut.*
Nikousouk, *muscade.*
{ Nikvouni, *peine* (pœna).
{ Nikvoumou, *punir.*
Nima, nimba, *cheval de bât.*
Nimakv, *robe des Japonois.*
{ Ningjo, *figure, image, poupée.*
{ Jakima no ningjo, *figure de porcelaine.*
Nin jiri, nitourou, *aller au lit.*
Niobo, *femme, épouse.*
Niovi, niovi, *odeur.*
Nis, *ouest, vent d'ouest.*
{ Nisi, nite, *faux.*
{ Nisamonoussou, *altérer, corrompre.*
Nisi, *arc-en-ciel.*
Nioubai, *saison ou tems de pluie.*
Niskaka, *court, petit.*
Nisoumi, *souris.*
Nisourou, *imiter.*
Nitchi, *soleil.*
Nivatassou, *livrer, remettre, rendre.*
No, ne, particule conjonctive dont les Japonois se servent pour combiner deux substantifs ou un verbe et un substantif. Par exemple : *kvouna no je*, araignée (voyez

Kvouna), *me no tamma* (voyez *Me* et *Tamma*); *otai no fouse*, chanter une chanson; *ame no fiourou*, il pleut.

No noi, *coudre, broder.*

Noats, *été* (æstas).

Nobori, *faire un voyage, partir.*

Nodono kavakou, *soif.*

Nodor, *cou.*

Nogai, *apprivoiser.*

Nogon, *essuyer, torcher, nettoyer.*

Nogou, *ôter.*

Nogori, *reste.*

Nogourou, *monter, grimper.*

Noko, *scie* (serra).

Nokogousou, *sciure.*

Nokouriganni, *agio.*

Nomi, *puce.*

Nomou, *boire.*
Nomikomou, *avaler.*
Nomimono, *trait, coup* (quand on boit).
Nomojoui, *être enivré.*

Tabako nomou, *fumer du tabac.*

Nommi, *hachoir.*

Nori, *bouillie, colle de farine, amidon.*

Nori, *fer à repasser.*

Noro, *boue, bourbe, vase.*

Nororou, *mouillé, humide.*
Norassou, *mouiller.*

Norou, *monter* (*à cheval*).
Tanna nosou, *narine*.
{Nosoumou, *voler, dérober*.
{Nosibito, nosto, *voleur*.
Nougou, *se déshabiller*.
{Nour, *sommeil*.
{Nourou, *dormir*.
{Nourou, *goudron*.
{Nourou, *goudronner*.
Tassa nourou, *demander* (interrogare.)

O

O, *grand*.
O bang, *garde de l'empereur*, *corps-de-garde*.
O, *cul*.
Oari, *fin* (finis).
Obatera, *canot* ou *chaloupe des Hollandois*.
{Obojouri, *sensation, sentiment*.
{Obojourou, *sentir* (sentire).
Obouvatta, *boyau*.
{Odori, *danse*.
{Odorou, *danser*.
Odossou, ossorourou, osirourou, *s'étonner*, *s'effrayer*, *avoir peur*, *craindre*.
{Osirou, otourouska, okourasi, okanne, *épouvanté*, *effrayé*.
{Otoroussik, *effroyable*.

Ogannousourou, *prier Dieu.*
Ogannousourou mono, *qui prie Dieu, adorateur.*

Ogui, *éventail.*

Oguitsoukouri, *celui qui fait des éventails.*

Ogous irou, *rossignol.*

Oikjo, nikjo, *anis.*
Oikjossi, *eau-de-vie d'anis.*

Oja joubi, ajoubi, *pouce* (pollex).

Ojourou skorou, *roide.*

Ojougou, *nager.*

Okahara, *dyssenterie.*

Okasi, *tour* (turris).

Okaski, *ridicule.*

Okatsa, *femme.*

Okfsabiri, *mode*, *usage.*

Oki, *cuve.*

Okittori, *quittance.*

Okou, okv, *mettre.*
Okirou, *se lever.*
Okiteorou, *être évéillé.*
Okaisou, *éveiller.*

Okouro, *présent* (donum).

Okourou, *ensevelir.*

Okourrou, *accompagner à la porte.*
Vataks kousi outchi okouri massa, *je vais accompagner quelqu'un à la porte.*

Omassiroi, omoste, *plaisant*, *de bonne humeur.*
Omosiri ifito, *agréable.*
Omini koki vassi, *je veux montrer.*
Omàka, omolaka, *pesant.*
Omakasi, *stribord.*
Omotte, *visage.*
Omou, *perroquet.*
Onago, *servante.*
Onago no titi, *laitière.*
Onago, *mon cher.*
Onaskamanou, *comparer.*
Onassijoni, *universel*, *général.*
Oni, *diable.*
Orifaka, *couteau de poche.*
Orirou, *descendre de cheval.*
Ori, *graisse.*
Ori sakki, sakki no ori, *lie de sakki.* (Voy. *Sakki.*
Kajete orou, *il est gras.*
Oros, *lâche*, *détaché*, *délié.*
Ilog oroussou, *amener les voiles.*
Orou, *plier.*
Osiennomits, *manière*, *façon.*
Osirou osijorou, *enseigner.*
Osoussi, *juge principal*, *juge souverain* (judex superior).

Ota, *accommoder.*
Otakadnisi, *papier royal.*
Otchijaki, *huître.*
Otchirou, *tomber.*

Otoko, *homme* (vir).
Otoke jamimome, otohajoki, *veuf.*
Otoko fitsjousi, *bélier.*
Otori, ondari, *coq.*

Ottona, *officier de police dans une rue ou autre partie d'une ville.*
Ovamou, *ouvrir, découvrir.*

R

Rei, *cloche.*
Resourou raiguisourou, *saluer, faire son compliment.*
Ri, itchri, *lieue, mille.*
Rinsi, *galerie.*
Rinsjo, *gonorrhée.*
Riosi, *pêcheur* (piscator).
Rioukenfourou, *dorer.*

Ro, *cire.*
Rosoko, *bougie.*
Rosoki statti, *chandelier.*

Ro, *aviron, rame.*
Roosou, *voguer, ramer.*
Roja, *prison.*

Roko, *honneur.*
Rokouseo, *vert-de-gris.*

{Rosin, *âge.*
{Riosin, *père et mère.*

{Roui, *sorte.*
{Roui sourou, *assortir.*

S

Sabani nourou, *coucher ensemble* (concubitum exercere).

{Sabir, *rouille.*
{Sabirrou, *se rouiller.*
{Sabita, *enrouillé.*

Hari saimokf, *poutre; solive.*
Sagourou dassou, *transporter, emmener.*
Sairo, *valet, laquais.*
Saisi, *cuiller.*
Saivai, *heureux.*
Saja, *étui.*
Saji, *dés* (talus, tessera).
Tajorou, *sec.*
Sori ne sajorou, *chant des oiseaux.*

{Sakkai, *bornes, frontières.*
{Sakkai sourou, *confiner.*

Sakkana, *poisson.*
Sakkara, *trésor.*

Sakki, *boisson qui est faite avec du riz* (potus ex oryfa coctus).
Ama sakki, ori sakki, sakki no ori, *la lie de cette boisson.*

Sakourou, sarourou, sourourou, sosourou skousaroumou, *user*, *ruiner.*

Fanna sakv, *fleurir.*

Same, *peau de requin.*

Samka, *charge ou emploi public.*

Samma, *seigneur.*
Deinagon samma, *prince royal.*

Samma, *fenêtre.*

Sommifikou, *seul.*

Samou, samkesoukou sansourou, *enfanter.*
Soisang tjomang, *avorton.*

San, *poudre.*

Sanjosourou, sannosourou, *compter.*
Sanjq ajou, *faire son compte avec quelqu'un.*
Sanjobea, *comptoir* (*des négocians*).

Sanne, *noyau.*

Sansakagui, *ceinture*, *écharpe.*

Sansi no ito, *corde* (fides).

Saoka, sigoi, *fort*, *robuste.*

Sapi, *dépenses*, *frais.*

Sara, *pucelage.*

Sara, *assiette.*

Sarase, *toile de coton.*

{Seikf sarou, *être enivré.*
{Sarassouri, *faire l'enivré.*

Fisa no sarra, *genou.*

Sar, sarou, salou, *singe.*

Sarou, *séparer.*

Sasisou, *irriter.*

Sassaferi, *tresse*, *galon.*

Sassigari, *passe-port.*

Sato, *métairie.*

{Satto, *sucre.*
{Korisatto, *sucre candis*; sirosatto, *cassonnade.*
{Satrajaki, *confiture.*

Savarri, *ordinaires* (*des femmes*).

Se, *couper* (*avec des ciseaux*).

Seguio, *aumône.*

Soifits, *ennemi.*

Seisi, *serment.*

Sekfits, *crayon.*

Sekis, *seuil.*

Sekka, sikka, *peine* (pœna).

{Semai, semaka, sebouka, *étroit.*
{Semekv, *court.*
{Isi no semekv, *courte haleine.*

Senaka, *dos.*

Sendo, *batelier*, *maître*, *patron du navire.*
Seng, *bouchon.*
Sensi, *colique.*
Senkjou, *pluvieux.*
Seri, seribetta, *charrue.*
Seteng, *clair.*
Senjits, sakkousits, *hier.*
Setsoujin, *privé*, *lieux.*
Siaio, *musc.*
{ Sibaja, *drame*, *spectacle*, *théâtre.*
{ Sibaida, *acteur.*
Sibandohou, *repas.*
{ Sibarou, sihourou simorou, *tourner*, *presser*, *serrer*, *étouffer*, *tourmenter.*
{ Sibomou, *traire* (*une vache*).
{ Simorou, *pressé*, *pressoir.*
{ Simarou, sitsnaki, sitonaka, *inquiet*, *accablé*, *tourmenté.*
Sigai, sigajo, sining, *égal.*
Siguito, *travailler.*
Sikakf, *quarré.*
{ Sime, simai, *fin* (finis).
{ Simai, smai, *prêt*, *fait*, *achevé.*
Simoau, *expliquer.*
Simalo, svambo, *avare.*
{ Simegui, *colle.*
{ Simegui sourou, *collé.*

Sin, *Dieu.*
Sing, singoso, *cœur.*
Sinsjo, *sincère.*
Sine navassou, *impartial.*
Sinsou, *nacre de perle.*
Sino, *crible.*
Sinokai, *cendre.*
Sinovalka, *grossier.*
Sintjou, *laiton.*
Sinou sioumorou, *mourir.*
Sinda, sining, *mort* (mortuus).
Sinkiorou, *moucher la chandelle.*
Sinkiri, *mouchettes.*
Sinsok sourou, *laver les pieds.*
Sio, *plaisir.*
Sioki, *loi.*
Sioga, *gingembre.*
Sioki, *bœuf.*
Sirâmi, soubisirami, *pou.*
Sirou, *savoir.*
Sirous, *marque.*
Misirou, *connoître.*
Sirai sourou, *dénoncer.*
Osirou, osijourou, *apprendre, enseigner.*
Sisso, *précepteur, qui enseigne, maître.*
Sirio, siriouro, *diligence, application.*
Sirio, *ame.*
Siro, so, *citadelle.*

Sirobe, sirobai, *chaux.*
Sirassoumi, *terre grasse, argille, craie.*
Siro satto, *cassonnade.*
Siro jinso, *salpêtre.*
Sirome, *blanc de plomb*
Sikoui, skoui, tsikoui, *chaux.*
Skoui mourou, *crépir, blanchir.*
Skoui jaks, *cuire de la chaux.*

Sivo, *sel.*
Sivo sourou, *saler.*
Sivo mis, ousivo, *eau salée.*

Sis, *cochon.*
Ino sis, *sanglier.*
Kano sis, *cerf.*
Sis, *lion.*

Sisoukamai, *de longue durée.*
Sisoumou, *tomber, aller au fond.*
Siti, *gage* (pignus).
Sitchi irourou, *déposer* (pignus deponere).
Sito, sta, *fardeau, charge.*
Sitkoutoumou, *grand mouchoir.*
Fitssugjo, *sortir.*
Fitsouguets nogoko, *rayon du soleil.*
Sivo, *rivière.*
Suo no varika, *contre le courant.*
Sivamoki, *toux.*

Sjakv,

Sjakv (1), sjakf, *mesure.*

Sjakv torrou, sjakv outsou, *mesurer, prendre la mesure.*

Sjas, *satin.*

Sjo, *lettre* (epistola).

Sjomi, *pur, propre.*

Sjoguats, *nouveau.*

Sjoũ, *apprivoisé, privé.*

{Sjougui, *sur, de travers, au-dessus.*
Sjoumansi, *croix.*
Sjoumonsi, *carrefour.*

Sjour, *sauce, bouillon.*

{Skai, *rassasié.*
Skai sourou, *rassasier.*
Skai, sakki, *colique.*

{Skai, *proche.*
Skai sourou, staknarou, *s'approcher.*
Skamajorou, *prendre.*

Skassa, *citoyen.*

Skegami, tsoukigami, *perruque.*

Skagui, skedakiki, *allumette.*

Snobimirou, *attendre, être aux écoutes.*

---

(1) Je crois que *sj* doit se prononcer *dj*, et non *si*; mais l'auteur n'ayant pas donné d'éclaircissement sur son orthographe ni sur la prononciation, nous avons cru devoir copier fidellement son texte. *Rédact.*

So, *éléphant.*
Sogue, sogui, *ivoire.*

So, sjo, joots kouri, *serrure.*

Sobai, *faire trafic, négocier.*
Sonin, *marchand.*
Sobe, setome, stomefito, *charge, emploi.*
Sonin, sobainin, sokounin, *qui a une charge ou un emploi public.*

Sobing, *urine.*
Sobin squrou, *faire de l'eau, uriner.*

Sobo, *bled sarrazin.*

So tekaki, *concubine.*

So dan, *en argent comptant.*

Sojougou, tsigou, *abus.*

Sokf, sakv, *mèche.*
Rosokv, *bougie.*

Somodatsou, *escarpé.*

Somourou, *teindre.*

Somots, *ventre.*

Song, *dommage, perte.*
Song sourou, *perdre.*

Sono, *camphre.*

Sora, *air* (aer).

Sori, *pantoufles ou souliers de paille.*

Sorin sourou, *ensevelir.*

Sorona, sosikima, *bon, doux* (mansuetus, lenis).

Sosa game, *impossible.*
Sosimou, *jeûner.*
Sosonoko, sosonofone, *mouton.*
Sosoutesourou, *se déshabiller.*
Sosousourou, *se refroidir.*
Sotchou, *eau-de-vie, boisson spiritueuse.*
Soto matchi, *ville.*
Soso momo, *rein, jambon.*
Sosomourou, stomourou, *servir.*
Ssjo, ssjone, *commode.*
Ssou, *carte géographique.*
Stabarou, *ventre.*
Stajoumi sourou, *lire à quelqu'un.*
Stamourou, *précipiter.*
Stosone, *jambe.*
{Sou, *vinaigre.*
{Souire, *vinaigrier.*
{Souikou, *aigre.*
Tori nosou, *cage, nid d'oiseau.*
{Soubakki, *salive, crachat.*
{Soubakki hakv, *cracher.*
Souberou, *glissant, uni, poli.*
Soudatsourou, *augmenter, agrandir.*
{Sougourrou, *couler, s'écouler.*
{Souguita, *écoulé, passé.*
{Sougoroko outsou, *jouer aux dés.*
Souissi, *matelot.*

Souita, soukv, *mon cher.*
Soukamo jouro, *supplément, appendice.*
Soukkikakourou, *pousser.*
Soukoun, *poisson.*
Soukourou, *trafic défendu.*

Soùm, soumi, *encre.*
Soussou hakv, *encrier.*
Soum, soumi, *charbon.*
Isousoumi, *charbon de pierre.*
Fegoura soum, *suie, noir de fumée.*

Soumebito, *prisonnier.*
Soumire, *venin.*
Souragoso, *mentir.*
Sourihago, *blessure.*
Sourria, *hypothèque.*

Sourou, firorou, fourou, serou, jorou *ou* jourou, sourourou, tatsourou, toukourrou, Kata tsourou, *faire.* Ce mot est fort souvent composé avec un nom, et ainsi on forme un grand nombre de verbes. Par exemple : *song sourou*, perdre; *missouki sourou*, seringuer ; *ivosourou*, pêcher ; *jasou sourou*, limer ; *avou sourou*, ôter l'écume. (Voyez les *Observations grammaticales.*)

Soukouri, tsoukouri, *celui qui fait quelque chose.* Par exemple : *kvoura soukouri*, sel-

lier; *kouroutsou tsoukouri*, cordonnier; littéralement, faiseur de selles, faiseur de souliers. (Voyez *Kvoura, Kouroutsou*).

Sourou, *soupe.*

Sourousou, *marque, signe, indice.*

Sourousi sourou, *marquer, signer, indiquer.*

Sousi, *trait, raie, ligne, veine.*

Sousimirou, *prédire, deviner.*

Sousou, *étain.*

Soutsoumou, *guinder.*

Souvo no firou, *flux et reflux.*

T

Tabako, *tabac.*
Fanna tabak, *tabac en poudre.*
Tabako ire, *boîte à tabac.*
Fanna tabako ire, *tabatière.*
Taboko nourou, *fumer du tabac.*

Tabi, *voyage.*

Tabi sourou, *voyager.*

Tagui taki gui, *bois.*

Taiko, *tambour.*

Taisits, *intéressant, important.*

Taki, *cascade.*

Takka, *faucon.*

Takkai, *cher, qui coûte, de grand prix.*
Takkava, *dommage, désavantage.*

Takv, *cuire.*

Tamagatta, *cris.*
Tame ikatsoukv, *soupirer, gémir.*
Tamma, *boule, balle, boulette, trousse, ballot, rouleau.*
Tippo no tamma, *balle à fusil.*
Me no tamma, me no fitoma, *prunelle de l'œil.*
Tamago, *œuf.*
Tamago no karrou, *écaille, coque.*
Tang, *glaire, fiel.*
Tango, *sceau.*
Tankiri, *réglisse.*
Tanna, *semence.*
Tannemakv, *semer.*
Tannomi, *prière, demande.*
Tannomou, *prier.*
Tansjo nitchi, *jour de naissance.*
Tarou, *merluche, stockfisch.*
Tassa mourou, *sain, qui se porte bien.*
Tassa nista, *santé.*
Tassi jori, *âgé.*
Tassourou, *époux.*
Tasdena, tadsana, *bride.*
Taskani, *sûr, certain.*
Tatakv, *frapper, claquer.*
Tatako, *faire battre quelqu'un.*
Tats, *dragon.*

Tatsimourou, *chercher.*
Tatsou, *être debout, s'arrêter, se tenir.*
Tatsourou tsoukourou tsoumou, *demeurer.*
Tattami, fattami, *nate.*
Tattouje kottobe, *proverbe.*
{Taouts, *charrue.*
{Tojajassou, *labourer.*
Tavarou, tavarourou, torrourou, tavareta, *tomber, broncher, renverser.*
{Te, *main.*
{Tekobous, *poing.*
{Te ne ki, *gant.*
{Te no goi, *mouchoir.*
{Te ne bari, tomebari, *épingle.*
Tefikv, *souffrir.*
Tefong, *laid.*
Tegami, *lettre* (epistola).
{So tekaki, *concubine.*
{Tetenassigo, *bâtard.*
Ten, *ciel.*
Ini teng, *beau tems.*
Don teng, *temps nébuleux.*
{Teppo, tippa, *fusil, mousquet.*
{Tippo no tammou, *balle.*
Tera, *temple, école.*
Tesou, *hôte.*
Tete, toto, *père.*

Tets, *fer.*
Tetcha kvang, *chauderon de fer.*
Tchidass, *vase de fer.*
Timbo, tembin, *balance.*
Kimono tchakv sourou, *s'habiller.*
Tchaire, tchaa, *thé.*
Tchavang, *tasse à thé.*
Tchan, *goudron.*
Tchannourou, *goudronner.*
Tchan souna, *cable goudronné.*
Tchamintoserou, *relier un livre.*
Tchammerafouki, *trompette.*
Tchi, tchi, tchi, *lait, mamelle.*
Tchibousa, *mamelon, tettin.*
Onago no titi, *de couleur de lait.*
Tchijan, *changer.*
Tchijirou, *cueillir.*
Tchimba, *boiteux.*
Tchimba fikv, *boiter.*
Tchikifito, *paralytique.*
Tchi, matchi, *rue.*
Tchodo, *net.*
Tchoosi, *clou de gérofle.*
Tchono, stono, *hache, coignée.*
Tchitchin, *lanterne de papier.*
Tchou, ssoune, *commun, vulgaire.*
Tchoumi jou, *leçon.*

{Tchousing, *rapport, nouvelle.*
{Tchousin sourou, *rapporter.*

To, *porte.*
To, *tour* (turris).
Tage, *sommet de montagne.*
Tobose, *riz rougeâtre.*
Tobou, *sauter en bas.*
Todokourou, *avertir.*
Todokourou totokef, *plaindre, se plaindre.*
Togou, *aiguiser.*
Toi, *roquelaure.*
To meganni, *perspective, télescope.*

{Toka, *tems.*
{Tokei, *montre.*
{Tokei jessi, *horloger.*
{Fi toke, *cadran solaire.*
{Tosi, *an, année.*

Tokv, *lâcher.*
Tokv, *gain, profit.*
Toma, *torchon.*
Tomagourou, *effrayé.*
Tommarigue, *ongle, griffe.*
Tomosi aboura, *huile de lampe.*
Tomotti, *avant (d'un vaisseau).*

{Tonari fitou, *voisin.*
{Todom arou, torni, *demeurer, habiter.*

Toobou, *voler* (volare).
Toobou fanne, *aîle.*
Tobi, *vautour* (accipiter).
Tori, torri, tcho, *oiseau.*
Tori no sou, *nid, cage.*
Tori no sajourou, *chant des oiseaux.*
Tori mootchi vanna, torrimoto, *glu.*
Tori no fa, *plume.*
Torri, otorri, ondari, *coq.*
Metori, mendori, *poule.*
Tori no kabito, *crête.*
Toohf sourou, *faire plus grand.*
Tora, torra, *tigre.*
Toro, *lanterne de vitre.*
Torrou, torou, *prendre, ôter.*
Ouke torou, *recevoir, accepter.*
Tori oussourou, *envoyer chercher.*
Torajorou, *empoigner.*
Fanna torou, *se moucher.*
Torimossou, *aide.*
Toriaguibaka, toriaguikaka, *sage-femme.*
Sjakv torrou, *prendre mesure, mesurer.*
Tosin, *seul.*
Tosigoro, *propriétaire.*
Toso kourossou, *tuer.*
Stokorossi, *meurtre.*
Tsaje, *canne.*

Tsora, *visage.*
Tsi, moi si, mousi, *lettre* (littera).
Tsijo, *moëlle.*
Tsitsing, *négligence.*
Tsouba, *lèvre.*

Tsouben sourou, *traduire*, *interpréter.*
Tsousi, *inteprète*, *trucheman.*
Ossousi, *premier trucheman.*
Kosousi, *trucheman en second.*

Tsoubomi, *bouton.*
Foni no tsougai, *nerf.*
Tsouje, *tronc*, *souche*, *billot.*
Tsoujoi, *ample*, *spacieux.*
Tsoujou, tsougou, tsoumourou, *tirer*, *mettre en perce*, *verser.*
Tsouk, *plaisir*, *envie.*

Tsouki, *lune.*
Mikatsouki, *nouvelle lune.*
Mangueso, *pleine lune.*
Vassouks, *clarté de la lune.*

Tsouga, *attacher*, *coller.*
Tsoukv, *piller*, *fouler aux pieds.*
Tsoukv, *charrue.*
Tsoukamma tsourou, *demander* (quærere ex aliquo).
Tsoume, *ongle.*

Tsoumou tsoutoume, *empiler*, *couvrir.*
Viakf tsoumou, *charger un vaisseau.*
Tsoutsoumi, *ballot*, *paquet.*

Tsoumarou, *remplir.*
Tsouna, *sable.*
Tsouna, tsouna no na, *corde*, *cable.*
Tsounkv, *corne.*

Tsourou, *exposer*, *étaler.*
Tsouribai, *panneaux*, *filet.*

Tsouroubi, *seau.*
Tsousinde, *dévot.*
Tsousoukou, *cher*, *qui coûte.*
Tsousoukf, *suivre.*
Tsoutsoubi iro, *cruche*, *pot.*

O U

Oude, *bras*, *coude.*
Ouje, *frippon.*
Oukejan, oukesan, *bourg*, *fort*, *citadelle.*
Ouke torou, ouki torou, oukoro, *accepter ou recevoir un présent.*
Ouki, jaki nikni, *faire tout ce qu'on peut.*
Ouma, *cheval.*

Ouma koutchi, *un baiser.*
Ouma koutchi sourou, *baiser.*

Oumaka, *délicat.*
Oumaresi, *jour de naissance.*
Ouma, *mer* (mare).
Oumi, *pus*, *matière.*
Ounagui, *anguille.*
Ou, ousagui, ov, *lièvre*, *lapin.*
Ounsing, *bain chaud.*
Oura, *semelle.*
Ouranam, *deviner.*
Ourou, *vendre.*
Ourourou, *périr.*

Ous, *vache*, *bœuf.*
Kinkir ousi, *taureau.*
Ous no ko, kous, *veau.*
Ous no nikou, *viande de bœuf.*

Ous, *moulin.*
Ousou, *moudre.*

Ousourou, *caille.*
Oussoui, *fin.*
Ousoui, *mentir.*
Outagou, *douter.*

Outa, *chanson.*
Outai, *chanter.*
Outai no fouse, *chanter une chanson.*

Outchokourou, *accompagner hors de la maison.*

Vanjits, *raison*, *cause*.
Tori motchi vana, *glu*.
Varan, *rire*.
Varo, *hache*.
Vassourou, *négliger*.
Vatarou, *aller de l'autre côté*, *voyager par mer*.
Vatassou, *quitter*.
Vatsourou, *infecter*.
Vatta, *ouatte de coton*.
Mavatta, *ouatte de soie*.

Voici encore quelques observations sur les synonymes de la langue japonoise.

Mono, en japonois, signifie une personne et un bien : il s'écrit différemment selon sa signification, mais la prononciation est la même.

Ssougui de bois de cèdre (1), avec un point dessus ; l'orthographe de ce mot varie selon sa signification. Il en est de même pour le mot *kang*, qui signifie *froid* et *chaud*.

Fas désigne de petites broches de bois vernis, dont les naturels se servent pour manger, à-peu-près comme nous faisons

(1) *Capressus* et *juniperus*.

avec nos fourchettes (1), un *pont*, et le *bord* d'une table, ou de toute autre chose.

Ils ont trois mots pour exprimer hier ou la veille; savoir, *kinno, sindjits* et *sakkousits*.

Quoique le mot *iguang* désigne un mille, on ne l'emploie que pour les paiemens, et quand il s'agit de compter de l'argent; ainsi mille thaëls ou mille mas se disent *iguang me*.

Les deux sabres que portent les personnes de distinction se nomment *samraï;* les hommes du peuple n'en portent qu'un, et celui-là s'appelle *tchonen.*

On me montra beaucoup de livres imprimés dans le royaume, parmi lesquels il s'en trouvoit un imprimé par les Portugais lorsqu'ils y étoient établis. Ce volume, de format *in-4°*, étoit entiérement en caractères et sur papier japonois, à l'exception du titre sur lequel je lus *Racvyoxu* (2), mot que

(1) C'est ce que les voyageurs nomment bâtonnets : les Chinois s'en servent aussi pour manger. *Rédact.*

(2) Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque publique de Leyde; il est porté sur le catalogue de ladite bibliothèque, p. 308, mais sans indication du contenu. *Rédacteur.*

l'interprète

l'interprète ne put me traduire en hollandois; il me dit simplement que c'étoit un vocabulaire japonois, sans un seul mot portugais. Vers le milieu de la page étoient les armes de Portugal, de forme oblongue; au bas on lisoit:

In Collegio Japonico Societatis Jesu,

Cum facultate superiorum.

ANNO M. D. XCVIII.

Ce livre pouvoit avoir un pouce d'épaisseur.

L'un de mes disciples, le studieux Sunnan, me donna un ouvrage de botanique en huit volumes, imprimé en japonois, renfermant la description de quelques plantes, avec des figures détestables; chaque volume étoit épais d'une ligne ou deux au plus.

Je parcourus encore d'autres ouvrages de botanique plus ou moins volumineux, et ornés de figures grossièrement exécutées, tel que le *Sooqua-Ienso*, herbier divisé en trois parties, qui ne traite que des plantes indigènes du Japon; le *Morokousi-Koomoosi*, espèce d'histoire naturelle générale en plusieurs parties, qui renferme la description de différentes plantes, animaux, tant quadru-

pèdes qu'oiseaux et poissons, avec un *Traité des arts et métiers*, de l'*Economie rurale et domestique*, orné de figures. On dit que cet ouvrage a d'abord été publié en Chine. Il en existe un autre intitulé *Kinoosi*, réimprimé au Japon en treize parties *in*-4°, plus beau et mieux soigné que le précédent.

Foko-no-Iamma-Kousa est le titre d'un bel herbier, divisé en deux parties et en huit volumes, avec des figures moins mauvaises et plus distinctes que les autres. J'en vis encore un autre en sept volumes, mais dont j'ignore le titre.

On m'offrit l'acquisition d'une ichtiologie imprimée en japonois, en deux parties *in*-4°. Les poissons du Japon y étoient assez bien gravés; l'enluminure me frappa; j'y remarquai une exactitude et une intelligence qui feroient honneur à nos artistes européens (1).

---

(1) Voyez à la tête du premier volume de l'*Histoire du Japon*, de Kœmpfer, une longue et curieuse notice de livres japonois. *Rédacteur.*

CHAPITRE XV.

Administration de la police intérieure du Japon.

L'EXTRÊME sévérité des loix du Japon n'en arrête pas l'exécution, et c'est à l'inflexibilité des juges qu'il faut attribuer la rareté des délits (1). Quand la loi a parlé, on ne s'avise pas de l'interpréter, ni de la commenter; on n'a pas non plus d'égard pour le rang du coupable. On inculque aux enfans, dès le plus bas âge, le respect des loix et l'horreur des crimes qu'elles punissent. Les vieillards donnent journellement aux jeunes gens des exemples de cette soumission aveugle, et contribuent ainsi à les fortifier dans les principes qu'on leur a inspirés. Les plus légères fautes sont punies de mort, comme des infractions aux loix du royaume,

(1) La fidélité scrupuleuse que je me suis prescrite, ne me permet pas d'altérer ni de modifier le texte de mon auteur; mais je ne puis m'empêcher d'observer que ce qu'il dit ici ne me paroît pas parfaitement d'accord avec ce qu'on lit plus bas, page 395. *Note du Rédacteur.*

lesquelles ne sont pas moins sacrées que la religion. Les amendes et toutes les punitions pécuniaires leur paroissent contraires à la justice et à la raison; ils ne veulent pas que les richesses assurent à leurs propriétaires l'impunité des crimes. Tous les meurtriers sont punis de mort, ainsi que leurs parens et tous ceux qui ont négligé de secourir la personne attaquée lorsqu'ils le pouvoient. La même peine est prononcée contre ceux qui tirent le sabre, contre les contrebandiers et leurs complices, c'est-à-dire, les vendeurs et acheteurs. Toutes les sentences de mort passent sous les yeux du conseil d'Iédo, qui les signe après que l'affaire a été bien instruite par un tribunal légalement institué pour recevoir toutes les dépositions à charge et à décharge. On coupe la tête aux criminels avec un sabre dans la prison. C'est le supplice le plus usité. On les met quelquefois en croix, ou on leur fait subir d'autres tortures; alors ces exécutions sont publiques (1).

---

(1) Notre auteur oublie d'observer que les gentilshommes ont ordinairement le choix de la mort, et qu'ils se la donnent eux-mêmes en se fendant le ventre avec un sabre court. Un de leurs amis se tient auprès

Les coupables que l'on ne juge pas dignes de la mort, sont enfermés pour le reste de leur vie, ou exilés dans quelques îles éloignées, et leurs biens confisqués.

Tous les habitans d'une rue se trouvent quelquefois impliqués dans un crime commis auprès de leurs maisons, et sont punis aussi rigoureusement que le coupable même. Les maîtres sont responsables de leurs valets, les parens de leurs enfans, à proportion du peu de soin qu'ils ont mis à les surveiller ou à les instruire ; car on regarde la faute de ceux-là comme une suite naturelle de cette négligence, que les juges punissent aussi rigoureusement que la complicité.

Les prisons ne sont pas plus belles au Japon qu'en Europe ; mais elles doivent être beaucoup plus saines, à cause de la propreté qu'on y entretient (1). Il y a une chambre

du mourant pour lui prêter la main s'il venoit à foiblir ou à s'évanouir au milieu de cette affreuse opération. Voyez la gravure qui représente le supplice d'un noble Japonois, dans les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II, p. 19 de la collection de *divers Voyages curieux* de Melchisédech Thevenot. *Note du Rédacteur.*

(1) Le sensible et philantrope Howard, le patron des prisonniers, auroit encore pris des leçons d'huma-

pour donner la question aux accusés, une autre pour les exécutions secrètes, une cuisine, une salle à manger et une salle de bains.

Les impôts ne sont pas également répartis dans tout le royaume; ils diffèrent pour les habitans de la ville et pour ceux de la campagne. Outre les présens considérables que le Coubo reçoit annuellement des princes particuliers et de la compagnie hollandoise, il tire encore un certain revenu de plusieurs villes et provinces désignées pour son entretien.

Les princes particuliers touchent le revenu de leur gouvernement et des villes qu'il contient, et ce revenu est proportionné à l'étendue de la province, à sa situation, à sa population et à sa culture. Les maisons sont imposées d'après l'espace de terrain qu'occupe leur façade sur la rue, sans y comprendre les présens à faire aux gens en

---

nité dans les cachots de la Chine et du Japon. Nous regrettons qu'il n'ait point lu les *Voyages de Fernand-Mendez Pinto*, avant de composer son précieux ouvrage sur les prisons : il y auroit vu que des sociétés de consolateurs sont uniquement occupées à la Chine du soin d'adoucir le sort des malheureux prisonniers, et que des avocats sont chargés de les défendre. *Réd.*

place, et la somme fixée pour l'entretien des temples.

La ville de Nagasaki, par exemple, renferme quatre-vingt-dix rues et soixante-deux temples, dont les revenus sont évalués près de trois mangokf.

La taille que paient les habitans de la campagne est proportionnée au produit de leurs champs, et s'aquitte assez volontiers en riz. Les forêts et les champs peu cultivés paient moins.

Un trésorier est chargé de percevoir ces impositions. Les champs sont divisés en trois classes, suivant leur fertilité. Celui qui défriche une terre abandonnée, ne paie aucune redevance pendant deux ou trois ans. Pour ne point léser les intérêts du prince ni ceux des particuliers, on mesure les terres deux fois par an, d'abord au printems, et alors elles sont généralement inondées pour la culture du riz; et vers le tems de la moisson. La taille est excessive; elle monte, dans certains endroits, à la moitié et même aux deux tiers du produit des terres. Quand il s'agit d'asseoir la taille, on fait scier le bled ou le riz qui couvre une certaine quantité de terrain, et le produit donne une base assez juste pour le total. Toutes

les terres appartiennent au prince du pays ou à la couronne; le cultivateur n'en a que l'usufruit, et conserve cette espèce de fief tant qu'il l'exploite bien.

Nous avons eu plus d'une fois occasion de parler de l'excellente police des villes, de la tranquillité et de la sûreté qu'on y trouve. Chaque ville a quatre bourgmestres, qui occupent la présidence à tour de rôle pendant une année; le président se nomme *Ninban;* chaque rue a son *Ottona* ou commissaire de police, qui doit rendre compte au bourgmestre de tout ce qui arrive. Il a sous lui plusieurs sergens. Il est obligé de tenir un registre exact des naissances, des morts, des mariages, des voyageurs, des déménagemens et emménagemens; il accommode les différends survenus entre les habitans, fait arrêter les coupables, et a le droit même de les mettre aux fers. Il est nommé par les habitans propriétaires de la rue, et conséquemment payé sur la caisse particulière de la même rue. Les simples locataires n'ont pas droit de voter pour cette nomination.

Chaque *Ottona* a trois adjoints pour l'aider dans ses fonctions, un secrétaire pour dresser les procès-verbaux, et un caissier;

ses sergens lui servent d'espions, et lui rapportent tout ce qui se passe dans son arrondissement.

Toutes les rues ont des portes qu'on ferme au moindre mouvement séditieux, de manière à couper toute communication et à pouvoir arrêter les mutins, qui ne trouvent aucune issue pour s'échapper.

Les fréquens incendies qui ravagent les villes et les villages ont rendu le gouvernement et les particuliers très-attentifs. Les habitans, locataires ou propriétaires, montent personnellement la garde, et forment deux corps-de-garde de nuit, pour lesquels on a le plus grand respect. Il est défendu, sous peine de la vie, de les attaquer. L'un de ces corps-de-garde reste toujours à son poste, et reçoit aisément du renfort quand il en a besoin; l'autre fait des rondes, que l'on peut nommer *patrouilles de sûreté pour le feu.*

D'autres corps-de-garde sont distribués dans tous les endroits où ils paroissent nécessaires, et les patrouilles se mettent en marche à la fin du jour. Ces gardes sont doubles à Iédo. L'une est uniquement chargée d'indiquer l'heure, en frappant deux morceaux de bois l'un contre l'autre; on précipite

les deux derniers coups, pour indiquer qu'il n'en reste plus à frapper. Chaque rue a sa garde qui annonce l'heure aux portes de presque toutes les maisons. La garde pour le feu se reconnoît aisément, en ce qu'elle traîne par les rues une canne de bambou fendue, ou une barre de fer, munie à l'extrémité d'un anneau de même métal, qui rend un son désagréable. Chaque rue est fermée par une porte auprès de laquelle se trouve une échelle, les sentinelles y montent pour voir s'ils ne découvriront pas quelque germe d'incendie dans les quartiers voisins. On a soin de ménager sur les toits un carré garni d'un garde-fou, où l'on place une cuve toujours pleine d'eau en cas d'incendie. En outre, on a soin, dans plusieurs endroits, de construire des magasins en pierre, où les marchandises peuvent être en sûreté. Dans un cas pressant les habitans y transportent leurs meubles et autres effets précieux. Les murs extérieurs de ces édifices sont garnis de clous à crochets, pour y pendre des nattes mouillées, qui les préserveroient de l'excessive ardeur du feu si les maisons voisines étoient incendiées.

On peut entrer dans les auberges, et

même dans les cabarets, sans craindre d'y être insulté ou querellé; car il est rare d'y rencontrer de ces ivrognes, si communs dans les pays les plus policés de l'Europe. On n'oublie aucun moyen de prévenir les malversations des magistrats et de tous les gens en place : outre les sermens qu'on exige d'eux, on a soin de les changer et de les renouveller presque tous les ans.

Je ne sais si c'est à la rigueur des châtimens et à l'inflexibilité des loix, qu'il faut attribuer la rareté des exécutions; mais il y en a au Japon beaucoup moins que dans d'autres pays d'une population égale à celui-ci. On prétend, à la vérité, que beaucoup de coupables trouvent les moyens de s'évader, et même qu'on les leur procure (1).

Les interprètes m'étonnèrent beaucoup en m'apprenant que certaines loix ne désignoient pas le châtiment à infliger au cri-

(1) Voyez ma note au commencement de ce chapitre, page 387. Ici le texte de notre auteur me paroît plus conforme à la vraisemblance, et vient à l'appui de la profonde observation de Montesquieu, citée dans ma note de la page 245 de ce volume. *Note du Rédacteur.*

me contre lequel on les avoit faites ; conséquemment beaucoup de forfaits peuvent rester impunis (1). Est-ce oubli ou prudence de la part du gouvernement ? Pour que personne ne puisse alléguer cause d'ignorance, non-seulement on publie les loix en pleine chaire, comme cela se pratique dans plusieurs états catholiques de l'Europe, mais elles sont écrites en gros caractères et exposées publiquement sous des grillages, aux portes des villes et au milieu des villages, sous la surveillance de tous les citoyens. Les loix prohibitives sont courtes, ne parlent pas du châtiment, et n'ont rien de ces formules menaçantes qui hérissent les nôtres.

Auprès des villes et des villages, du côté du couchant, on rencontre beaucoup de croix (2), de poteaux et autres instrumens patibulaires, qui ont plus servi autrefois qu'aujourd'hui.

---

(1) Solon n'avoit pas fait de loix contre le parricide, parce qu'il ne pouvoit pas supposer la possibilité de ce monstrueux forfait. Est-ce dans ce sens qu'il faut interpréter le silence des loix japonoises ? J'en doute. *Rédacteur.*

(2) Les patiens sont liés et non pas cloués sur les

CHAPITRE XVI.

Courtisannes. — Maisons de débauche.

DANS les moindres villages, comme dans les plus grandes villes, on trouve des maisons publiques de débauche; elles sont très-belles, d'une superbe apparence, et situées en général auprès des temples. Il y a deux de ces maisons à Kaminoski, lesquelles renferment en tout quatre-vingts prostituées, et quatre à Mitérai. J'ignore le nombre des habitantes de celle-ci, mais je sais qu'on en compte cent dans la petite ville de Djeno-Kamerou.

Surpris de la multitude de ces établissemens, et de la protection spéciale dont ils sembloient jouir parmi un peuple aussi

---

croix, et on leur perce le flanc avec une pique. Le lecteur n'exigera pas que nous nous appésantissions sur des détails sussi révoltans. Les amateurs et les érudits en ce genre peuvent consulter les *Observations de Caron sur le Japon*, t. II du recueil des *Voyages de Melchisédech Thévenot*; ils y trouveront la description et la représentation des principaux supplices usités au Japon. *Note du Rédacteur.*

délicat et aussi policé que celui-ci, je cherchois tous les moyens de résoudre ce problême. A force de recherches et de questions, j'appris qu'ils ne datoient pas de très-loin ; ils ne remontent qu'aux guerres que le *Coubo* ou empereur civil, alors simple généralissime, fit au *Daïri* ou empereur ecclésiastique, pour lui enlever l'autorité suprême, et pour ne lui laisser que celle qu'il conserve encore dans les affaires ecclésiastiques.

Le Daïri, qui étoit alors en bas âge, fut obligé de se refugier à Simonoseki avec sa nourrice et toute sa cour, laquelle n'étoit composée, comme aujourd'hui encore, que de femmes. Il paroît que dans cette triste conjoncture le vice-dieu japonois, dont aucun homme ne peut approcher (1), avoit un peu perdu de la vénération qu'il inspire ; car il s'enfuit, ou plutôt sa nourrice qui l'emmenoit courut avec tant de précipitation, qu'ils tombèrent tous deux dans l'eau et se noyèrent. Les suivantes arrivées à Simonoseki sans leur maître, ne savoient plus comment subsister ; elles eurent

---

(1) A l'exception, je crois, des prêtres attachés à son service. *Rédacteur.*

recours à un genre d'industrie peu décent pour toutes autres que les compagnes du *représentant* d'un dieu créateur. Telles furent l'origine sacrée et les augustes fondatrices des temples de volupté si communs au Japon.

Les prostituées sont rangées sous différentes classes qui portent des noms particuliers, et elles ne jouissent pas toutes d'une égale considération.

Celles de Simonoseki se nomment encore *Ioroussi*, nom qui leur est commun avec les douze concubines du Daïri, sans compter sa légitime épouse ; les autres *Keise* ou *Kese* ou *Simonoseki* : ce dernier mot désigne une forteresse renversée de fond en comble, emblême assez juste de la vertu de ces femmes.

La dernière classe de ces prostituées se nomme *Faifats*, mot dérivé de *Faiguin*, ancienne monnoie d'argent de bas aloi, de la valeur d'un konderyn : elles se taxent elles-mêmes à huit konderyns (1).

---

(1) En Perse, les prostituées du haut parage portent le nom du prix de leurs faveurs; ainsi l'on dit, nous souperons avec la *Vingt a'bbâcy*, avec la *Cent cheráfy*. *Rédacteur.*

Je ne sais s'il faut placer parmi les prostituées ou les mendiantes les *Ofiakv*, qui portent le nom et suivent l'exemple d'une femme qui étoit folle et débauchée.

Au reste, malgré la publicité de ces maisons de débauches, et l'espèce de sanction que leur donne le gouvernement, les Japonois sages et honnêtes conviennent de leur indécence et de leur immoralité.

Il est inutile de dire qu'une ville aussi commerçante, aussi fréquentée par les étrangers que Nagasaki, ne manque pas de ces mauvais lieux : les Hollandois et les Chinois y vont dépenser des sommes considérables, dont l'acquisition leur coûte tant de peines et de dangers.

L'étranger ou le célibataire qui desire charmer les ennuis de sa solitude, s'adresse à un *mercure* qui vient tous les jours dans l'île pour des commissions de cette espèce. Avant la fin du jour, il vous amène une jeune fille avec sa petite suivante, que l'on nomme ordinairement *Kabro.* Celle-ci va chercher chaque jour à la ville la nourriture de sa maîtresse, et la lui prépare; elle fait son thé, a soin de sa toilette, et s'acquitte de toutes ses commissions.

Vous

Vous pouvez garder votre compagne aussi long-tems que bon vous semble, même des années; vous avez aussi la liberté de la changer quand vous le jugez à propos, mais il faut rester au moins trois jours avec elle. Celle-ci est obligée de se présenter chaque jour aux Banjos des portes de la ville, de leur dire si elle veut rentrer ou rester. Le louage de cette beauté vénale est de huit mas, que l'on paie à son maître, sans compter sa nourriture et les présens qu'il faut lui faire de tems en tems, comme des robes de soie, des ceintures, des ornemens de tête et autres bijoux.

Les Européens secouent ici tous les préjugés de leur pays et de leur religion, et s'accoutument très-bien à *vivre à la japonoise.* Loin de regarder la continence comme une vertu, les naturels n'attachent aucune honte au vice opposé, et ne se font pas scrupule de fréquenter ces maisons de débauche ; elles sont protégées par les loix et par le souverain : les gens de distinction même s'y donnent des rendez-vous pour se régaler de sakki, &c. Il faut avouer, à la honte de la nation japonoise, que ces établissemens ne sont pas moins contraires à l'humanité qu'aux mœurs. Les

parens qui ont plus de filles qu'ils ne peuvent en nourrir, les vendent dès qu'elles ont atteint l'âge de quatre ans, à un de ces officieux personnages, tels que celui qui pourvoit aux besoins des Hollandois dans leur île. Dès leur bas-âge, ces petites infortunées font le service d'esclave, chaque prostituée en a au moins une à ses ordres; mais dès qu'elles ont atteint l'âge de douze, quinze ou seize ans, on leur donne, avec beaucoup de cérémonies, le titre de femmes libres, et elles supplantent souvent celles qu'elles ont servies.

Il leur arrive rarement d'avoir des enfans des Européens. On prétend que l'arrêt du malheureux fruit de ce commerce illicite est tout prononcé, sur-tout si c'est un garçon : on le fait périr au sortir du sein de la mère. D'autres m'assurèrent qu'on gardoit soigneusement cet enfant, et qu'à l'âge de quinze ans on l'envoyoit à Batavia sur un des vaisseaux de la compagnie des Indes. Au reste, je ne puis ajouter foi à la cruauté que l'on impute aux Japonois, et il n'y a pas d'exemple qu'ils aient renvoyé de ces enfans à Batavia. J'ai vu, pendant mon séjour à Desima, une petite fille âgée d'environ six ans, qui ressembloit beaucoup à

son père européen, et qui demeuroit avec lui toute l'année.

Ce qui paroîtra encore plus extraordinaire que tout ce que je viens de raconter, c'est que ces prostituées, après avoir demeuré plusieurs années dans ces maisons où elles ont été vendues et élevées dès leur bas-âge, rentrent dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une manière très-honnête et très-avantageuse.

La continence, comme je l'ai déjà observé, n'est pas la vertu favorite de cette nation, qui paroît très-portée à la luxure : ils n'ont, pour ainsi dire, aucune idée de la pudeur. Les femmes ne se couvrent pas dans le bain, lors même qu'elles peuvent être vues par les Hollandois, ou qu'ils passent auprès d'elles.

Les hommes n'ont qu'une femme, qu'ils ne tiennent pas enfermée, comme font les Chinois et autres peuples de l'Asie; elles ont la liberté de sortir et de fréquenter les hommes (1). Ainsi j'eus toute facilité de voir

(1) Les femmes sont responsables de leur mari; on les arrête, on les punit, on les fait même mourir, quand ceux-ci se soustraient à la poursuite de la justice par

et d'examiner le beau sexe, soit dans les rues de Nagasaki, soit dans les maisons. On distingue aisément par le fard les femmes mariées de celles qui ne le sont pas. Ces dernières en portent aussi quelquefois. Elles ne se rougissent que les lèvres et non pas les joues : la couleur qu'elles emploient se nomme *bing*. Si elles en mettent légèrement, leurs lèvres ne sont que rouges; mais elles deviennent violettes quand la couche est un peu forte, et c'est pour elles un grand degré de beauté. J'examinai soigneusement ce fard, et je reconnus qu'il étoit fait avec la fleur du carthame ordinaire (1).

---

la fuite. Les Missionnaires parlent d'une Japonoise qui fut ainsi crucifiée à la place de son mari; en arrivant au lieu du supplice, les bourreaux voulurent la faire mourir avant de l'attacher sur la croix, comme c'est l'usage envers ceux qui ne sont pas coupables de grands crimes, et sur-tout envers les femmes (*como se acoustembre hazer a los que tienen menores culpas, y en espicial a mugeres*). Mais cette héroïne, à la vérité un peu fanatisée, rejetta leur insolente et cruelle pitié. Elle répondit qu'elle vouloit mourir sur la croix même comme Jesus. Voy. *Relacion annal de las Cosas, &c. de la Comp. de Jesus, en 1600 et 1601, en Valodid, 1604*, p. 333 et 334. *Note du Rédacteur.*

(1) *Carthamus tinctorius.*

Les femmes mariées se distinguent encore plus aisément des filles par leurs dents noires. Ce genre de beauté, auquel elles attachent un grand mérite, feroit fuir les hommes de certains pays. En effet, rien de plus dégoûtant et de plus hideux qu'une large bouche armée de deux rangées de dents noires et luisantes.

Le noir qu'elles emploient se nomme *ohagouro* ou *canni;* c'est un mélange d'urine, de limaille de fer et de sakki, qui pue et qui est très-mordant. Il s'attache si fortement sur les dents, qu'on ne peut l'enlever qu'en se frottant et grattant les dents pendant plusieurs jours; il faut en outre avoir la précaution de couvrir bien soigneusement ses lèvres et ses gencives en se servant de cette drogue corrosive, qui rendroit la chair toute bleue. Certaines filles prennent cet ornement, dès qu'elles ont un amant ou qu'elles sont fiancées.

CHAPITRE XVII.

Mœurs et usages des Japonois.

Les Japonois, comme tous les autres Orientaux, ne rendent jamais de visites, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, sans se faire précéder de quelques présens, qui sont ordinairement de peu de valeur; mais ce seroit le comble de l'impolitesse de paroître les *mains vuides*. Ce présent consiste en poisson frais ou autre bagatelle semblable, soigneusement arrangée sur une table faite exprès et recouverte de papier. Quand des naturels de distinction, tels que les princes et autres, se proposoient de venir à notre bord, ils envoyoient au capitaine un petit baril de sakki et des sèches (1) fendues et séchées. Les Japonois et les Chinois aiment beaucoup ces mollusques.

Quoique très-susceptibles, comme on voit, sur l'article de la politesse, ils ne croient pas y manquer en lâchant des vents par la bouche, et les rots qui choquent avec

(1) *Sepiæ*.

raison nos préjugés et notre odorat, ne leur causent pas la moindre répugnance (1).

Pendant notre séjour dans la rade de Kamiro, nous couchions toujours à bord, mais

(1) Gualtieri observe judicieusement que les Japonois, dans leurs usages, dans leurs discours et dans leurs cérémonies, semblent avoir pris le contre-pied de tout ce que nous faisons (*come se à posta si fossero ingegnati di fare, in ogni cosa, il reversico degli altri*). La même observation peut s'étendre à presque toutes les nations asiatiques. Par exemple, « pour témoigner notre respect nous ôtons notre chapeau, ils ôtent leurs souliers; nous nous levons, et ils s'asseyent; car c'est chez eux une grande impolitesse de se tenir debout en recevant une visite; pour sortir nous nous couvrons d'un manteau, ils mettent un large pantalon, qu'ils ôtent en entrant dans une maison. Une chevelure blonde et des dents blanches sont de grandes beautés aux yeux des Italiens; ici ce sont des difformités: les petits-maîtres et les élégantes se teignent en noir les cheveux et les dents. Les femmes enceintes, au lieu de vêtemens larges et aisés, se serrent si fortement, qu'on craint à chaque instant de les voir avorter; mais elles prétendent que sans cette précaution leur fruit ne viendroit pas à bien. A peine sont-elles accouchées, qu'on lave la mère et l'enfant avec de l'eau froide, et on leur donne un peu de nourriture très-légère ». *Relatione de la venuta degli ambasciatori Giaponesi à Roma*, p. 9. *Note du Rédacteur.*

on ne nous empêchoit pas d'aller visiter les auberges et les temples de la ville.

J'y remarquai, comme à Simonoseki, des espèces de pages nommés *kodons*, que les habitans donnent au maire de la ville pour le servir : ce sont des enfans de bourgeois très-bien habillés, portant de longues culottes comme les personnes de distinction : après un certain tems ils sont relevés par d'autres.

La coëffure des femmes me frappa par son originalité; c'est une espèce de bonnet en ouatte de soie blanche, lissé en dessus avec la colle; il leur couvre le devant de la tête, est relevé sur le côté, et s'attache sous le menton. Elles ne portent, dit-on, cette coëffure qu'en hiver. Je ne puis imaginer comment elle leur tient chaud.

Toutes les femmes honnêtes ou publiques portent du rouge, celles qui sont mariées s'arrachent les sourcils; c'est un nouveau raffinement de coquetterie, dont nos petites maîtresses pourront faire leur profit : on voit que celles du Japon ne sont pas moins ingénieuses que les nôtres pour se défigurer (1).

---

(1) Il y a tout lieu de croire que l'usage immodéré du thé produit sur les Japonoises le même effet que sur les

J'observai avec satisfaction la manière dont ils élèvent leurs enfans. Ils les bercent en chantant les actions héroïques de leurs grands hommes. Dès qu'ils ont atteint l'âge de raison, l'on se contente de leur faire des remontrances en y joignant des leçons-pratiques de vertu, par les bons exemples qu'on leur met journellement sous les yeux. Jamais on ne les frappe, et je n'ai pas vu, pendant mon séjour au Japon, un seul exemple de ces châtimens inhumains et honteux que nos nations orgueilleuses et civilisées d'Europe prodiguent à leurs enfans, en dépit des sages observations de nos philosophes.

Ils ont des écoles publiques où l'on enseigne à lire et à écrire. J'y suis entré plusieurs fois, mais il ne m'a pas été possible d'y rester long-tems, à cause du tintamare épouvantable des enfans, qui lisent tous à la fois (1).

Chinoises ; elles sont toutes d'une pâleur mortelle. Ces dernières se fardent avec la terre de Niencheu, et dès l'âge de trente à trente-cinq ans, leur teint est entièrement gâté par le fard. Les drogues dont il est composé paroissent encore plus dangereuses que notre carmin et la laque de Carthame, qui font cependant éclater l'épiderme par les violens acides dont ils sont avivés. *Note du Rédacteur.*

(1) Les Japonois n'envoient pas leurs enfans aux

Dans tous les villages où nous passâmes en allant à la cour d'Iédo, il fallut essuyer de la part des petits enfans des algarades semblables à celles dont j'ai déjà parlé en arri-

---

écoles avant l'âge de sept ans; plus jeunes, ils les croient incapables d'aucune application. Les maîtres n'emploient ni les coups, ni même les menaces. On se contente d'exciter leur émulation par l'amour de la gloire, par l'exemple de ceux qui ont appris beaucoup en peu de tems, qui ont illustré leur famille et sont parvenus aux premiers honneurs.

D'après le caractère prononcé et connu de cette nation, il est certain qu'on n'obtiendroit rien des enfans avec les coups. C'est donc à ce caractère national, et non pas à la tendresse et à la raison, qu'il faut attribuer la conduite sage et modérée des parens à l'égard de leurs enfans. Les Japonois, ni même aucun peuple dont l'ame a été flétrie par le despotisme ou l'anarchie et par les préjugés religieux, n'offriront jamais des exemples de tendresse paternelle et de piété filiale. Le témoignage presqu'involontaire des missionnaires vient à l'appui de mon observation : les jésuites Maffée et Villela, conviennent que « les femmes » enceintes prennent souvent des remèdes, que les » bonzes leur donnent ou leur enseignent pour se faire » avorter, ou bien elles ont la cruauté d'écraser leurs » enfans avec le pied quand elles s'ennuient de les » allaiter ou qu'elles n'ont pas le moyen de les élever ». M. de Paw a énergiquement reproché la même atrocité aux Chinois ; il attribue avec raison ces horri-

vant à Nagasaki ; ils s'assembloient autour de nos norimons, et les suivoient en criant *hollanda o me !* (1)

Les noces et les enterremens des Japonois ne sont pas, à beaucoup près, aussi pompeux que ceux des Européens et de plusieurs nations asiatiques.

Ils choisissent, pour recevoir la bénédiction nuptiale, un site pittoresque élevé, hors l'enceinte des villes : les jeunes époux, accompagnés de leurs parens, et tenant un flambeau à la main, s'avancent vers un autel fait exprès : tandis que le prêtre marmote quelques prières, la jeune personne, placée à sa droite, allume son flambeau à une lampe, le fiancé allume ensuite le sien à celui de son épouse. Après cette courte cérémonie, les assistans leur font leur compliment de félicitation. Un homme doit se contenter d'une femme, et n'en peut pren-

---

bles et nombreux enfanticides au gouvernement vicieux et à la sordide avarice de cette nation prétendue philosophe. Voyez *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, p. 63 et suiv. *Maffei*, *Historia Indica*, p. 530, édit. *in*-8°. *Villelæ*, *Epistolæ*, p. 46. *Note du Rédacteur.*

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 426.

dre plusieurs comme à la Chine. Les femmes jouissent d'une pleine liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare qu'on profite de cette permission. Il est très-avantageux pour un père de famille d'avoir beaucoup de filles, sur-tout si elles sont jolies, parce que, pour obtenir sa bien-aimée, un jeune homme est obligé de faire des présens à son futur beau-père (1).

Quoique la pudeur ne soit pas une des qualités distinctives de cette nation, un mari se croit déshonoré par l'inconduite de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il y a des preuves d'infidélité. Ces loix rigoureuses ne regardent que le beau sexe; les hommes sont plus indulgens pour leurs propres foiblesses, car ils ont des concubines dans leurs propres maisons, qui ne sont, à la vérité, regardées

---

(1) Les filles n'apportent d'autre dot que leur trousseau. Malgré la liberté dont elles jouissent, les adultères sont très-rares; à la vérité, les loix sont très-sévères sur cet article, et tout mari qui trouve sa femme tête à tête avec un homme a droit de les poignarder tous deux. En son absence, son père, ses frères, et même ses enfans, ont le même droit de venger son honneur. *Observations sur le Japon*, par Carron, p. 25. *Note du Rédacteur.*

que comme des servantes: leurs enfans n'ont aucun droit à l'héritage du père.

Ils brûlent ou ils enterrent leurs morts; ils ne brûlent plus maintenant que les morts de qualité : cet usage étoit autrefois beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Ils dressent le bûcher tantôt en plein air et tantôt dans une petite maison de pierres avec une cheminée, destinée à ce funèbre usage. On recueille la cendre dans un vase précieux que l'on conserve quelque tems chez soi, et que l'on enfouit ensuite dans la terre; la veuve et les enfans portés dans un norimon, des prêtres et une foule de personnes des deux sexes, suivent le convoi. Un prêtre, après avoir chanté un hymne, secoue trois fois sur le tombeau un flambeau qu'il jette aussi-tôt par terre; un enfant du mort ou un parent le ramasse, et met le feu au bûcher. Les cadavres de ceux qu'on enterre sans les brûler sont placés dans un cercueil, précisément comme s'ils étoient assis à la manière du pays.

La tendresse des enfans envers leurs père et mère se manifeste encore après leur mort; ils brûlent des parfums pendant toutes les cérémonies de l'enterrement, et plantent des fleurs sur leur tombeau, qu'ils viennent

visiter pendant plusieurs années, quelques-uns même jusqu'à la fin de leur vie; d'abord toutes les semaines, ensuite tous les mois, enfin une fois au moins par an à la fête des lanternes, qui se célèbrent en l'honneur des ancêtres (1).

On voit dans le voisinage des hameaux et de tous les endroits habités, particulièrement sur les hauteurs et auprès des chemins, un grand nombre de pierres sépulcrales, debout et chargées d'une multitude de figures et avec des lettres dorées. Quelques-unes sont brutes et sans la moindre sculpture. J'appris que l'on dresse une pierre semblable à chaque inhumation. On place devant ces pierres une ou deux grosses cannes de bambou remplies d'eau, de feuilles et

(1) On peut voir une longue description d'un magnifique convoi que le P. Frojus vit à Miaco, dans les Lettres de ce jésuite, p. 194. *Varenius* l'a transcrite en entier dans sa *Descriptio regni Japoniæ. Amstelodami, Elzevir, 1649*, p. 204—209. Il n'est peut-être pas inutile d'observer que ces cérémonies sont à-peu-près les mêmes que celles des Hindoux, rapportées par Crawford, dans ses *Sketches chiefly relating to the history, religion, learning and manners of the Hindoos*, seconde édition. *London, 1792*, t. II, p. 33. *Note du Rédacteur.*

de fleurs. On reconnoît aisément les cimetières de très-loin, par le grand nombre de ces pierres ainsi dressées.

Nous rencontrâmes sur la route, en allant à Iédo, beaucoup de princes, de gens de qualité plus ou moins opulens, avec une suite proportionnée à leur rang, qui alloient rendre leur hommage à l'empereur. Très peu revenoient. La plupart nous laissèrent en arrière, et il falloit nous arrêter pour laisser passer les gens d'un rang supérieur, à moins que nous ne fussions assez heureux pour arriver avant eux. Mais si nous avions le malheur de dîner ou de coucher dans quelques petits endroits en même tems que ces brillans voyageurs, il falloit leur abandonner l'unique auberge passable, et nous refugier dans quelque misérable gargote. Il nous arriva même une fois d'être obligés de passer deux jours dans un temple situé hors d'une ville, faute de porteurs, de chevaux et autres objets nécessaires pour continuer notre route. Les illustrissimes voyageurs avoient eu l'impolitesse de tout accaparer.

Certains princes se font accompagner de plusieurs centaines, et même de plusieurs milliers d'hommes qui marchent en ordre;

leurs bagages sont chargés sur des chevaux ; on porte une partie de leurs armes et des marques de leur dignité très-loin en avant de leurs norimons, et une autre auprès des portières. Quelques-uns faisoient précéder leur voiture par un ou deux chevaux de main ; leurs valets portoient sur le poing un ou plusieurs faucons dressés pour la chasse, et attachés par la patte avec une chaîne. Leur bagage consistoit en coffres de différentes grandeurs, lits, service pour le thé, parasols, évantails, chapeaux, pantoufles pour les valets. Le silence le plus profond régnoit par-tout où ils passoient ; le peuple se prosternoit la face contre terre pour leur témoigner son profond respect. Les porteurs de norimon avoient la livrée du maître, dont les armes étoient empreintes sur tout son mobilier. La plupart, en passant auprès de nous, baissoient les stores de leurs norimons ; d'autres, au contraire, les levoient pour nous saluer. Quelques-uns poussèrent la politesse jusqu'à nous envoyer un de leurs officiers pour nous complimenter et nous souhaiter un bon voyage.

Quand nous précédions l'arrivée d'un de ces seigneurs dans une ville ou dans un village, nous nous amusions à voir les prépa-

ratifs

ratifs que l'on faisoit dans la maison destinée à les recevoir, et nous nous placions dans une grande rue pour voir défiler le cortège. Comme les rideaux du norimon étoient ordinairement relevés*, nous pouvions considérer le prince tout à notre aise ; il étoit assis et ressembloit aux hommes du peuple pour le teint, pour l'air et même pour l'habillement : il n'en différoit absolument que par le train.

Tous les princes sur le territoire desquels nous passâmes ne manquoient pas d'envoyer à notre rencontre sur les frontières de leurs provinces un officier pour nous complimenter. Jamais nous n'eûmes la permission de rendre visite à ceux même qui résidoient dans les villes situées sur notre passage ; cet honneur seroit devenu trop onéreux à la Compagnie par les présens considérables dont on a coutume de faire précéder ses visites. Des raisons politiques empêchoient ceux-ci de venir nous voir ; l'empereur verroit ces démarches de très-mauvais œil ; il craindroit que les Hollandois ne se liassent avec ces princes, et les conséquences de ces liaisons ne tourneroient pas à son avantage. En outre, le prince ne voudroit paroître devant nous qu'avec tout

l'éclat qu'il croit convenable à son rang, et cette vanité lui deviendroit très-dispendieuse. Ces considérations et ces ridicules préjugés ne retinrent pas cependant un prince vraiment aimable et avide d'instructions. Nous fûmes bien étonnés de le voir arriver *incognito* un soir dans notre auberge ; il n'étoit accompagné que de deux cavaliers. Il resta chez nous fort tard, et nous entretint de différens objets avec autant de sagacité que de grace. On parla du Japon, et plus encore de l'Europe. Il examinoit avec la plus grande attention tous les petits ustensiles dont nous nous servions dans le moment.

CHAPITRE XVIII.

Observations zoologiques faites au Japon.

Les Japonois élèvent peu d'animaux domestiques, ce qui les dispense de consacrer une portion de leurs îles à des pâturages, qui sont autant de terrains perdus pour l'agriculture.

Il n'y a guère que les princes qui entretiennent quelques chevaux; mais en y joignant ceux que l'on emploie au transport des voyageurs et de leurs bagages, on ne trouvera pas autant de chevaux dans tout le Japon que dans certaines villes de Suède. Ils n'ont aucune idée de nos chevaux de carrosse si fringans, de nos jolis chevaux de main, ni de ces monstrueux chevaux d'équipages militaires.

Les vaches et les bœufs sont encore plus rares, parce qu'ils n'en mangent pas la viande, et ne savent tirer aucun parti du lait ni du suif. On attelle quelquefois ces animaux aux charrettes, ou bien on s'en sert pour labourer les champs qui restent inondés

pendant une partie de l'année. On ne voit des cochons (1) qu'à Nagasaki ; ces vilains animaux causent de grands dégâts dans les terres cultivées, quand on n'a pas soin de les tenir enfermés : la race en a été probablement apportée de la Chine.

Ils n'ont ni moutons, ni chèvres; celles-ci dévasteroient leurs champs; ils se passent aisément de la laine des premiers, par le moyen du coton et de la soie. Cependant j'ai vu plusieurs Japonois amener dans l'île de Desima des brebis dont la garde leur étoit confiée, ou qui leur avoient été abandonnées par des chefs Hollandois, prêts à retourner à Batavia.

Les chiens sont les seuls animaux inutiles du pays, on les nourrit par superstition (2);

---

(1) *Sus scrofa.*

(2) Nous n'adopterons pas l'opinion de Kœmpfer sur le profond respect des Japonois pour les chiens, et sur le soin tout particulier qu'ils en ont. Ces animaux sont sous la protection spéciale de l'empereur, puisque le meurtrier d'un chien est puni de mort. Ce voyageur attribue la faveur dont ils jouissoient de son tems, aux préjugés superstitieux de l'empereur, qui étoit né sous la constellation du chien, l'un des douze signes célestes des Japonois, et raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

les chats servent à l'amusement des femmes ; elles en ont par ton et par goût.

« Un Japonois portoit son chien mort sur le sommet d'une montagne très-élevée, pour l'enterrer suivant l'ordre du souverain. Ce fardeau aggravoit encore les fatigues du chemin ; il maudissoit la naissance de l'empereur et ses ordres ridicules. Un de ses amis qui l'accompagnoit lui dit, pour l'engager à la patience, que si l'empereur étoit né sous le signe du cheval, son fardeau seroit bien plus lourd ».

La vénération des Japonois pour les chiens est bien antérieure au tems de Kœmpfer, et subsiste encore aujourd'hui ; je ne puis l'attribuer qu'aux services rendus par ces animaux à leurs ancêtres, à l'époque de leur établissement dans ces îles ; c'est aussi la reconnoissance qui leur avoit érigé une espèce de culte dans toute l'Egypte.

Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam (a)

« Les chiens sont vénérés par des villes entières, et
» Diane ne l'est par personne ».

(a) Le vénérable et savant Dusaulx a judicieusement observé que Juvenal relégué dans la haute Egypte, a peut-être ignoré qu'à plus de cent cinquante lieues de lui on révéroit Diane dans la basse Egypte, où son culte étoit si célèbre, que les Egyptiens lui donnèrent le nom de *Bubastis*, à cause du temple fameux qu'elle avoit à Bubaste. *Herodot. lib. II, cap. 137 et 154.* Voyez *Satires de Juvenal*, traduites par Dusaulx, p. 552 de la seconde édition. *Rédacteur.*

Les Japonois n'élèvent d'autres volailles que des poules et des canards, uniquement

---

En effet, il y avoit une ville et un district qui portoient le nom de cet animal (*Cynopolis* et le *nôme Cynopolite*).

Les Egyptiens portoient deux chiens d'or dans les processions. Hérodote nous apprend que quand un chien mouroit de mort naturelle dans une maison, tous les habitans étoient obligés de se raser la tête et le corps entier; pour un chat, on ne se rasoit que les sourcils. « C'est que le chien, dit le savant *l'Archer*, étoit consacré à Anubis, qu'on représentoit avec une tête de chien (*a*); aussi Virgile (*b*) et Ovide (*c*) appellent-ils ce dieu *latrator Anubis;* Properce (*d*) et Prudence (*e*), *latrans Anubis.* Les Egyptiens rendoient de plus grands honneurs aux chiens qu'aux autres animaux (*f*); mais Cambyse ayant fait tuer le bœuf Apis, et tous les autres animaux ayant refusé d'y toucher, excepté le chien, celui-ci déchut beaucoup des honneurs qu'on lui avoit jusqu'alors rendus. On l'avoit cependant encore en grande vénération, comme on le voit par ce passage d'Hérodote, et par la guerre que les habitans de Cynopolis (*g*) firent à ceux d'Oxyrinchis, qui l'avoient tué et l'avoient mangé ». Voyez

(*a*) Diodor. Sicul. Bibl. histor. lib. I, §. 87.
(*b*) Æneid. lib. VIII, vers. 698.
(*c*) Metamorphos. lib. IX, vers. 692.
(*d*) Lib. III, eleg. XI, vers. 41.
(*e*) Apotheos. vers. 196.
(*f*) De Iside et Osiride.
(*g*) Idem. ibid.

pour les œufs dont ils sont très-friands. Les comestibles que leur sol fournit et que leur apportent les Chinois et les Hollandois, les dispensent du soin d'entretenir une nombreuse basse-cour pour fournir à leur subsistance.

Le loup (1) nommé *okame*, vit dans les contrées septentrionales du Japon.

Le renard (2) est détesté dans tout le royaume. Il y a des chiens (3) domestiques et sauvages : ces derniers se nomment *iammasoug* en japonois. On les confond avec le *jackal.*

On trouve des chats (4) dans toutes les maisons; ils diffèrent beaucoup entre eux pour la couleur.

Les rats (5) du Japon ne diffèrent en rien des nôtres, ni pour la grosseur, ni pour la manière de vivre.

---

l'*Histoire d'Hérodote*, traduite du grec, &c. par l'Archer, liv. II, chap. LXVI, t. II, p. 56 et 287; *Clémens Alexandr. Stromat*, V; *Histoire du Japon*, par Kœmpfer, t. I, p. 200. *Note du Rédacteur.*

(1) *Canis lupus.*

(2) *Canis vulpes.* Voyez ci-dessus, p. 254.

(3) *Canis familiaris.*

(4) *Felis catus.*

(5) *Mus ratus.*

Les lièvres (1) ne sont pas très-communs, car on nous en apportoit bien rarement à la factorerie.

Les buffles (2) ont une bosse sur le dos. J'en vis plusieurs attelés à des charrettes dans les environs de Miaco. Les vaches, que les naturels emploient au labour, sont de la plus petite espèce.

Les chevaux (3) ne parviennent qu'à une taille très-médiocre.

On montroit à Iédo un animal inconnu aux Japonois. Les interprètes nous en firent une description si étrange, que nous fûmes tentés de le voir, et nous reconnûmes que c'étoit un louveteau pris à l'extrémité septentrionale de l'île, que l'on avoit amené dans cette ville pour le montrer comme une rareté. On le gardoit bien soigneusement enchaîné au milieu du corps et par les pattes, mais il n'avoit pas encore acquis la moitié de la grosseur ordinaire des loups, et paroissoit très-timide. Les spectateurs apprirent avec étonnement que ces animaux étoient communs chez nous, devenoient gros et forts,

---

(1) *Lepus timidus.*

(2) *Bos taurus.* (Variété à dos bossu.)

(3) *Equus caballus.*

qu'ils se rassembloient en troupes nombreuses, et exerçoient de grands ravages.

Je pourrois encore indiquer plusieurs quadrupèdes du Japon, tels que les cerfs, les ours, les tigres, &c. &c. qui sont dispersés dans les cantons les plus méridionaux et les moins fréquentés de ces îles; mais n'ayant pas eu occasion de voir seulement leur robe, je préfère garder le silence que d'en parler d'après de simples rapports, sur la fidélité desquels je ne pourrois point compter. Je passe donc aux oiseaux.

Quoique les bords du fleuve de Miaco soient par-tout cultivés et habités, ils servent aussi d'asyle à une multitude innombrable de pélicans (1), de canards et autres oiseaux sauvages, qui font leurs nids sur les sapins plantés le long du chemin.

Une belle espèce de hérons blanchâtres (2) nettoie les champs des vers et des insectes malfaisans. Ils sont si apprivoisés, qu'ils suivent, pour ainsi dire, pas à pas les cultivateurs qui bèchent ou labourent leurs terres. Les services que rendent ces oiseaux leur servent de sauve-garde, et

(1) *Pelicani.*
(2) *Ardea.*

personne ne songe à les effrayer ni à les inquiéter. C'est à cette bienveillance générale pour eux que j'attribuai leur familiarité.

Je vis aussi beaucoup de poules et d'oies domestiques et sauvages. Ces derniers se réfugient par troupes dans les courans qui séparent les îles : là ils sont à l'abri des poursuites des chasseurs. On en rencontre quelques-uns aussi dans l'intérieur des terres, mais je ne pus m'en procurer une collection aussi complète que je l'aurois desiré, parce que l'usage des armes à feu m'étoit sévèrement interdit. Voici les seules espèces que je suis parvenu à examiner de près.

Le coq et la poule (1), le corbeau (2), l'oie (3), la sarcelle (4), qu'on apportoit quelquefois pour notre table; le héron (5), qui suit le laboureur dans les champs; la caille (6), le bouvreuil (7), le gros-

(1) *Phasianus gallus.*
(2) *Corvus corax.*
(3) *Anas anser.*
(4) *Galericula* et *querquedula.*
(5) *Ardea alba* et *majoro.*
(6) *Tetrao coturnix.*
(7) *Loxia pyrrhula.*

bec de riz (1), et le pigeon ramier (2).

Les Japonois préfèrent le poisson aux viandes les plus exquises, et leur industrieuse avidité va chercher les habitans de la mer jusqu'au fond de ses abîmes. Il me fut donc très-facile d'en faire de belles et nombreuses collections, que je conservois dans l'esprit-de-vin, et que j'envoyai en Europe par Batavia. Mais différens accidens survenus pendant mon retour, m'ont privé des individus les plus précieux que j'avois apportés avec moi.

Kami-kiri-mousi est le nom qu'ils donnent à un gros capricorne (3), qui a des raies blanches sur les élytres.

Leurs *otc gaki* (4), ainsi nommées parce qu'elles ne sont point attachées contre les rochers comme les huîtres ordinaires. Elles ont une forme oblongue et un excellent goût, et sont très-grosses. Les naturels en mangent beaucoup cuites avec une sauce, et l'on en apporte quelquefois aux Hollandois dans leur île.

---

(1) *Loxia oryzivora.*

(2) *Colomba œnas.*

(3) *Cerambix rubus.*

(4) Ces mots japonois signifient *huître tombante.*

Je vis aussi dans notre cuisine une belle espèce de perche rayée (1), longue de six pouces, que les Japonois nomment *ara.*

Parmi les comestibles que l'on venoit vendre dans notre île, je remarquai des œufs de poissons salés, légèrement pressés et séchés, et qui ressembloient à un morceau de fromage : on les mangeoit cruds comme du caviar (2).

Le *daine* (3) est un poisson dont les nageoires du ventre se terminent en grosses pointes. Après avoir arraché la peau, qui est dure et couverte de pointes, on fait cuire ce poisson, dont la chair est ferme et de très-bon goût.

---

(1) *Perca picta.*

(2) Le caviar est un aliment préparé avec les œufs d'esturgeon. Voyez les *Voyages de Pallas*. M. Thunberg dit un peu plus bas : « On sale et l'on presse les œufs » d'un gros poisson pour les manger comme de la » viande avec du riz ; ce mets se nomme *kara sou-* » *mo* ». Je n'ai pas cru devoir insérer cette phrase dans le texte, car je crois que c'est une répétition de ce qu'on vient de lire. Ne voulant pas manquer à la scrupuleuse fidélité dont je me suis fait une loi, j'ai cru devoir la rapporter en note. *Note du Rédacteur.*

(3) *Sciæna Japonica.* (*Matskasa* en japonois.)

Ils ont assez ingénieusement nommé *ketama kara* (1) un autre poisson, si venimeux, que celui qui en mangeroit paieroit de sa vie une pareille imprudence. Les naturels ont bien raison de dire qu'il a placé le chevet de son lit au nord, parce que c'est l'usage parmi eux de tourner la tête des agonisans du côté du nord.

Les Japonois mangent beaucoup de seiches (2) qu'ils font sécher, et qui sont à très-bon marché, parce que l'on en pêche d'immenses quantités sur toutes les côtes.

Les ruisseaux qui coulent des montagnes de Fakonié nourrissent un poisson nommé *Iammanco*, qui a des nageoires rouges. Séché et réduit en poudre, c'est un excellent remède pour les maux de sein.

Les Japonois distinguent différentes espèces de pleuronectes ou soles (3), sous les noms de *kali*, *makotche*, *inga kotche* et *isaka kotche*.

J'ai vu à Iédo des anomies appellées vitres chinoises, à cause de l'usage qu'on y fait

---

(1) Poisson mortel. *Tetraodon hispidus*.

(2) *Sepia octopodia*. (*Ika* en japonois.)

(3) *Pleuronectes*.

de ces coquilles (1) ; des nautiles papiracées (2), des porcelaines de Bourbon (3), des cicindeles (4), des ïules communes (5), des cloportes (6), des cloportes de mer (7), des hippocampes, petits poissons connus sous le nom de *chevaux marins* (8) ; des sarcelles communes (9).

Kœmpfer prétend que le lac de Fakonié (10) nourrit une petite espèce d'hareng qu'on trouve rarement ailleurs que dans la Baltique, où il est très-commun ; mais je n'en vis pas même à Fakonié. J'appris que ce lac avoit été produit par un de ces tremblemens de terre si fréquens dans tout le pays, et principalement dans les contrées septen-

---

(1) *Anomia plecatella.* (*Seki yen* en japonois.)

(2) *Argonauta*, argot d'Ietsigo. (*Takafoune* en japonois.)

(3) *Cipræa mauritanica.* (*Kinokoui* en japon.)

(4) *Cicindela Japonica d'osi.* (*Hammao* en japon.)

(5) *Iulus terrestris.* (*Iasoude* en japon.)

(6) *Oniscus asellus.* (*Saori soki*, c'est-à-dire, insecte domestique ou de maison.)

(7) *Oniscus oceanicus.* (*Founa mousi*, insectes des vaisseaux.)

(8) *Syngnathus hippocampus.* (*Kayba* en japon.)

(9) *Anas querquedula* (*Kamo* en japon.)

(10) Voyez ci-dessus, p. 113.

trionales. Les grands cèdres qui se sont enfoncés avec le terrain, et dont les plongeurs rapportent des morceaux du fond du lac, déposent en faveur de cette tradition.

Quoique ce royaume soit environné par la mer, les amphybies n'y sont pas communs. Les interprètes m'assurèrent qu'il s'y trouvoit des serpens; mais ils ne purent jamais m'en procurer un seul. Ils me montrèrent quelques tortues (1), et je sais aussi que l'on voit souvent courir dans les cantons montagneux de la province de Fakonié, une espèce de lézard long et mince (2), que les interprètes prenoient pour un scinque marin (3), et que les naturels nomment *sandjo no ivo*. On en vend de secs dans beaucoup de boutiques. Il y en a plusieurs enfilés à une cheville de bois. Ce lézard pris en poudre, passe pour excellent corroborant. On le donne pour la pulmonie et pour les vers des enfans.

On pêche à Miteraï une sorte d'huître nommée *sigaki*, qui a un goût exquis.

---

(1) *Testudo Japonica.*

(2) *Lacerta Japonica. Lacerta stincus.*

(3) *Stincus marinus.*

Le rivage, aux environs d'Iédo, abonde en huîtres et autres coquillages de toutes espèces.

On mange aussi beaucoup d'anguilles, aussi belles que singulières (1); une espèce de goujon (2), deux espèces de silure (3), un callyonyme (4), la daine cuirassée (5), deux espèces de perches (6), le saumon (7), un hareng (8), la trompette ou petimbe (9), le cyprin doré (10), deux tétraodes (11), le coffre cornu (12), l'hippocampe (13), la torpille (14).

On pêche les baleines avec des harpons sur les côtes du Japon, et j'en ai vu sou-

(1) *Murena nebulosa, picta, annulata fasciata*, et *aphictus cinereus*.

(2) *Gobius poletta*.

(3) *Silurus maculatus, lineatus*.

(4) *Callyonymus Japonicus*.

(5) *Sciæna cataphracta*.

(6) *Perca lineata* et *picta*.

(7) *Salmo salore*.

(8) *Clupea thriza*. Le cailleu-tassart. *Encyclop*.

(9) *Fistularia tabacaria*.

(10) *Cyprinus aureus*.

(11) *Tetraodon hispidus* et *ocellatus*.

(12) *Ostracion cornutus*.

(13) *Syngnatus hippocampus*. Petit cheval marin.

(14) *Raja torpedo*.

vent

vent de gros morceaux exposés en vente dans les marchés de Nagasaki. Les Japonois se nourrissent de la chair, emploient les côtes à plusieurs usages, et tirent de l'ambre gris des entrailles de ce cétacée. On me montra des morceaux de cet ambre gris tout fraîchement extraits, et qui étoient encore mols.

Il m'a été assez facile d'attraper des insectes pendant mon séjour à la factorerie et mon voyage à la cour. Quelques-uns ont été déjà décrits, d'autres sont encore absolument inconnus (1).

---

(1) *Anobium ruficolle.*
Coccinella Japonica, 4-pustulata.
Chysomella æstuans, pallida.
Dermestes violaceus.
Cicindela Japonica, catena.
Scarabeus æruginosus. (*Fama mousi* en japonois.)
Hister unicolor.
Mordella nasuta, aculeata.
Ptinus fur.
Meloë proscarabeus.
Cassida nobilis, vesicularis.
Silpha æstiva.
Buprestis rustica.
—Ignita, villata, elegans.
Cerambix rubus.
Lampyris Japonica, compressa.

Rien de plus agréable, et même de plus magique, dans les soirées d'été, que l'effet

---

Staphylinus erythropterus, riparius.

Forficula auricula.

Cimex grandis, guttigerus hispidus, clavatus, trigonus unipunctatus, fullo, sordidus, chinensis, brumeus anchora, cornutus, niger, andreæ, colon, augur, ocellatus.

Blatta orientalis, germanica, gigantea.

Mantis religiosa, maculata, nasuta.

Grillus nasatus.

Acheta grillo-talpa.

Papilio argiolus, rapæ, c album, thrax, hecabe, protheus, ascanius, phlæas, cardus, niphe.

Sphynx atropos.

Bombyx lubricipeda.

Noctua serici, chi, paranympha.

Phalæna nymphæata, prunata, immutata, amataria.

Pyralis ocellaris.

Tortrix viridana.

Hemerobius perla grandis.

Agrion, puella virgo.

Panorpa Japonica.

Apis mellifica.

Vespa parietum.

Musca carnaria, Japonica, albifrons, cesar, melluca, vibrans, domestica, fimetaria cynipsea, pluvialis.

Stomoxys calcitrans.

Typula phalenoïdes, ruficollis, femorata.

Culex pipiens.

produit par les lampyres ou vers-luisans du Japon (1). Cette espèce de mouche a sur la queue deux petites tumeurs qui jettent une lueur phosphorique et bleuâtre, à-peu-près comme nos vers luisans d'Europe; mais ceux-ci n'ont point d'aîles; et restent collés tranquillement sur les buissons de genièvre. Les lampyres, au contraire, voltigent tantôt haut, tantôt bas, et ressemblent à un ciel couvert d'étoiles errantes.

Je vis aussi une mouche noirâtre, que les Japonois nomment *semi*, et une autre à queue blanche, qu'ils appellent *abou*.

Les interprètes me parlèrent d'une production singulière de la nature, qu'ils nomment *tatsou-kaso*. Quoiqu'ils ne pussent la comprendre, la manière dont ils la considéroient et dont ils me la présentèrent, piqua ma curiosité. Ils me parlèrent d'un ver rampant durant l'été, et qui se méta-

---

Oniscus oceanicus, asellus.
Monoculus polyphemus.
Pulex irritans.
Pediculus humanus.
Julus terrestris.
Lepisma saccharina.
Cancer diogenes, astacus et dorsipes.
(1) *Lampyris Japonica.*

morphose en plante dans l'hiver. Ils m'en montrèrent d'abord le dessin; mais après m'être procuré l'objet en nature, je reconnus un papillon métamorphosé en fève, et qui s'enfonçant dans la terre pendant l'hiver, s'attachoit aux racines d'une plante; c'est un des remèdes que leur apportent les Chinois. Il passe pour un puissant corroboratif.

Les habitans des provinces septentrionales du Japon ramassent beaucoup d'escargots et autres coquilles, qu'ils collent sur du coton avec de la pâte de riz, pour les vendre aux Hollandois qui vont à la cour. Ces coquilles sont jolies; on préfère sur-tout les petites. Les principales espèces (1) furent servies

---

(1) *Ostrea pleuronectes et gigas.*
Venus chione et meretrix.
Sepia octopodia, sepiola. } Mollusques.
Asterias rubens. }
Lepas mitella, balanoydes.
Mya truncata, fossile.
Solen vagina, legumen, bullatus, strigillatus.
Tellina solidula, delicatula, lactea, albida.
Donax scripta, irus.
Cardium rusticum.
Venus virginea, decussata, lœta, deflorata, tigerina, rotundata, cancellata, verrucosa pectinata exoleta et

sur nos tables ; nous les mangions cuites et fricassées.

---

chione, nommée *hamagai* en japonois, et *meretrix sigakf* en japon.

Mactra violacea, *glabrata*, *solida*, *lutraria*, *stultorum.*

Arca antiquata, *undata*, *pella*, *barbata*, *noæ.*

Spondylus gæderopus.

Chama antiquata, *lazarus.*

Mytilus hirundo, *barbatus*, *bilocularis*, *margaritiferus.*

Ostrea lima, *pellucens*, *plica*, *maxima*, *folium*,

—Fornicata pleuronectes et gigas.

Anomia hysterophorus, *terebratula*, *plicatella.*

—Lacunosa, *cepa.*

Pinna nobilis.

Argonauta argo.

Conus spectrum.

Cypræa mauritiana, *serpentis.*

Voluta mercatoria.

Buccinum galea, *spiratum*, *nitidulum*, *lapi lus.*

Bulla naucum, *amplustre*, *ampulla*, *physis*, *spelta.*

Murex tritonis, *aluco*, *saxatilis*, *antiquus.*

Strombus luhuanus.

Trochus conulus, *vestiarius Pharaonis.*

Turbo bidens, *ungulinus.*

Nerita canrena.

Haliotis tuberculata.

Patella ungarica, *saccharina*, *unguis.*

—Nubecula, *barbara*, *cærulea.*

Je recueillis pour moi diverses espèces de vers testacés et des coraux.

Les vagues rejettent sur le rivage des opercules diverses. J'y observai des éponges marines, une gorgone rameuse, du corail rouge de Kamakou et de Sangami, une coralline grosse et rouge de l'île de Siousima, dans la province de Samoski, des millepores. Je trouvai beaucoup de belemnites sur les montagnes.

Serpula arenaria, *triquetra*, *spirorbis*.
Madrepora porpita.
Isis entrocha.
Tubipora musicalis, nommé *iva kik* en japonois, et *teredo*.
Umbilici veneris. (Des opercules.)
Tubipora musica. (*Lounkouv sangadou*.)
Spongia. (*Ounivata* en japonois.)
Gorgonia ramosa. (*Oumoumats* en japonois.)
Corallina rubra. (*Sangadu* en japonois.)
Sango sio en japonois.
Millepora. (*Djougouts* en japonois.)

CHAPITRE XIX.

Minéraux du Japon.

L'OR et l'argent sont d'autant plus communs au Japon, que ce royaume renferme de nombreuses mines de ces métaux, lesquelles ne le cèdent pas à celles du Pérou. Les Portugais et les Hollandois ont été quelquefois assez adroits pour en obtenir de riches cargaisons; mais afin de prévenir les inconvéniens inséparables de la trop grande abondance du numéraire, il n'est permis de tirer qu'une certaine quantité de matière, et on ne peut ouvrir ou exploiter une mine sans l'ordre exprès de l'empereur, qui prélève pour lui les deux tiers du produit; l'autre tiers appartient au prince de la province où est située la mine.

Dans certains endroits le sable est mêlé de particules d'or, mais particulièremsnt de cuivre.

La mine d'or qui produit en même tems l'or le plus fin et en plus grande abondance, est située dans la plus grande des trois îles de Nipon, près de Sado.

On place celle de Sourouma immédiatement après celle-ci. On sait, à n'en pas douter, qu'il y a plusieurs mines d'or très-riches à Satsouma, Tsikoungo, et dans l'île d'Amakousa. On emploie ce métal pour battre monnoie, pour faire des galons et des étoffes; mais on n'en exporte pas de lingots.

Selon toutes les apparences, l'argent a été autrefois beaucoup plus commun au Japon qu'il ne l'est maintenant, parce qu'on en a considérablement exporté. Les Japonois conviennent qu'il est chez eux plus rare que l'or; ce dernier métal se maintient cependant à un taux plus haut que le premier. Ils reçurent avec plaisir une quantité assez considérable de ducatons hollandois que la Compagnie leur envoyoit. On prétend qu'il existe des mines d'argent dans la province de Bingo et dans les parties septentrionales près de Kattamis, sans oublier deux îles auxquelles leurs mines précieuses et abondantes ont valu le nom de *Ginsima* et *Kinsima* (île d'or et île d'argent).

L'argent sert à battre monnoie et à garnir différens ustensiles.

Les mines de cuivre sont très-communes dans toute l'étendue du royaume, et consti-

tuent la richesse de plusieurs provinces en particulier : ce cuivre contient beaucoup d'or; le plus fin et le plus souple vient de Sourouga, Atsingo, Kyno-Kouni; le cuivre de Kyno-Kouni est le plus souple, mais celui de Sourouga est plus riche en or. Les marchands Hollandois et Chinois en achètent de grandes quantités. On emploie le cuivre à fabriquer de petites pièces de monnoie de peu de valeur, à garnir nne foule d'ustensiles, à faire des ouvrages de sova, des marmittes, des chauderons, &c.

Le fer est le métal le moins commun dans tout le Japon; il y en a cependant quelques mines dans les provinces de Minasaka, Bitchou et Bisen. Les étrangers n'en apportent pas de dehors et n'exportent pas celui du pays. On s'en sert pour fabriquer des sabres et autres armes, des couteaux, des ciseaux.

Quelques-uns de mes amis me donnèrent de l'ambre, qui se nomme *nambou* en japonois. Il y en avoit de jaune clair et de jaune foncé, quelquefois même de rayé. On m'assura que c'étoit une production indigène de ces îles : on y trouve aussi beaucoup de soufre, sur-tout dans une île située tout

près de Satsouma. On m'assura que les provinces septentrionales produisoient du charbon de terre.

Les agates rouges sont très-communes, comme j'ai pu en juger moi-même par la grande quantité de ces pierres que les naturels emploient à faire des boutons pour leurs vêtemens ou pour former leurs boëtes à tabac. Ils leur donnent ordinairement la forme d'un papillon ou d'un autre insecte.

On me fit présent à Iédo d'une grosse pierre calcaire qui se forme, me dit-on, dans le ventre des chevaux. Les Hollandois la nomment en effet *paarde steen* (1). Je ne pus obtenir aucun éclaircissement sur sa formation et son accroissement. On m'assura seulement qu'elle ne se trouve que dans les chevaux qu'on tient à l'écurie dans les environs d'Iédo. Je fus donc obligé de m'en tenir à des probabilités. Je présume que l'eau qu'on donne à ces animaux contient des principes calcaires, qui forment un sédiment dans leur estomac.

(1) Pierre de cheval.

Ce sédiment se condense et s'accroît, par l'inaction dans laquelle ils restent. Ces pierres acquièrent la grosseur de la tête d'un enfant. On m'en donna ensuite de plus petites qui n'avoient pas de noyau; elles étoient cannelées et par tranches très-pressées.

On m'apporta aussi différens minéraux et fossiles, dont je n'indiquerai que les principaux.

Du minerai d'or de *Simar* (1), de l'*asbest* non mûre (2), du minerai de cuivre de Simotske, d'*Asio Jamma*, ou montagne d'Asio; un morceau de minerai du même métal (3) apporté de la Chine. Il contenoit beaucoup de soufre, et on le fait calciner pour en obtenir une poudre excellente pour la toux; un morceau de terre blanche (4), métamorphosée en porcelaine par l'action du feu.

J'ai donné tous ces objets au professeur Bergmann à Upsal, ainsi que plu-

(1) *Kin nob* en japonois.
(2) *Isivata* en japonois.
(3) *Simoo seki*. Idem.
(4) *Sekisi*. Idem.

sieurs autres minéraux du Cap, du bézoar, des pierres précieuses, une asbest blanche et molle, dont les fils (1) très-fins peuvent servir à faire des étoffes; de l'arsenic rouge (2), du sable jaune de coquille (3), de la pierre de lar (4), d'une belle couleur de chair; de la pierre ponce (5), et une autre pierre poreuse et cassante (6), du cinabre en poudre (7), une espèce de pierre tendre qui porte le nom de l'endroit d'où on la tire (8), du marbre blanc (9), de la litharge de plomb, de la mine de cuivre (10), une huile (11) fine de la montagne de Sinano, du salpêtre (12), du

(1) *Sekima.*

(2) *Ovoo* ou *kigouam seki.*

(3) *Ava sna* en japonois, c'est-à-dire, *sable à grains.*

(4) *Sakou sekis* et *isou vatta.*

(5) *Karouisi.*

(6) *Tsourara isi.*

(7) *Jou.*

(8) *Tsougaro isi*, et *togara ibi.*

(9) *Nikko isi*, et *nikkorosik.*

(10) *Soi no me guin.*

(11) *Kososo no abra.*

(12) *Siso inso.*

sédiment (1) de terre cuit dans les bains chauds, des pétrifications végétales et autres (2) des montagnes de Fakonié.

(1) *Boosou.*
(2) *Phytolithas lytophylta.* (*Konofaisi.*)

FIN DU TOME TROISIÈME.

